

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE

De la même autrice

Derrière le déluge, le soleil brille toujours !, février 2023

La vie parfaite est un mythe, juillet 2023

Derrière la tempête, les étoiles se lèvent !, novembre 2024

Angélique Brazier

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE

Roman

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

www.angeliquebrazier.com

auteur@angeliquebrazier.com

ISBN : 978-2-9585806-6-7

Dépôt légal : Mai 2026

Couverture : Emilie Banc Création

*On a deux vies. La deuxième commence
Quand on réalise qu'on n'en a qu'une.*

Confucius

À tous ceux qui ont déjà rêvé d'une autre vie.
Et à ceux qui osent la vivre.

[CONNEXION EN COURS...]

Chargement du protocole NEOMIRE™ - Version 1.4.9

Analyse des données cérébrales : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des souvenirs : réussie.

Veillez garder les yeux ouverts.

L'expérience va commencer.

[NE QUITTEZ PAS LA REALITE]



ALTIV

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE

Extrait du Guide d'utilisation – Programme NÉOMIRE™

Bienvenue dans l'expérience NÉOMIRE™.

Développée par ALTIV, pionnier en neurotechnologie appliquée à la médecine, NÉOMIRE™ est un dispositif conçu pour repousser les limites de l'expérience humaine.

Grâce à une combinaison de stimulation neuronale avancée, de thérapie immersive et de réalité augmentée, NÉOMIRE™ vous permet d'explorer les souvenirs, les désirs et les chemins inexplorés de votre existence.

Aujourd'hui, NÉOMIRE™ vous ouvre une autre porte. Une porte vers ce que vous avez oublié de vivre.

Règles d'utilisation :

- Chaque session est générée à partir de vos souvenirs, de vos désirs et de vos regrets.
- Vous ressentirez pleinement les émotions et sensations des réalités explorées.
- La frontière entre simulation et réalité peut devenir floue.

- Toute session prolongée peut altérer la perception de la réalité primaire.

AVERTISSEMENT :

ALTIV décline toute responsabilité en cas de confusion entre simulation et réalité.

Les utilisateurs sont invités à suivre les recommandations médicales et à ne pas prolonger les sessions au-delà des limites recommandées.



ALTIV

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE

Prologue

Il y a des jours où l'on se lève avec la sensation étrange d'avoir oublié quelque chose d'important. Pas un objet, non. Pas un rendez-vous oublié non plus. Plutôt un éclat de soi-même, resté coincé quelque part entre les années passées et les choix faits trop vite. Ça vient par vagues. Une mélodie oubliée qui refait surface, sans prévenir. Un battement un peu plus fort dans la poitrine. Et cette question qui s'infiltré : Et si... ? Et si j'avais dit non ce jour-là ? Et si j'avais pris un autre chemin ? Et si ma vie n'était pas celle que j'étais censée vivre ?

Mais on repousse ces pensées. Parce que l'eau des pâtes bout, parce que le boulot attend, parce qu'un enfant réclame son goûter et qu'un lave-vaisselle ne va pas se vider tout seul. Alors, on remet à plus tard. Jusqu'à ce qu'un jour, une porte s'ouvre. Pas une vraie porte, avec une poignée et des gonds qui grincent. Une autre. Plus discrète, plus dangereuse. Celle qui nous chuchote à l'oreille qu'une autre route existe, qu'il suffit d'un pas, un tout petit pas. Une seconde d'hésitation, pas plus. Mais parfois, c'est tout ce qu'il faut.

Et c'est souvent comme ça que naissent les plus grandes histoires.

1

Il paraît que le travail, c'est la santé. Franchement, j'aimerais bien retrouver la personne qui a sorti ça et l'inviter à passer une journée ici, derrière ce comptoir, à collectionner les bonjours fantômes et les soupirs à rallonge. Rien qu'une matinée, histoire de voir combien de temps elle tiendrait avant de tenter une fuite par la porte de service. Sauf que cette porte, elle, ne mène nulle part. Juste vers un couloir qui sent le plastique et le parfum trop sucré, vestige olfactif de la dernière cliente.

L'imprimante tousse, hésite entre l'agonie et la grève, puis, dans un dernier râle, recrache une feuille froissée. D'un geste las, je l'attrape au vol et la tends à la cliente devant moi. Elle la récupère sans un mot, sans un regard. Même pas ce micro-hoquement de tête qui pourrait vaguement ressembler à un merci. Juste un regard terne qui me survole comme si je faisais partie du décor.

Elle ajuste son sac dans un mouvement sec et s'éloigne, ne laissant derrière elle qu'un nuage d'effluve bon marché et une vague envie de lever les yeux au ciel.

— Suivant !

L'homme qui suit a la raideur d'un premier de la classe. Costume impeccable, montre qui coûte un SMIC et sourire inexistant.

Il pose son courrier sur le comptoir, le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule.

— Recommandé.

Sa voix est aussi chaleureuse qu'un rapport comptable. Je saisis l'enveloppe, commence l'enregistrement. Lui, il est déjà ailleurs, enfermé dans une conversation qui suinte le jargon d'entreprise.

— Non, Stéphanie, les KPIs, pas les ROIs. Oui, optimisez-moi tout ça avant la réunion.

Un clic, une impression, un reçu qui change de mains sans un regard. Il repart, avalé par son propre tourbillon de chiffres et d'acronymes. Toujours pas de bonjour, toujours pas d'au revoir.

À l'intérieur, j'ai envie de hurler dans un oreiller.

À l'extérieur, mon sourire Joconde version low cost tient bon.

Le client suivant approche, la soixantaine, un sac à dos si volumineux qu'il pourrait contenir une tente et trois générations de souvenirs. Il plonge dedans avec une frénésie d'explorateur en quête d'un trésor.

— C'est combien pour envoyer ça ?

Je regarde ce qu'il me tend.

— Vous voulez envoyer... des timbres ?

Clignement des yeux. Il hésite, bafouille.

— Ah non, attendez... Ce n'est pas ça...

Et il repart fouiller dans son sac, les doigts hésitants, l'énergie brouillonne. Derrière lui la file s'allonge. Soupirs. Claquements de langues. Frustration collective. Je la sens gonfler, s'accrocher aux murs, à mes tempes, à chaque recoin de cet endroit sans fenêtres.

Et puis, elle entre.

Madame Giraud et son sac en tissu fleuri au creux du bras.

— Bonjour, ma petite Malorine ! Toujours là pour sauver le monde postal ?

Son sourire est un pansement sur cette matinée éreintante.

— Bonjour, Madame Giraud. Une lettre pour Lyon ?

— Exactement. Mais pas que.

Elle farfouille dans son sac et en sort un prospectus qu'elle pose devant moi, bien en évidence.

ALTIV : Le casque Néomire

Vivez la vie que vous auriez pu avoir

Je fronce les sourcils.

— C'est quoi ?

Elle s'accoude au comptoir, un éclat de malice dans ses yeux bleus.

— Tu aimes rêver, Malorine ?

J'arque un sourcil.

— Euh... ça dépend. Pourquoi ?

— Imagine : une autre vie. Une vie où tu aurais pris d'autres décisions. Où tout serait différent.

Sa voix baisse d'un ton, comme si elle s'apprêtait à révéler un secret d'État.

— C'est une boîte locale, de ce que j'ai compris. Ils auraient inventé un casque qui permet de plonger dans une vie alternative. Pas un film, non. Ta vie. Mais différente. Une autre version de toi. Et ils cherchent des volontaires pour tester. C'est gratuit.

Un rire m'échappe.

— C'est gentil, mais je n'ai pas franchement le temps de jouer à « Et si j'avais fait médecine au lieu de bosser à la Poste ».

Son sourire s'adoucit. Une nuance de tristesse, furtive, presque imperceptible.

— Tu devrais y réfléchir. Parfois, rêver, ça change tout, ma petite Malorine.

Derrière elle, un raclement de gorge agacé.

— Bon, on avance ? On n'a pas que ça à faire !

Madame Giraud me fait un clin d'œil et s'éloigne tranquillement.

Je baisse les yeux sur le prospectus.

Une part de moi veut le jeter.

L'autre... le glisse sous le clavier, presque sans y penser.

Les heures s'étirent. Lentement. Trop lentement.

À onze heures, je rêve de mon sandwich au thon.

À quinze heures, je compte les minutes.

À dix-sept heures, j'ai abandonné l'idée de compter. Je suis en mode survie.

Et puis, il entre.

L'homme est rouge, les narines frémissantes, une feuille brandie comme une arme.

— La Poste, c'est plus ce que c'était ! C'est une honte ! Incapable de livrer un colis correctement ! J'exige un remboursement des frais de livraison !

Je prends une grande inspiration. Inspire la patience, expire l'agacement. Ce que j'aimerais répondre ? « Et moi, j'exige un client poli. Mais visiblement, on n'a pas toujours ce qu'on veut, hein ? »

Ce que je dis vraiment ?

— Je vais vérifier ça, Monsieur.

Traduction : Je vais passer dix minutes dans la réserve à soupirer très fort.

Dix-huit heures. La poste se vide enfin. Ne reste qu'un silence épais, compact, qui s'accroche aux murs et pèse sur mes épaules. J'enroule mon écharpe autour de mon cou et m'accroche à une seule idée : sortir d'ici.

Mes gestes sont automatiques. Éteindre l'écran. Ranger les formulaires. Abaisser le rideau. Une chorégraphie bien huilée, répétée tant de fois qu'elle pourrait se faire sans moi.

Dehors, le mois de mars me mord la peau dès le premier pas. L'air est vif, piquant, comme s'il voulait me réveiller d'une journée en apnée. Autour de moi, la ville ferme les yeux et les devantures se baissent une à une dans un cliquetis métallique. Mais derrière les fenêtres encore allumées, la vie continue. Des ombres s'animent, des éclats de voix traversent les murs. Des gens rentrent chez eux, dînent, rient peut-être.

Devant mon immeuble, mes doigts cherchent les clés, tremblants d'une fatigue qui ne vient pas que du corps. Celle qui s'accumule jour après jour, qui s'infiltré dans les interstices de l'esprit, et qui finit par devenir une deuxième peau qu'on ne sait plus comment enlever.

L'escalier est une épreuve. Une marche, un soupir. Une autre marche, une envie soudaine de tout plaquer pour une cabane au fond des bois, avec un chat et du silence. Ou, soyons fous, une vie avec des croissants servis au lit, comme avant.

Premier étage.

Je pousse la porte, entre, et le chaos m'accueille à bras ouverts. La vaisselle s'est donnée pour mission de coloniser l'évier. Le linge propre a visiblement décidé de faire sa vie

sur le canapé. Et au milieu de ce champ de bataille domestique, Olivier, affalé comme s'il faisait partie du décor. Une bière dans une main, la télécommande dans l'autre, le regard braqué sur un écran qui déverse un flot de voix et de lumières sans que ça semble l'émouvoir.

— T'as pensé au pain ?

Je claque la porte. Trop fort.

Ma montre vibre aussitôt : *Niveau de stress élevé. Faites des exercices de respiration.*

Respirer ? Mauvaise idée. Je risquerais de hurler en même temps.

Je pose mon sac sur la console d'un geste las. Un bruit de papier froissé, et le prospectus glisse au sol.

ALTIV : Le casque Néomire

Vivez la vie que vous auriez pu avoir

Je m'assois, le prospectus entre les mains, et jette un coup d'œil à Olivier. Son profil dans la lumière bleutée, ses rides nouvelles, la barbe mal rasée. Il n'a pas toujours été comme ça. Autrefois, il riait fort. Il me faisait tourner dans la cuisine, juste pour une chanson idiote à la radio. Et j'aimais ça, le tourbillon.

Aujourd'hui, il ne reste que la musique du lave-vaisselle et les infos en boucle.

Une autre vie. Une vie où tout serait différent. Une vie qui m'attend peut-être déjà, quelque part entre le courage et l'imaginaire.

C'est ridicule, je sais. Du vent, du marketing, une promesse creuse imprimée en jolies lettres. Et pourtant... un frisson me parcourt. Pas de la peur. Pas vraiment de l'excitation non

plus. Un entre-deux étrange, comme un vertige au bord d'un précipice invisible.

Et si... ?

Ces deux mots s'infiltrèrent dans mon esprit, s'installent confortablement.

Et si ce prospectus disait vrai ?

Et si, quelque part, une autre vie m'attendait ?

Une vie, juste là, à portée de courage.

2

Il y a des objets qu'on oublie aussitôt après les avoir posés. Une tasse vide sur le bord de l'évier. Une écharpe abandonnée sur une chaise. Une paire de chaussures qui traîne dans l'entrée. Des petites choses, inoffensives.

Et puis, il y a ceux qui s'accrochent. Qui s'imposent. Qui finissent par peser plus lourd qu'ils ne le devraient.

Comme ce prospectus.

Je le fixe. Il me fixe. Duel absurde, dont je connais déjà l'issue. Parce que je vais craquer. Encore le prendre, encore le retourner, encore relire ces mots que je connais par cœur :

Vivez la vie que vous auriez pu avoir.

Comme si j'avais besoin qu'on me rappelle tout ce que je ne suis pas.

Olivier entre dans la cuisine, toujours dans le même rituel. Ses pieds traînent sur le carrelage, ses cheveux ébouriffés s'obstinent à défier le peigne, et son vieux pyjama informe tombe sur lui comme une peau fatiguée. Il n'y a qu'une chose

d'énergique chez lui : la manière dont il secoue son paquet de céréales pour en faire tomber les dernières miettes.

Je le regarde. Comme tous les matins, je le regarde. Et comme tous les matins, une sensation étrange me serre la poitrine. Un mélange amer de proximité et de distance.

Olivier est un homme que je connais par cœur : sa façon de râler contre le monde entier quand il perd ses clés, le petit sifflement qu'il fait en respirant quand il dort, ou la manière qu'il avait de m'apporter des croissants au lit, un matin sur deux.

Mais ce matin, tout ça me paraît loin. Trop loin. Comme si cet homme était devenu un souvenir ambulante. Là où je voyais autrefois un partenaire, je ne vois plus qu'un colocataire. Un homme qui habite avec moi, mais plus vraiment dans ma vie.

À quel moment avons-nous cessé de rêver ? Voyager ensemble. Ouvrir un café-librairie. Adopter un chat. Tous ces projets qui nous faisaient rire, vibrer, espérer. Ils ont disparu, avalés par les factures, lessivés par la routine. Et on les a laissés partir sans lutter.

Mais ce matin, quelque chose en moi résiste. Une impulsion. Une étincelle obstinée qui refuse de s'éteindre.

— Olivier...

Ma voix est douce, presque timide. Je cherche ses yeux, mais ils restent rivés à son bol de céréales.

— Tu te souviens, au début ? Quand on voulait une vie pleine de découvertes ?

Il relève enfin la tête, le regard brumeux, absent.

— Tu veux en venir où ?

Je désigne le prospectus posé près de la corbeille à pain.

— Une start-up cherche des volontaires pour tester un casque. Un truc qui te plonge dans une autre version de ta vie.

Il lit le prospectus, hausse à peine un sourcil.

— Tu crois vraiment à ces conneries ?

Je ne réponds pas tout de suite. Le silence pèse, entre la cafetière qui glougloute et le bol de céréales vide.

— Je pense juste que rêver, c'est pas interdit.

Il se lève, emporte son bol.

— Les rêves, c'est bon pour les gosses, hein. T'as passé l'âge pour ça.

Il prend une gorgée de café et ajoute, d'un ton détaché :

— Oublie ça. C'est une perte de temps.

Puis il disparaît sans un regard.

La chaise vide d'Olivier me fait face. La cuisine est silencieuse, trop propre, trop morte.

Je regarde le prospectus. Il me regarde. Je soupire.

— Toi, au moins, t'écoutes quand je te parle.

Mes doigts se referment dessus.

Je n'ai peut-être plus vingt ans, mais j'ai encore le droit de rêver. Et vu l'état du rêve actuel, un deuxième avis ne serait pas du luxe.

J'entends encore la voix de Madame Giraud, comme un écho tendre au fond de ma tête : « Parfois, rêver, ça change tout, ma petite Malorine. »

Peut-être qu'elle avait raison.

Peut-être que j'ai juste... oublié comment on fait.

On a tous un endroit où on respire mieux. Un refuge. Une bulle. Chez Virginie, c'est ça. Une bulle où le monde s'adoucit, où les journées laissent leur poids derrière la porte.

Quand je pousse celle de son appartement, l'odeur du basilic et de vinaigrette flotte dans l'air. Un parfum de dîner en terrasse, de longues conversations qui s'étirent sans qu'on surveille l'heure.

Elle est là, installée à table, un verre de vin blanc à la main, une mèche bouclée coincée derrière l'oreille. Un magazine repose sur ses genoux, oublié dès qu'elle m'entend arriver.

Ses yeux noisette accrochent les miens. Elle fronce les sourcils.

— Oula, toi, t'as une petite tête aujourd'hui.

Je me laisse tomber sur une chaise dans un soupir.

— Merci pour l'accueil. Tu veux ajouter que j'ai des cernes, tant qu'on y est ?

— Non, ça, c'est évident.

Son sérieux feinté me tire un rire. Un vrai. Un de ceux qui sortent malgré soi, qui percent à travers la fatigue et les pensées en vrac.

C'est toujours comme ça avec Virginie. Même quand j'ai l'impression d'être au fond du trou, elle trouve une corde là où moi je ne vois que du vide.

Mais aujourd'hui, la corde semble trop courte. Et les pensées dans ma tête, trop lourdes pour rester silencieuses.

Je pique une tomate cerise dans mon assiette et la fais rouler du bout de ma fourchette.

— Tu vois la photo que je t'ai envoyée hier ? Le prospectus...

Elle hoche la tête, un sourire curieux flottant sur ses lèvres peintes d'un rouge léger.

— Hum ?

Je prends mon temps. Trop, sûrement. Trifouille ma salade comme si la réponse s'y cachait.

— Je l'ai montré à Olivier.

Son sourire se fane. Lentement.

Elle repose son verre sur la table.

— Ah.

Un simple mot, chargé de sous-entendus.

J'expire.

— Il a balayé ça d'un revers de la main. Comme si c'était rien. Comme si c'était moi, le problème, d'avoir encore envie de... je ne sais pas... rêver.

Virginie ne répond pas tout de suite. Elle m'observe, détaille sans doute l'ombre de fatigue sous mes yeux, la façon dont mes épaules s'affaissent. Puis, elle attrape une olive dans un bol.

— Et ça t'étonne ?

Je hausse les épaules.

— Non. Oui. Je n'en sais rien. Peut-être que j'espérais... une réaction ?

Elle arque un sourcil.

— Une réaction... d'Olivier ?

— Ah, ça va, hein. Je ne suis pas complètement naïve.

— Je n'ai pas dit ça. Mais toi et moi, on sait que t'espérais quelque chose qui n'existe plus depuis un moment.

Je me mords la lèvre. Elle a raison. Évidemment. Mais l'entendre à voix haute, ça serre.

Virginie repose son olive et se penche vers moi.

— Tu veux mon avis ?

— Pas vraiment, mais tu vas me le donner quand même, non ?

Elle sourit.

— Exactement.

Elle marque une pause, juste assez longtemps pour que mon estomac se noue un peu plus. Puis, d'une voix plus ferme, elle lâche :

— Olivier est bloqué, Malo. Lui, sa routine, son canapé, son impassibilité... Il s'est construit une prison confortable, et s'y est enfermé. Mais toi... toi, tu mérites mieux. Et si ce casque t'intrigue, alors fonce. Qu'est-ce qui peut t'arriver de pire ?

Je baisse les yeux vers mon assiette, où un morceau de pain maltraité témoigne de mon agitation.

— Que ce soit une arnaque ? Que je perde mon temps ? Que je sois ridicule ?

Elle éclate de rire.

— Sérieux, Malo ! Tu vas vraiment laisser passer une opportunité pareille à cause de ça ?

Je secoue la tête.

— Mais imagine... Imagine que ça se passe mal. Que je sois ridicule. Ou pire... que ce casque décide que je n'ai même pas de quoi imaginer une vie meilleure.

Son sourire s'efface, remplacé par un regard perçant. Puis, doucement, elle pointe sa fourchette dans ma direction.

— C'est ça ton problème. Tu passes plus de temps à te freiner qu'à vivre.

Un silence s'installe.

Elle le laisse planer, comme pour me donner le temps d'absorber ce qu'elle vient de dire.

Enfin, elle reprend, plus douce, mais avec cette fermeté qui ne laisse aucune place à la discussion :

— Écoute-moi bien, p'tite sœur. La pire chose qui puisse t'arriver, c'est que tu t'amuses. Et vu ton état, ça ne te fera clairement pas de mal. Alors ce soir, tu prends ton ordinateur et tu t'inscris.

Elle attrape son verre.

— Ou alors je le fais pour toi.

Je souris. Pour de vrai.

Parce qu'elle a raison. Parce qu'au fond, je le sais déjà.

Et parce que ce frisson, ce petit vertige au creux de l'estomac, me souffle que c'est peut-être exactement ce dont j'ai besoin. M'amuser, juste un peu.

Ce n'est qu'un test.

Je me le répète en boucle, comme une formule magique un peu rouillée. Une petite phrase censée me rassurer. Sauf que dans ma tête, ça rebondit, ça ricoche.

Mon ventre est noué. Pas juste des nœuds. Non, des vrais nœuds marins, solides, serrés, indémêlables. Mes mains moites glissent sur le clavier, et je les frotte contre mon jean.

Sur la table, le prospectus d'ALTIV me fixe. Un peu froissé, un coin déchiré, mais toujours là. Il refuse de disparaître.

Trois jours qu'il me suit. Sur le canapé. Sur le plan de travail. À côté de l'évier. Il a même fini coincé dans le panier à linge, entre un t-shirt délavé et une chaussette orpheline.

Ce papier connaît mieux la maison qu'Olivier.

Et il sait.

Il sait que je tourne autour, que j'hésite, que je résiste encore un peu. Comme une mouette qui survole l'eau sans jamais oser plonger.

Mais ce soir, c'est décidé.

Je plonge.

Je tape l'adresse du site. L'écran charge. Lentement. Trop lentement même. C'est fou comme le Wi-Fi peut sentir la

nervosité et décider pile à ce moment-là de ralentir, comme pour me laisser une dernière chance de fuir.

Mes doigts tambourinent contre la table. Mon cerveau aussi. Une petite voix souffle que je pourrais tout arrêter là. Me lever, me servir un verre de vin, enfouir ce prospectus sous une pile de courriers jamais ouverts et passer à autre chose. Mais je ne bouge pas. Je reste là, clouée à ma chaise, les pensées tournant en boucle.

Et si Olivier avait raison ? Et si tout ça n'était qu'une perte de temps ? Et si ce casque et cette autre vie n'étaient qu'une illusion pour des gens qui n'ont plus rien à espérer ?

Un dernier soupir. Un dernier doute.

Et la page d'inscription s'affiche.

Mon cœur rate un battement. C'est ridicule, je le sais. Ce n'est qu'un formulaire. Rien de plus. Mais ça me fait l'effet d'une porte qui s'ouvre brusquement sur un couloir sombre dont j'ignore tout. Et une fois qu'on a mis un pied dedans, difficile de reculer.

Nom. Prénom. Âge. Contact.

Facile. Automatique. Mes doigts tapent sans réfléchir.

Je scrolle un peu plus bas. Et c'est là que ça se complique. Les fameuses questions. Celles qui ne pardonnent pas. Celles qui transforment une simple inscription en un miroir brutal qu'on n'a pas demandé à regarder.

Qu'attendez-vous de cette expérience ?

Quels sont vos rêves ?

Quel choix auriez-vous fait différemment dans votre vie ?

Je reste figée. Une seconde. Deux.

C'est quoi ce formulaire ? Une étude existentielle déguisée ? Une embuscade philosophique ?

Je soupire, mes mains suspendues au-dessus du clavier. Mon regard s'accroche aux questions. Je n'ai pas de réponses. Pas de celles qui tiennent en une ligne, bien alignées dans des cases.

Et comme pour enfoncer le clou, ma montre connectée vibre, affichant joyeusement : *Le moment est venu de vous dégourdir les jambes*. Ah. Vraiment ? Parce que là, ce ne sont pas mes jambes qui posent problème.

D'un geste agacé, je coupe la notification et me laisse tomber contre le dossier de ma chaise. Si seulement cette montre pouvait m'envoyer un message utile. Un vrai. *Le moment est venu de reprendre confiance en toi*. Ça, ce serait pertinent.

Je ferme les yeux un instant et inspire profondément. Une. Deux. Trois secondes. Puis j'expire, lentement.

OK. Ce n'est qu'un formulaire. Pas une thèse.

J'attrape mon clavier, craque mes doigts comme une athlète avant un sprint, et, dans un dernier soupir résigné, je murmure :

— Bon, allez, Malorine. Qu'est-ce que t'as à perdre ?

Qu'attendez-vous de cette expérience ?

Je tape, doucement, presque prudemment :

Peut-être, combler un vide. Peut-être, me retrouver. Peut-être, juste voir si c'est encore possible de ressentir un peu d'excitation, un peu de surprise.

Quels sont vos rêves ?

Je fixe la question. Un vide immense. Un mur infranchissable.

C'est une excellente question.

Je crois que mes rêves sont un peu comme mes clés : je les perds souvent, et quand je les retrouve, c'est rarement au bon moment.

Un peu idiot, oui. Mais honnête.

Quel choix auriez-vous fait différemment dans votre vie ?

Aïe. La question fatale. Celle qu'on évite, de peur qu'elle rouvre des portes qu'on a pris soin de verrouiller.

Et puis, quels choix ? J'en ai fait tellement. Des bons, des mauvais, des insignifiants. Lequel aurait le pouvoir de tout changer ?

Peut-être que j'aurais dû dire « non » plus souvent. Peut-être que j'aurais dû accepter ce poste à Saint-Just-Malmont, il y a cinq ans. Ou quitter celui que j'ai maintenant, il y a dix ans.

Non. Cette réponse ne me convient pas. Trop amère. Trop lourde. Et je n'ai pas envie que ce formulaire ressemble à une confession de regrets. Alors, je reformule, lentement :

En réalité, je ne sais pas. Parce que chaque choix que j'ai fait m'a menée jusqu'ici. Et même si j'ignore si c'est l'endroit où je veux être, je sais que c'est l'endroit où je suis. Peut-être que ce casque pourra m'aider à comprendre ce que j'aurais

fait différemment. Ou peut-être qu'il me montrera que, finalement, j'ai fait ce qu'il fallait.

Je relis une dernière fois. Ce n'est pas parfait. Ce ne sera jamais parfait. Mais c'est moi. Alors je prends une dernière inspiration. Et je clique. Un simple clic. Mais quand l'écran affiche « formulaire envoyé » j'ai l'impression d'avoir sauté dans le vide. Le genre de vide dont on ne sait jamais s'il mène à une chute ou à un envol.

Sept jours.

C'est long, sept jours.

Assez long pour osciller entre l'excitation et le doute, pour se convaincre qu'on a rêvé, que ce n'était qu'une impulsion passagère, que ça n'a aucune importance.

Mais pas assez pour oublier.

Parce que chaque vibration de mon téléphone rallume l'espoir. Un espoir idiot, fragile, mais tenace. Celui que quelque chose, enfin, vienne bousculer cette vie bien huilée, trop bien rangée. Alors, je guette. Encore et encore. Comme une obsession, comme une urgence.

À chaque alerte, c'est le même scénario : un son, une lumière qui s'allume, une promesse muette. Et, à chaque fois, mon cœur s'emballa. Mon regard se fige. Ma main attrape l'appareil comme si ce petit rectangle noir détenait toutes les réponses aux questions que je n'ose même pas formuler.

Et si c'était eux ?

L'espace d'une fraction de seconde, tout devient possible. Une autre vie. Un autre chemin. Peut-être même une autre moi.

Puis la réalité s'abat. Un mail publicitaire qui me garantit une perte de dix kilos en dix jours – et sûrement dix illusions en prime. Une notification bancaire qui, sans détour, m'informe que mon compte se porte aussi bien qu'un poisson rouge sans eau. Un SMS pour un colis que je n'ai jamais commandé, mais qui, apparemment, m'attend quelque part. Un appel d'Olivier que j'envoie voir ailleurs si j'y suis. Et ce matin, l'apothéose : une alerte pour me rappeler de boire de l'eau.

Voilà où j'en suis.

Mon téléphone se soucie plus de ma survie que moi-même.

Il faut que j'arrête. Que je passe à autre chose.

Je me répète que ça ne viendra pas. Que mon formulaire est perdu, coincé quelque part entre deux spams ou une promotion pour des chaussettes dépareillées – parce qu'apparemment, c'est le drame de notre époque, le fléau des pieds solitaires. Et au fond, ce serait peut-être mieux ainsi. Pas d'appel. Pas d'espoir. Pas de déception.

Mais malgré tout, à chaque vibration, c'est plus fort que moi. Je redeviens une adolescente. Une de celles qui guettent, fébriles, un message de leur crush. Une de celles qui actualisent leur messagerie toutes les cinq minutes, persuadées que leur destin se joue dans une bulle bleue sur un écran.

Et puis, au moment où je ne l'attends plus, ça arrive.

La journée avait pourtant commencé comme toutes les autres. Le réveil. Le trajet. Le boulot. La routine, bien huilée, sans surprise ni éclat. Une journée sans relief, sans la moindre aspérité à laquelle s'accrocher.

Jusqu'à cette vibration.

Mais cette fois, je sais.

Avant même de regarder l'écran, avant même de voir le numéro inconnu s'afficher, je sais.

C'est eux.

— Allô ?

Ma voix est rauque, hésitante, comme si j'avais oublié comment parler.

De l'autre côté, une voix féminine, claire et douce, répond :

— Bonjour, madame Vaucreux ?

Je déglutis, soudain envahie par une chaleur qui remonte de ma poitrine à ma gorge.

— Euh... oui ?

— Lucie Bernardy, de la start-up ALTIV. Nous avons bien reçu votre candidature et votre profil nous intéresse. Seriez-vous intéressée, ainsi que disponible pour un entretien préliminaire ?

Je cligne des yeux. Une fois. Deux fois.

C'est donc vrai. Ils existent. ALTIV n'est pas juste une légende urbaine créée pour appâter des âmes perdues comme moi. Ce n'est pas une arnaque élaborée montée par un génie du marketing pour récupérer des données personnelles et me bombarder de publicités ciblées sur des matelas à mémoire de forme.

Ma voix vacille, aussi fragile qu'un château de cartes sous un courant d'air :

— Oui... oui, bien sûr, je suis disponible.

Lucie énonce une date, une heure, une adresse. Demain, dix-huit heures trente, Allée des Portes Occitanes au Puy-en-Velay.

Sa voix est d'un calme désarmant, comme si elle m'invitait à prendre un café pour discuter de la pluie et du beau temps. Comme si elle n'avait pas la moindre idée du cataclysme intérieur que ses mots viennent de déclencher.

Elle raccroche. Et je reste là, figée, le téléphone toujours collé à mon oreille. Puis, comme un automatisme, je jette un

coup d'œil autour de moi. Personne ne semble remarquer que ma vie vient de prendre un virage à 180 degrés.

Demain.

Un mot qui devrait me motiver, m'exciter, me faire sentir comme l'héroïne d'un film qui va enfin vivre l'aventure de sa vie. Sauf que là, tout de suite, la seule aventure qui me tente, c'est de m'enrouler dans un plaid, d'attraper un paquet de biscuits et de déclarer forfait. Parce que demain, c'est l'inconnu. Et l'inconnu, c'est excitant sur le papier, mais beaucoup moins quand on a passé la journée à hésiter entre « J'y vais ? » et « J'y vais pas ? ». Un ping-pong mental interminable.

Mais alors que je pourrais, enfin, me renseigner sur les horaires de bus, une pensée autrement plus urgente surgit de nulle part et s'impose à moi : qu'est-ce que je vais me mettre ? Oui, je sais. C'est idiot. Superficiel. Complètement à côté de l'enjeu. Ce n'est pas une tenue qui va changer le cours de ma vie. Et pourtant, à cet instant précis, ça me semble aussi crucial que celle qu'on redoute chez le coiffeur. Comme si une simple tenue pouvait contenir en elle toute ma confiance, me donner l'illusion que je maîtrise encore quelque chose.

D'un bond, je file vers ma chambre.

Les portes de mon armoire sont grandes ouvertes, béantes, presque menaçantes. Les cintres pendent mollement, l'air de me juger en silence. Je balaye les vêtements du regard. Tout me semble inadapté. Trop quelconque, trop fade, trop... moi. Et moi, clairement, ce n'est pas assez. Je ressemble à un brouillon qu'on n'a jamais eu le courage de recopier au propre.

Dans un élan d'urgence, je plonge dedans, déterminée à trouver la tenue parfaite.

Essai n° 1 : Jean brut et pull beige. Un classique intemporel. Sobre, efficace, rassurant.

Enfin, en théorie.

Je me tiens devant le miroir, et là, c'est le drame. La lumière crue de ma chambre accentue tout. Mon ventre arrondi se dessine sous le pull avec un enthousiasme que je ne lui avais pas demandé. C'est fou, ce talent qu'ont certains tissus à souligner précisément ce qu'on préférerait cacher. Je passe une main dessus, dans l'espoir que la magie opère et que mon ventre comprenne l'allusion. Mais ça ne marche pas. Il ne comprend pas.

Hop, au suivant !

Essai n° 2 : Robe noire, col rond. Achetée un jour de marché et portée une seule fois – mauvais signe.

Je l'enfile, me tiens droite, croise les bras pour l'effet femme-mystérieuse. Bon. L'encolure est flatteuse, petit miracle. Mais. Le tissu me serre un peu trop à la taille et dans ma dignité. Je tente un mouvement. Mauvaise idée. Les coutures couinent, protestent, menacent de tout lâcher.

Je souffle, agacée, déçue, légèrement vexée.

Au suivant !

Essai n° 3 : Tailleur bleu marine. Porté pour le mariage de ma cousine en 2016, soigneusement rangé dans la catégorie au cas où.

Je passe la veste. L'espace d'une seconde, je me dis que ça pourrait fonctionner. Et puis, je croise mon reflet. Les épaulettes sont immenses. Je ressemble à une cadre des années 80. J'enfile le pantalon. Enfin, j'essaie. Petit problème de comptabilité entre lui et moi. Les poches s'étirent, le tissu menace d'implorer. Je retiens mon souffle, lui aussi.

Et là, il faut se rendre à l'évidence : nous deux, c'est fini depuis au moins deux changements de morphologie.

J'abandonne et m'affale sur le bord du lit, vidée de toute énergie vitale. Puis, dans un excès de masochisme, je lève les yeux vers le miroir. Mauvaise idée. Mes cuisses sont pressées l'une contre l'autre comme si elles tentaient de fusionner. Mes bras tombent avec l'élégance d'un flan qui s'affaisse. Et sous la lumière sans pitié de ma chambre, mes pattes-d'oies ont décidé de faire des heures sup'.

Ce n'est pas que je me déteste. Pas exactement. Mais chaque détail de mon reflet me murmure la même chose : pas assez. Pas assez fine. Pas assez sculpté. Pas assez élégante.

L'angoisse monte, une boule qui se coince entre ma gorge et mon estomac. Alors, dans un élan de révolte et d'espoir insensé, je me lève et fonce vers l'armoire. Je farfouille, trifouille, sautille d'un cintre à l'autre, comme si une tenue parfaite allait soudain jaillir de nulle part. Et je le sais, au fond. Il n'y a rien. Rien qui ne change la donne. Rien qui me fasse me sentir mieux. Rien qui me donne l'illusion, ne serait-ce qu'un instant, d'être *assez*.

Et dans ma panique, je fais ce que toute petite sœur ferait en cas d'urgence : j'appelle ma grande soeur. Enfin, non. Je ne l'appelle pas vraiment. Parce que Vivi est une femme

occupée, impatiente et que je tiens quand même à mon intégrité physique. À la place je fais ce qui me semble le plus raisonnable : je lui envoie une rafale de messages vocaux désespérés.

« J'ai rendez-vous chez ALTIV demain et je n'ai rien à me mettre. Rien ! »

« Tu crois qu'une robe noire, ça fait trop ? Ou trop enterrement ? Au secours ! »

« Bon, tu sais quoi ? J'abandonne. Je vais y aller en pyjama. »

« À moins que... une jupe longue ? Avec un chemisier ? Non. J'aurais l'air d'une bibliothécaire avec ça. Argh ! »

« Oh bon sang ! Et si je transpire ? ! »

Je jette mon téléphone sur le lit et m'effondre à côté, bras en croix, la respiration courte.

Dix minutes passent. Dix interminables minutes où mon cerveau s'auto-sabote en imaginant les pires scénarios. Moi, chez ALTIV en robe de soirée ou en jogging – ou pire – avec une chaussette de chaque couleur.

Et puis, enfin, la réponse de Virginie arrive. Simple. Directe. Typiquement Vivi :

« Porte ce que tu veux. Ils ne te jugeront pas sur ton physique, mais sur ton cerveau. Mais évite le pyjama, quand même. »

Merci, Virginie. Très utile. Mais, dans un sens, elle a raison.

Alors, dans un élan de maturité rare, je finis par opter pour une tenue neutre : un pantalon fluide et une blouse couleur crème. Ni trop strict, ni trop négligée. Juste... passe-partout.

Je me félicite mentalement d'avoir enfin trouvé un compromis entre pyjama et tailleur de ministre, quand une évidence me frappe, aussi violente qu'un coin de table dans le petit orteil :

— Merde... j'ai oublié les chaussures !

Le problème avec l'inconnu, c'est qu'il ne vient jamais seul. Il débarque sans prévenir, pose ses valises en plein milieu et s'installe confortablement avec tout un cortège de questions existentielles et de scénarios catastrophes.

Et moi, au lieu de respirer calmement, de relativiser, je me retrouve à marcher trop vite, mes pensées dérapant comme une voiture sans frein sur une route verglacée. Est-ce que j'ai bien compris l'adresse ? Est-ce que j'ai pris la bonne décision ? Pourquoi j'ai mis ces chaussures ? Qui met des talons un jour où il faut déjà gérer le stress ?

Mais il est trop tard pour reculer.

La rue est étonnamment calme. Pas déserte, mais presque. Un marchand de journaux ferme son stand un peu plus loin. Une femme marche avec un sac de courses. À part ça, rien.

Le bâtiment, lui, est d'une banalité affligeante. Beige, sans charme, presque invisible parmi les façades voisines. Tellement ordinaire que j'ai failli passer devant sans le voir.

Pas de néons. Pas d'affiches criardes. Juste une porte. Grise, délavée, légèrement écaillée sur le bas. Une porte comme on en trouve partout. Mais juste à côté, une plaque métallique

capte mon regard. Son éclat est accentué par la lumière pâle d'un réverbère.

Je m'approche.

ALTIV

Ce que l'on oublie de vivre

Un frisson me parcourt.

Je passe mes doigts sur la surface froide. Le métal est lisse, glacial. Une fine couche de condensation s'accroche sur ma peau, laissant derrière elle une sensation de froid qui me traverse.

Une légère brise soulève des feuilles mortes qui tourbillonnent à mes pieds. Je reste plantée là. Immobile. Une partie de moi murmure qu'il est encore temps de fuir. De tourner les talons. D'oublier cette folie. D'abandonner, rentrer chez moi, et me terrer sous ma couette avec un thé et un épisode de *Camping Paradis*.

Ce serait plus sûr. Plus confortable.

Mais mes jambes refusent de bouger. Elles sont ancrées au sol.

Je fixe la plaque. Puis la porte. Puis la plaque, encore.

Et si c'était une erreur ?

Cette pensée s'accroche, s'enroule autour de moi, me souffle que je ne suis pas à ma place. Mais mes doigts, eux, semblent avoir décidé autrement. Ils s'élèvent doucement, et pressent la sonnette. Un *bzzz* électronique fend l'air et la porte s'entrouvre, juste assez pour laisser passer un rai de lumière.

J'hésite. J'inspire profondément.

Puis j'entre.

À l'intérieur, tout est sobre et lumineux. Pas de néons agressifs, pas de machines futuristes, pas de panneaux aux

slogans promettant une « réinvention de soi en 10 séances ou remboursé ». Les murs sont blancs, le sol en béton ciré. Minimaliste, mais pas froid. Au centre de la pièce, une table basse en bois est entourée de fauteuils dépareillés : l'un en cuir usé, l'autre en velours vert bouteille. Un canapé couleur miel complète l'ensemble. C'est inattendu. Chaleureux. Le genre d'espace qui semble dire : On est sérieux, mais pas trop. Professionnels, mais humains.

Une odeur flotte dans l'air. Quelque chose de doux, un mélange de café et de livres anciens. Un panneau discret indique « Veuillez patienter ici ». Alors j'attends. Mais mes pensées, elles, ne tiennent pas en place. Qu'est-ce que je fais là ? Il n'est pas trop tard pour partir, pour fuir. Ouvrir la porte, filer dans la rue, reprendre le cours d'une vie prévisible, maîtrisée et sans surprise.

Sauf que mes doigts ont déjà appuyé sur la sonnette.

Sauf que mes jambes m'ont déjà menée ici.

Sauf que je suis là.

Alors, malgré cette furieuse envie de m'enfuir en courant et de prétendre que je me suis trompée d'adresse, je reste. Parce qu'à un moment, il faut arrêter de fuir. Ou au moins essayer.

J'inspire discrètement, histoire de remettre un semblant d'ordre dans mon cerveau en pagaille, et j'attends.

Soudain, une porte s'ouvre à ma droite.

Une femme s'approche, radieuse, avec cette assurance élégante qui donne envie de se redresser et de vérifier discrètement si on n'a pas du persil coincé entre les dents. La trentaine, grande, élancée, les cheveux relevés en un chignon où chaque mèche est à sa place. Son sourire est éclatant, taillé pour mettre à l'aise. Moi, il me donne surtout envie de reculer de deux pas.

— Malorine Vaucreux ?

J'acquiesce, la bouche sèche, incapable d'émettre autre chose qu'un bruit indistinct entre le grognement et l'onomatopée.

— Lucie, enchantée. C'est moi que vous avez eue au téléphone, hier. Venez, je vais vous présenter à l'équipe.

Elle se retourne, m'invite à la suivre. Ma tête proteste, mais mes jambes, elles, obéissent sans discuter. Traîtresses.

Dans la pièce suivante, deux hommes sont penchés sur un immense tableau blanc. Des schémas, des formules, des *Post-its* multicolores partout, une organisation qui ressemble plus à un esprit en plein burn-out qu'à un plan de travail structuré.

Lucie se racle la gorge, captant leur attention.

— Vincent, Bastien, voici Malorine.

Le plus jeune, chemise froissée et lunettes fines, s'avance immédiatement, la main tendue.

— Docteur Vincent Mareau, spécialiste en neurosciences. Je suis responsable du développement de Néomire.

L'autre reste en retrait. Plus âgé, un pull en laine qui a dû voir des jours meilleurs, et un badge qui annonce : *Dr Bastien Montandon, Neurologue*. Mais ce qui me frappe, ce n'est pas son titre. C'est son sourire. Un sourire chaleureux, presque paternel.

— Et moi, je suis là pour m'assurer que Néomire ne joue pas trop avec les neurones de nos volontaires.

Je ris. Un peu trop fort. Le genre de rire nerveux qui échappe quand on ne sait pas si la blague est sérieuse ou si on est censé répondre quelque chose. Heureusement, personne ne relève.

On m'invite à m'asseoir autour d'une grande table en bois qui sent bon le propre et les décisions importantes. Lucie me tend un verre d'eau pendant que Vincent, lui, entre directement dans le vif du sujet :

— Le casque Néomire est le fruit de six années de recherche. Notre objectif est purement médical : aider les patients atteints de maladies neurodégénératives, telles que l'Alzheimer.

J'acquiesce avec un air qui, je l'espère, traduit autre chose que « je n'ai compris que la moitié des mots ».

— Et... ça fonctionne comment ? C'est comme la réalité virtuelle ? Mon fils a un casque pour jouer à des jeux.

Bastien sourit, ses yeux bleus pétillant d'amusement.

— Pas exactement. Ce n'est ni de la réalité virtuelle ni un jeu. Néomire fonctionne directement avec le cerveau. Pour simplifier, le casque capte vos ondes cérébrales, puis un algorithme d'intelligence artificielle analyse ces données pour créer une simulation immersive.

Je fronce les sourcils.

— Et ça fait quoi, exactement ?

— Imaginons que vous vous demandiez : « Et si j'avais fait ça différemment ? » Votre cerveau contient déjà des fragments de souvenirs liés à cette question. L'intelligence artificielle combine ces fragments avec des scénarios plausibles pour créer la simulation.

— Donc, en gros, elle invente des choses ?

Vincent secoue la tête, presque vexé.

— Non. L'IA ne crée rien à partir de rien. Elle utilise ce que votre cerveau connaît déjà et complète les zones floues pour donner une continuité logique.

Lucie intervient, le ton plus léger :

— Voyez ça comme un assistant qui aide votre imagination à boucher les trous.

Je hoche la tête, mais mon cerveau, lui, commence déjà à paniquer.

— Et... c'est sûr ? Je veux dire, il n'y a aucun risque ?

Bastien répond d'une voix calme, celle qui doit rassurer ses patients en consultation :

— Tout est sécurisé. Si vous souhaitez arrêter, il suffit de dire un mot-clé et la simulation s'interrompt immédiatement.

— Un mot-clé ? Comme quoi ?

— Ce que vous voulez.

Je réfléchis. *Croissant* me traverse l'esprit, mais je me retiens. On va éviter d'interrompre l'expérience pour une fringale inopinée.

— Donc, vous voulez que je teste ça ?

Lucie acquiesce.

— Oui, mais pas tout de suite. Ce soir, nous allons d'abord calibrer le casque à votre cerveau. Ça ne prendra que quelques minutes. Vous êtes prête ?

J'inspire. Je ferme les yeux. Et je dis oui.

Le truc avec les décisions qu'on regrette, c'est qu'on ne les regrette jamais assez tôt. On les prend d'abord. On réfléchit ensuite. Et moi, visiblement, je ne fais pas exception.

Je l'ai fait. Je me suis assise. J'ai laissé quelqu'un me poser ce casque sur la tête. Et, contre toute attente, je ne me suis pas levée en courant comme une dératée. Franchement, c'est un exploit. Je devrais me sentir fière. Ou au moins un peu soulagée. Mais non, pas du tout. Mon cœur bat trop vite. Pas au point d'alerter les secours, mais assez pour que je me demande si mon corps n'est pas en train de rédiger sa lettre de démission.

J'ai chaud, puis froid, puis chaud à nouveau. Un vrai microclimat. Et par-dessus tout, j'ai cette désagréable sensation d'être un lapin qui vient de réaliser qu'il est sur une autoroute, avec un poids lourd qui arrive à pleine vitesse.

Et surtout, il y a *lui*. Ce casque. À peine perceptible sur ma tête et pourtant, si lourd. Pas physiquement, mais... autrement. Comme un poids invisible qui s'installe lentement, insidieusement. Ce n'est pas juste un objet. C'est une promesse. Ou une menace. Je ne sais pas encore.

Une chaleur douce se diffuse à l'arrière de mon crâne. Ça ne brûle pas, ça ne pique pas. Mais ce n'est pas naturel non plus. Pas normal. Mes muscles se raidissent malgré moi, comme si mon corps refusait de coopérer. Mon cerveau, lui, est en roue libre. Et si cette machine avait des effets secondaires inconnus ? Et si elle lisait mes pensées ? Et si elle les modifiait ? Et si je perdais une partie de moi en la mettant ? Ce serait quoi, une Malorine à qui il manque un bout ?

Je serre les accoudoirs, inspire, ferme les yeux. Sous mes paupières, quelque chose bouge. Des formes apparaissent. Floues, indistinctes, mouvantes. Je connais mon imagination et sa propension à s'emballer au moindre stimulus, donc, en théorie, je pourrais me dire que je me fais un film. Sauf que ce n'est pas moi. Je le sens. Et ça, c'est encore plus effrayant.

Je rouvre les yeux d'un coup. Rien n'a changé. Les murs sont toujours là. La table métallique aussi. Bastien et Vincent tapotent sur leurs claviers comme si de rien n'était. Lucie me regarde avec un sourire doux.

Mais moi, je ne suis plus vraiment là. Ou plutôt, je ne suis plus seulement là.

Je ne sais pas ce qui vient de se passer. Peut-être rien. Peut-être tout. Mais ce que je sais, c'est que je viens de franchir une limite que je n'avais même pas vue.

C'est juste un test, un premier contact. Mais il est là. Et une fois qu'on a changé quelque chose, même un détail, on ne peut plus revenir en arrière. Même si on le voudrait.

Si les pensées faisaient maigrir, je serais une silhouette éthérée, un spectre flottant au-dessus de mon lit, incapable de passer à travers les murs, mais assez légère pour disparaître sous un coup de vent.

Cette nuit, je n'ai pas dormi. Pas une seule seconde. J'ai livré une guerre ouverte contre mes draps, une bataille acharnée où tous les coups étaient permis. À un moment, j'ai cru avoir trouvé une position supportable, puis mon pied gauche a décrété qu'il faisait trop chaud tandis que mon épaule droite réclamait désespérément un soutien. Alors, j'ai recommencé. Tourner, retourner, m'enrouler comme un rouleau de printemps, me déplier comme une étoile de mer échouée. Rien n'a marché. Le sommeil m'a royalement ignorée.

À côté, Olivier, lui, dormait du sommeil des injustes. Mieux que ça : il ronflait. Un ronflement qui n'avait rien d'un petit souffle mignon. Non. C'était une performance sonore, une symphonie sauvage où chaque inspiration ressemblait à un moteur qui cale, et chaque expiration à une tentative ratée de redécoller. Parfois, il y avait même un silence. Une pause. Un instant où j'espérais qu'il s'arrête pour de bon. Et puis non. Ça reprenait, plus fort, plus puissant.

J'ai eu des pensées sombres. Très sombres. L'oreiller était là, à portée de main, innocent dans son ignorance. Et moi, je

le regardais. Je l'évaluais. Je calculais mentalement la pression nécessaire, juste assez pour étouffer ce concert nasal sans laisser de traces. Pas pour l'étouffer, évidemment – enfin, pas complètement. Disons que j'explorais des options.

Mais la vérité, c'est que, même sans cet orchestre nasal, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit. Parce que mes pensées, elles, ne dorment jamais. Elles tournent, elles s'accrochent, elles me grignotent de l'intérieur. ALTIV. Le casque. Cette chaleur étrange sur ma tête. Ce moment où j'ai fermé les yeux et senti... quoi, au juste ? C'est comme si, l'espace d'une seconde, j'avais posé un pied dans un endroit que je ne comprenais pas encore. Et c'est ça, le problème. Je ne comprends pas. Ce n'est pas juste une expérience étrange, pas juste de la curiosité. C'est plus profond. Plus perturbant. C'est cette sensation que je croyais oubliée. Celle qui serre la poitrine, qui fait vaciller les certitudes, qui chuchote à l'oreille que tout pourrait basculer. L'impression d'être au bord de l'inconnu. Et l'inconnu, moi, je n'aime pas trop ça. L'inconnu, c'est ce virage en voiture où on ne voit pas ce qu'il y a derrière. C'est le premier pas dans une pièce plongée dans le noir. C'est le message qu'on n'ose pas ouvrir de peur d'y lire quelque chose qu'on ne pourra plus ignorer. C'est cette sensation de ne plus rien contrôler. Et ça, franchement, ce n'est pas mon délire. J'aime savoir, prendre de l'élan avant de sauter, mettre un orteil dans l'eau avant d'y plonger. Là, c'est comme si quelqu'un m'avait poussé dans le vide sans prévenir, sans même me laisser compter jusqu'à trois. Et je ne sais pas encore si je suis en train de tomber, ou de voler. Tout ce que je sais, c'est que ça m'a laissée vidée. Lessivée.

Alors, ce matin, quand je me suis traînée jusqu'à la salle de bain et que j'ai croisé mon reflet, j'ai bien failli sursauter. De grands cernes m'encadraient le regard. Des parenthèses sombres autour de mes pauvres yeux noisette.

Super.

Me voilà transformée en panda dépressif. Et pour couronner le tout, la journée ne fait que commencer.

Entre les colis introuvables et les réclamations existentielles, j'ai parfois l'impression d'être devenue la psychologue officielle du quartier. J'envisage sérieusement d'installer un canapé en velours derrière mon comptoir. Avec une lampe tamisée, et un petit sablier que je retournerais lentement avant de demander, d'une voix grave et posée :

— Alors, racontez-moi tout.

Parce qu'au fond, c'est exactement ce qui se passe ici.

Madame Borel vient récupérer ses lettres recommandées et, entre deux signatures, elle me livre un monologue détaillé sur ses déboires avec son voisin du dessus. Un criminel en puissance, selon elle. Son crime ? Passer l'aspirateur à minuit. « Un sagouin », souffle-t-elle en serrant son stylo comme si elle le maudissait par procuration.

Monsieur Lemoine, lui, ne repart jamais sans évoquer « la décadence du service postal ». À chaque passage, il tient à me rappeler qu'à son époque « les lettres arrivaient en trois jours, pas trois semaines ! ». Comme s'il avait lui-même chevauché un poney pour livrer le courrier dans sa jeunesse.

Et puis, il y a les autres. Ceux qui ne viennent pas uniquement chercher un colis ou acheter un carnet de timbres.

Ceux qui s'attardent, hésitent, et qui finissent par lâcher, entre un soupir et un billet froissé :

— Vous savez, moi, je n'ai jamais vraiment été heureux dans ma vie...

Les âmes égarées.

Alors, j'acquiesce, je souris et je fais des « hmm hmm » pleins d'une compassion que je ne ressens plus vraiment. Parce que c'est devenu mécanique. Parce que je suis fatiguée. Parce que, depuis hier, j'ai l'impression de ne plus être tout à fait là.

Mais ce qui est drôle – ou tragique, selon le jour et mon niveau de caféine –, c'est que personne ne me demande, à moi, si je vais bien. Alors que franchement, si quelqu'un devait consulter un psy dans cette histoire, ce serait bien moi.

Un raclement de gorge me tire de mes pensées.

Un homme s'avance, les joues rosies et un sourire un peu trop tendu sur le visage. Il pose une carte de bus sur mon comptoir.

— Monsieur, je suis désolée, mais je ne peux pas vous remettre votre colis sans une pièce d'identité valide.

Ses sourcils se froncent, son sourire se fane. Il tapote la photo sur la carte d'un geste assuré.

— Mais c'est moi, regardez !

Je baisse les yeux. Un père Noël moustachu me fixe.

Je relève la tête, un peu trop lentement.

— Monsieur... cette carte n'est pas valable.

— Mais si, c'est mon visage ! Et ma barbe, là.

J'inspire. Longuement.

Hier encore, cette scène m'aurait amusée. J'aurais roulé des yeux, échangé un regard complice avec Sophie et raconté l'anecdote à Virginie. Mais là... Là, c'est comme si tout était recouvert d'un voile. Un léger décalage entre moi et le monde.

— Je veux bien vous croire, mais il me faut une pièce d'identité officielle.

Il grogne, récupère sa carte, et s'éloigne d'un pas traînant.

Derrière moi, Sophie s'est figée dans une posture qui ne trompe pas. Quand je tourne la tête, elle éclate de rire, la main plaquée sur la bouche pour tenter d'étouffer le son.

— Toi, tu seras sur la liste des enfants pas sages.

Virginie dit toujours que la vie est ce qu'on en fait. Moi, j'ai souvent l'impression de juste faire. Avancer, cocher des cases, suivre le mouvement, un pied devant l'autre, sans trop me poser des questions. Jusqu'à hier.

Hier, on m'a mis un casque sur la tête. Et depuis, j'ai ce drôle de chatouillis au creux du ventre. Un peu comme après avoir mangé un yaourt dont la date était « à consommer de préférence avant ». Pas forcément mauvais, mais potentiellement risqué.

Alors, ce midi, quand ma sœur m'a traînée dans ce bistrot qui sent bon le beurre fondu et la tomate confite, je savais que ce n'était pas juste pour parler météo. On s'installe, on commande et on fait semblant de regarder la carte. Puis, dès que le serveur tourne le dos, elle attaque :

— Alors ?

Je lève un sourcil, un brin provocateur.

— Alors quoi ?

— ALTIV, le casque, le grand saut à l'élastique ! Raconte-moi tout !

— Ah, c'est donc pour ça que tu m'as obligée à venir déjeuner avec toi un jeudi.

Elle roule des yeux.

— Bah oui, andouille ! Allez, accouche !

Je m'exécute, lentement. Pèse mes mots, enjolive certains détails, en cache d'autres, le tout dans l'espoir de garder un minimum de contrôle sur la conversation.

Mais à peine ai-je mentionné le casque et son calibrage que ses yeux s'écarquillent.

— Attends-tends-tends-tends. Ils t'ont mis le casque ?

— Oui, oui.

— Et t'es encore là, en un seul morceau ?

Je hausse les épaules, faussement nonchalante.

— Apparemment, oui. Pas de fumée qui sort de mes oreilles, en tout cas.

Son rire éclate. Franc et pétillant. Il emplît la pièce et se mêle au brouhaha des conversations alentour. Mais son regard, lui, reste sérieux.

— Tu te rends compte de ce que tu vis ? C'est incroyable !

Le serveur pose nos assiettes. Je pique machinalement dans la mienne, réduisant en purée une pauvre tomate qui n'avait rien demandé.

— Et toi, tu te rends compte que je ne sais toujours pas si je vais le faire...

Elle se pince les lèvres, manifestement contrariée, avant d'attraper la bouteille de vin.

— Qu'est-ce qui te fait hésiter ?

— Et si...

Je m'éclaircis la gorge.

— Et si je découvrais que ma vie aurait pu être tellement mieux ? Que j'ai fait tous les mauvais choix qu'il était possible de faire ?

Ma voix tremble sur la fin.

Virginie, elle, ne tremble jamais. Elle hausse les épaules avec cette désinvolture qui me fascine autant qu'elle m'agace.

— Bah, si c'est le cas, tu feras comme d'habitude : tu te plaindras un peu, tu râleras un bon coup, et tu finiras par te débrouiller.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

Vivi a toujours eu cette façon de réduire mes angoisses à quelque chose de presque banal. Comme si le pire, en fin de compte, n'était jamais si terrible. Et peut-être qu'elle a raison. Peut-être que c'est ça, ma manière de gérer.

Elle lève son verre, un éclat de malice dans les yeux.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour foncer ?

Ses mots restent suspendus entre nous, légers en apparence, mais lourds d'un poids qu'elle ne mesure pas.

Je voudrais répondre. Lancer une blague, détourner l'instant. Mais je reste muette. Parce que cette question, je me la pose depuis cette nuit. Qu'est-ce que j'attends pour foncer ? Sauf que... Et si je découvrais une vie où je suis quelqu'un de mieux ? Quelqu'un d'autre ? Quelqu'un que je n'ai jamais osé être ?

Est-ce que je pourrais revenir en arrière après ça ?

Ou est-ce que c'est déjà trop tard pour rester moi-même ?

Les possibilités m'attirent et m'effraient à la fois. Imaginer une autre vie est facile. La vivre, c'est une autre paire de manches.

Sur le papier, ça a l'air génial. Un peu comme ces émissions où, en quarante-huit heures et trois coups de rouleau, un salon miteux devient un loft scandinave avec des plaids en laine et des bougies qui sentent la forêt après la pluie. La transformation est spectaculaire, la musique émouvante et tout le monde pleure. Mais dans la vraie vie, on ne peut pas juste claquer des doigts et tout reprendre à zéro. Dans la vraie vie, il n'y a pas d'équipe de décoration surmotivée pour nous repeindre l'existence en couleurs pastel. Il y a juste nous, nos doutes et ce pincement au cœur qui murmure : et si l'avant n'était pas si mal ? Et si l'après n'était pas si extraordinaire ? Parce qu'au fond, une vie qu'on connaît par cœur, même un peu bancale, même si elle manque de paillettes, c'est rassurant.

La semaine dernière encore, la mienne suivait un déroulé sans surprise. Pas de quoi écrire un roman, mais au moins, ça tenait debout. Le réveil qui sonne trop tôt. Le café oublié sur la table. Les journées passées à la Poste à écouter des clients

convaincus que j'ai personnellement brûlé leurs lettres. Les mardis-déjeuners avec Virginie, qui tente régulièrement de secouer ma vie façon boule à neige, en espérant qu'elle finisse par ressembler à une comédie romantique.

Et puis, il y a eu ce casque. Ce fichu casque. Celui qui promet de me montrer la vie que j'aurais pu avoir. Depuis, impossible de fermer l'œil sans que mon cerveau ne se mette en mode diaporama catastrophe :

Diapo 1 : Et si j'avais suivi cette passion d'enfance, celle que j'ai laissée tomber parce que « ce n'est pas un métier sérieux » ?

Diapo 2 : Et si j'avais osé dire oui – ou au contraire non – à ce moment précis où tout aurait pu basculer ?

Diapo 3 : Et si, quelque part, il existait une version de moi plus heureuse ? Vraiment heureuse ?

Le problème, c'est qu'on ne peut pas simplement survoler ce genre de questions. Une fois qu'on met un pied dedans, c'est foutu. C'est comme vouloir « jeter un œil » à une série et se retrouver, à quatre heures du matin, les yeux brûlants, incapable d'arrêter.

Et maintenant, je fais quoi ? Est-ce que je plonge dans cette autre vie, quitte à ne plus jamais voir la mienne de la même façon ? Ou est-ce que je reste sur le rivage, à me demander toute ma vie ce que j'ai laissé passer ?

Et surtout... Est-ce que je suis sûre de vouloir savoir ? Parce qu'une fois qu'on sait, impossible de faire semblant. Une fois qu'on voit, impossible de fermer les yeux.

Et une fois qu'on entrevoit une version de soi qui aurait osé... comment ne pas la vouloir de toutes ses forces ?

La porte d'ALTIV se referme derrière moi dans un chuintement feutré. Trop tard pour faire demi-tour.

J'aurais pu ne pas revenir. Vraiment. J'aurais pu me dire que tout ça n'était qu'une folie passagère, un coup de chaud existentiel, comme cette envie soudaine de tout plaquer pour ouvrir une librairie en bord de mer... alors que je ne supporte ni le sable, ni le bruit des mouettes, ni ces touristes qui feuilletent les livres avec des doigts encore luisants de crème solaire.

J'aurais pu m'accrocher à mon quotidien. Me convaincre qu'il est suffisant. Que je n'ai pas besoin de plus que cette vie où chaque jour ressemble au précédent. Où je peine à payer mes factures, où j'occupe une maison devenue trop grande, où je souris face aux photos de mes enfants partis vivre leur propre existence, où mon mari est là sans vraiment l'être, perdu quelque part entre le canapé et le fond de son verre.

J'aurais pu, oui.

Mais me voilà ici. Sous les néons froids du hall d'ALTIV. J'ai l'impression d'être un personnage de film de science-fiction. Malheureusement, je ne suis pas l'héroïne qui sauve

le monde en slow-motion. Je suis celle qui s'est trompée de planète et qui se demande ce qu'elle fiche ici.

Mes mains sont moites, mon cœur cogne un peu trop fort dans ma poitrine. Je tente une respiration profonde, histoire de calmer ce petit vent de panique qui s'agite en moi. Puis je me fais une promesse silencieuse : au moindre signe de danger, je me lève et m'en vais. Et tant pis si ça signifie que je passerai le reste de ma vie avec cette petite voix qui murmure *Et si ?* au creux de mon oreille.

Une porte s'ouvre sur ma gauche, et Lucie apparaît, le sourire déjà prêt à l'emploi.

— Malorine, bonjour ! Je suis ravie de vous revoir. Comment allez-vous ?

Elle avance avec la démarche assurée de quelqu'un qui a toujours un plan. Son tailleur impeccable, sa queue-de-cheval tirée à la perfection, son regard vif... C'est le genre de personne qui sait où elle va et qui, en prime, arrive à l'heure et sans tache de café sur sa chemise.

Je tente un sourire, mais il est aussi stable qu'un château de cartes un jour de tempête.

— Bonjour... Je... je ne savais pas si j'allais revenir.

— Mais vous êtes là, et c'est tout ce qui compte.

Je ne réponds pas. Non pas que je n'en ai pas envie, mais parce que je ne sais pas quoi dire. Parce que moi-même, je ne comprends pas exactement pourquoi je suis revenue. Curiosité ? Masochisme ? Légère tendance à tester les limites de mon équilibre mental ?

— Prête pour la suite ?

Prête ? Absolument pas.

Mais mes pieds, eux, ont l'air de s'être donné le mot et avancent sans mon consentement. Un pas, puis un autre. Et dans ce mouvement, je ressens un mélange étrange d'excitation et de trouille.

Lucie s'arrête devant une porte, pose la main sur la poignée et se tourne légèrement vers moi, comme pour s'assurer que je suis toujours là. Puis, sans un mot, elle l'ouvre.

La pièce est silencieuse. Le genre de silence qui donne l'impression que le monde extérieur n'existe plus. Au centre, le fauteuil. Mais aujourd'hui, il ne ressemble pas à un simple fauteuil. Il a cette prestance, cette autorité qui me donne la désagréable impression de ne pas être à ma place. Je n'ai rien à faire ici. Et pourtant, je m'installe. Le cuir sous mes paumes est froid, glacial même, comme s'il me jaugait, cherchant à savoir si j'étais digne. Lucie s'approche et saisit le casque. Métallique, futuriste, intimidant. Il capte la lumière et la renvoie en éclats froids. Elle me tend l'objet. Mes mains hésitent.

Je lève les yeux vers Lucie, attendant... je ne sais pas. Un dernier avertissement, une indication, un mode d'emploi. Un simple « Si vous voyez une lumière blanche, c'est normal » ferait l'affaire. Mais elle ne dit rien. Elle se contente de me regarder, l'attente inscrite sur son visage. Alors, je baisse les yeux et fixe le casque. Longuement. J'attends qu'il m'envoie un signe. Une vibration, un murmure, un petit mot d'encouragement, ou encore un clin d'œil cosmique. Bref, un petit quelque chose qui me dirait que j'ai fait le bon choix. Mais rien. Juste ce battement sourd dans mes tempes.

Lucie s'accroupit, pose ses doigts sur le bord du fauteuil.

— Alors, prête ?

Je prends une inspiration si profonde que mes poumons protestent.

— Oui... enfin, je crois.

Ou alors, pas du tout.

Si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je serais là, assise dans cette pièce au décor minimaliste, à hésiter entre perdre mon ignorance ou ma tranquillité d'esprit, j'aurais éclaté de rire. Un bon gros rire, bien sonore, avec un petit claquement de main sur les cuisses.

Et pourtant, me voilà ici, et bizarrement, je ne ris pas du tout.

J'ai encore le temps de renoncer. De me lever, d'ajuster mon manteau et de dire que tout ça était une erreur. Que je suis venue ici par simple curiosité, mais que, finalement, je préfère ne pas savoir. Que j'ai réfléchi et que mon bonheur approximatif me convient très bien.

Je pourrais sortir d'ici, rentrer chez moi, m'écrouler sur mon canapé et lancer une série pour penser à autre chose. Une soirée normale. Une vie normale. Une vie que je maîtrise, même si elle manque d'éclat. Mais je reste là. Parce que c'est plus fort que moi. Parce que cette question me brûle les lèvres, me ronge depuis des années sans que je me l'avoue vraiment. Parce que si j'ai poussé la porte d'ALTIV, c'est que je savais déjà, au fond, que je ne pourrais pas reculer.

Pourtant, la peur est là. Sourde et profonde. Pas celle qui paralyse, non. Plutôt celle qui chuchote à l'oreille et s'accroche au ventre. Cette angoisse qui rappelle que certaines réponses peuvent tout changer. Et si j'ouvre cette porte, si je regarde, comment je fais pour revenir en arrière ? Si je découvre que j'aurais pu être plus heureuse, plus audacieuse, que ma vie aurait pu être autre chose qu'une succession de journées où je me contente de cocher les cases... Comment je fais pour l'oublier ?

Je pourrais tout arrêter là. Rester dans l'ignorance, me convaincre que tout va bien, que je ne passe à côté de rien. Mais est-ce que ce n'est pas déjà ce que je fais depuis des années ?

« Et si... j'étais partie vivre à l'étranger ? »

[SESSION N°01 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

J'aime rêver. À tout et à rien. À une petite maison avec un porche en bois où je boirais mon café en regardant les oiseaux. À une vieille décapotable rouge, lancée sur une route infinie, les cheveux au vent – à la version hollywoodienne, pas celle du hérisson électrifié. À des ailleurs, à des départs, à des versions de moi qui auraient osé.

Quand j'étais gamine, je me voyais déjà à New York, en train de marcher d'un pas assuré, une grande écharpe autour du cou et une détermination sans faille. Dans mes rêves, j'étais plus grande, plus libre, plus audacieuse. Une Malorine capable de dire non sans culpabiliser, de dire oui sans avoir peur, de réinventer l'histoire comme on tourne la page d'un livre.

Mais la vraie vie, elle, n'a pas ce goût d'infini. Elle a le goût des réveils trop matinaux, des « tu sais, ce n'est pas si simple », des papiers à remplir et des échéances à ne pas oublier. Et un matin, sans prévenir, on se réveille, on réalise que nos rêves, ces grandes promesses qu'on s'était faites enfant, se sont rapetissés au fil du temps.

Pourtant, certaines nuits, quand tout est calme, elle revient. La petite fille que j'étais. Elle ne crie pas, ne frappe pas du pied. Non. Elle chuchote, me rappelle que l'important, ce

n'est pas où je vis, ce n'est pas ce que je fais, c'est ce qui danse encore en moi. Cette étincelle qui refuse de s'éteindre.

Alors, parfois, je ferme les yeux et je la laisse rêver. Pas pour fuir. Pas pour changer de vie. Juste pour me rappeler qu'elle est toujours là, quelque part. Et peut-être qu'un jour, je pourrai lui donner raison.

J'ouvre un œil. Puis l'autre. Ma paupière gauche, fidèle à sa réputation de diva capricieuse, met quelques secondes de plus à se décider.

Une lumière dorée filtre à travers des rideaux bien trop fins pour espérer une vraie grasse matinée. Elle danse sur les murs, s'étale sur les draps, effleure ma peau avec cette douceur agaçante. Une invitation déguisée à émerger.

Mon cerveau, encore englué dans un brouillard cotonneux, cherche ses repères, tente une mise à jour. Mais, quelque chose cloche. Ce lit... ce n'est pas le mien. Je le sens avant même d'y penser. Le matelas est trop ferme, l'oreiller trop moelleux. Pas cette sensation de creux familier, là où mon corps a sculpté une empreinte au fil des nuits.

Je papillonne des cils. Ce plafond non plus, ce n'est pas le mien. Trop blanc. Trop lisse. Trop parfait. Pas la moindre fissure où laisser errer mon regard, pas la moindre trace de moustique écrasé, vestige d'une nuit d'été en guerre contre une créature vrombissante.

Je me redresse, un peu sonnée, les muscles engourdis. Mes yeux balient la pièce. À gauche, une kitchenette. Minuscule, mais si adorable qu'elle semble tout droit sortie d'un

catalogue suédois. Les surfaces brillent, immaculées. Pas une miette rebelle, pas une tasse solitaire, pas une poêle à la recherche d'une âme charitable pour la récupérer. Au-dessus du plan de travail, une étagère accueille une poignée de livres aux titres trop sérieux, alignés comme des soldats en uniforme : *Stratégie de communication pour dirigeants ambitieux, Marketing 360°*.

Ils ont l'air de me juger.

Moi, ma bibliothèque se résume à un vieux livre de recettes faciles de 1998 et un roman abandonné à la page 2. Ça s'appelle l'ambition littéraire.

Un courant d'air s'infiltré par la fenêtre entrouverte et me chatouille la nuque. Je frissonne.

Mes pieds trouvent le parquet. Glacé, bien réel. Lentement, je m'approche.

— Oh... ouah !

Devant moi, un tableau vivant. Des taxis jaunes s'alignent, klaxonnant sans retenue. Sur les trottoirs, une marée humaine se presse, entre passants pressés et touristes émerveillés. Plus loin, des vendeurs de rue interpellent la foule dans un anglais qui roule et claque.

Et surtout, au-dessus de tout ça, des gratte-ciels. Immenses. Majestueux. Ils s'élancent vers le ciel avec une arrogance magnifique, défiant les nuages comme s'ils avaient toujours été là, comme s'ils régnaient sur ce monde.

Mon cœur fait un looping.

New York.

Je suis à New York.

Pas devant un écran. Pas dans un rêve que je pourrais chasser d'un frottement de paupières. Non. Le vrai New York. Celui qui sent la pollution et le café brûlant. Celui où l'air vibre d'une énergie brute. Où chaque rue porte en elle une promesse, un danger, une opportunité. Celui que je n'ai

jamais vu autrement qu'à travers des films et des envies trop vite refoulées.

Puis, ça me revient.

ALTIV. Le casque. La simulation.

Un frisson me parcourt l'échine. Mes mains s'agrippent au rebord de la fenêtre, de peur que tout ça s'évapore. Que New York disparaisse dans un claquement de doigts et me laisse seule avec mon vieux plaid et mon canapé affaissé. Mais non. Le taxi jaune en bas de l'immeuble est toujours là, son klaxon coincé sur un *biiiiip* interminable. La foule continue de se presser sur les trottoirs, les gratte-ciels défient toujours le ciel. Et alors, sans prévenir, un sourire m'échappe. Un vrai sourire. Grand. Idiot. Sincère. Celui qu'on a quand on est enfant, les yeux émerveillés devant un sapin de Noël illuminé. Tant pis si j'ai l'air ridicule.

Je suis à New York !

Je reste là un instant, suspendue entre le rêve et la réalité, comme si mon cerveau avait besoin d'un délai supplémentaire pour assimiler l'information. Puis mon regard glisse vers une chaise, juste à côté du lit. Une pile de vêtements soigneusement pliée m'attend. Une veste noire chic. Une chemise blanche repassée au millimètre. Une jupe ajustée. Et, posés à côté, des escarpins couleur crème. Quelqu'un quelque part, croit visiblement que je sais marcher avec ça.

Je m'approche, effleure la veste du bout des doigts. Le tissu est doux, fluide. Et avant même d'y réfléchir, je l'enfile. Elle tombe parfaitement sur mes épaules. Comme si elle avait été faite pour moi.

Je lisse machinalement le tissu, puis me tourne vers le miroir accroché au mur.

Et là, je me fige.

Ce n'est pas juste un tailleur. C'est une déclaration. Une autre vie. Une autre moi.

Le reflet qui me fait face n'a rien à voir avec la femme qui, hier encore, fouillait au fond de son armoire cassée à la recherche d'un haut à peu près présentable. Non. La femme dans le miroir se tient droite, les épaules carrées. Celle-là connaît des mots comme *efficacité* et *optimisation*. Elle ne mange pas de chips en regardant des replays d'émission qu'elle n'assume pas aimer. Elle ne bafouille pas quand on lui coupe la parole. Cette femme-là sait prendre sa place.

Et alors que je tiens son regard – ou le mien, je ne sais plus vraiment – quelque chose s'allume en moi. Ce n'est pas encore un feu. Juste une étincelle. Fragile, mais bien présente.

Peut-être que cette femme et moi, on pourrait devenir amies.

New York m'attend. Ou peut-être que c'est moi qui l'attend depuis toujours, sans jamais avoir osé me l'avouer. Aujourd'hui, plus d'excuses, plus d'hésitation. Juste cette ville qui gronde en moi.

Mes clés dans une main, un sac qui crie « réussite sociale » dans l'autre, je descends les escaliers étroits d'un immeuble qui est censé être le mien. Les marches grincent sous mes pas, comme pour me rappeler que tout ça, c'est réel.

C'est bien réel, hein ?

Je passe la porte, et soudain, la ville m'engloutit tout entière.

Un vrai choc sensoriel.

Le bruit, d'abord. Un vacarme incessant, vibrant, comme une pulsation qui vient de partout à la fois. Klaxons impatients, conversations en mille langues, moteurs vrombissants, talons qui claquent sur le bitume avec détermination. Ici, le silence n'existe pas, il a été rayé du dictionnaire.

Viennent ensuite les odeurs. Un mélange déroutant, mais étrangement familier : café trop serré, bretzels dorés, goudron

chauffé par le soleil, effluves de parfums chics et un petit nuage de pollution.

Et enfin, le flot. Une marée de costumes hors de prix, de sacs en cuir bien ajustés, de chaussures qui avalent le trottoir à toute vitesse. Des gens qui filent, qui se frôlent, qui existent avec une intensité presque féroce.

Et moi, au milieu de tout ça.

J'inspire profondément, prête à me fondre dans la foule, mais mes pieds, eux, restent ancrés sur le trottoir. Parce que dans cette déferlante urbaine, un détail me frappe : je ne me sens pas étrangère. Pas perdue. Pas en visite.

Je commence à marcher, le nez en l'air, m'attendant à me prendre un poteau d'un instant à l'autre. Une part de moi attend encore le moment où tout va basculer. Où le fauteuil d'ALTIV se refermera sur moi, où la voix de Lucie me ramènera à la réalité. Mais, ce n'est pas le cas. Chaque pas que je fais ici, dans ce New York, m'est plus réel que le précédent.

Un feu piéton rouge me stoppe. À ma gauche, une femme crache des ordres dans son téléphone tout en signant un document de l'autre main. Elle a la prestance d'une cheffe d'orchestre en pleine symphonie financière. À ma droite, un homme en baskets vérifie sa montre avec une mâchoire si crispée qu'elle pourrait servir de casse-noisette.

Et moi ?

Moi, je souris.

Je souris, parce que je me souviens.

Je me revois débarquer ici, les valises lourdes et le cœur en vrac, oscillant entre euphorie et panique. Je me revois enchaîner les visites d'appartements minuscules et indécentement chers, recalculer mon budget jusqu'à la dernière virgule avant de signer un bail d'une main tremblante. Je me revois, lors de mon premier jour au bureau,

assise bien droite sur ma chaise trop grande, hochant la tête d'un air convaincu alors que, honnêtement, je n'avais aucune idée de ce que je faisais – un rôle d'actrice qui mériterait, au minimum, une nomination aux César. Je me souviens des soirs de doutes, des matins d'excitation, des jours où j'ai eu l'impression d'être à ma place et ceux où j'ai voulu prendre le premier avion pour rentrer.

Et maintenant, je suis là.

Le feu passe au vert. La foule reprend son mouvement, m'entraîne avec elle. Des épaules me frôlent, des sacs m'éraflent, mais je tiens bon.

Mes pas me portent devant un immeuble imposant. Les portes tournantes scintillent sous le soleil. Et alors que je les regarde, une pensée me frappe avec force.

C'est possible. *Tout* est possible.

Alors, je me laisse avaler par les portes, avec des étoiles dans les yeux et ce frisson au creux du ventre.

Bienvenue à New York, Malorine !

La première impression est cruciale.

On dit aussi qu'il faut savoir entrer quelque part avec assurance, se tenir droite, donner l'illusion qu'on maîtrise sa vie mieux que son forfait téléphonique. Que les gens se disent en vous voyant : elle, c'est une femme qui sait où elle va.

Alors, j'essaie. Et ça commence bien : les portes tournantes m'engloutissent avec une fluidité parfaite.

J'avance d'un pas sûr, mon sac bien calé sur l'épaule, le menton relevé juste ce qu'il faut pour avoir l'air déterminée sans basculer dans l'arrogance. L'espace d'un instant, tout se déroule comme prévu. Je suis cette héroïne de film qui entre dans un grand building new-yorkais avec une aisance naturelle. Celle qui maîtrise tout : son brushing, son timing, sa vie.

Enfin... jusqu'à ce que mes talons décident que non.

Tout commence par un léger dérapage. Rien de dramatique. Un minuscule déséquilibre que seuls mes pieds et moi percevons. Mais la gravité choisit son camp. Ma cheville vacille, tente de raisonner le reste de mon corps. Néanmoins, le message ne passe pas. Mon bras droit s'élève dans un geste noble. Une révérence improvisée à ma dignité qui s'évapore

à toute vitesse. Mon bras gauche, lui, tente de sauver ce qui peut l'être en agrippant mon sac, ce traître qui prend son indépendance pile à ce moment précis.

Et là, tout bascule. Le sac s'envole et le temps ralentit. La bandoulière se détend dans les airs. Un instant suspendu entre le sublime et le ridicule. Puis l'univers reprend ses droits et décide de s'aligner sur un point précis : le crâne chauve du vigile.

— Non, non, non...

Mon corps tout entier se met en alerte. Une impulsion désespérée traverse mes muscles et, dans un dernier miracle que même la NASA n'aurait pas vu venir, mes doigts rattrapent la bandoulière à la dernière seconde. Mon sac fouette mon épaule avec rancune, mais peu importe. Le vigile est sain et sauf.

Je me redresse à demi, le souffle court, et mes talons retrouvent, tant bien que mal, leur stabilité.

Face à moi, le vigile n'a pas bougé. Son dos est toujours droit, son regard toujours neutre. Mais je le vois bien, ce petit tressaillement au coin des lèvres. L'envie de rire qu'il étouffe, au prix d'une discipline qu'on ne soupçonnerait pas.

Il a tout vu. Absolument tout.

— Excusez-moi...

Il ne répond pas. Il n'a pas besoin. Je sais que cette scène sera rejouée ce soir, autour d'un dîner, avec des gestes exagérés et des éclats de rire à peine contenus.

Je serre mon sac contre moi et reprends ma route d'un pas aussi digne que possible pour quelqu'un qui vient de manquer de provoquer un accident diplomatique avec un accessoire de mode. Disons, donc, que je marche prudemment, les yeux rivés sur mes pieds.

Parce que hors de question de revivre ça une deuxième fois. Pas aujourd'hui, en tout cas.

J'appuie sur le bouton de l'ascenseur avec une intensité qui en dit long sur mon état d'esprit. Si ce pauvre bouton était une personne, il demanderait probablement une mesure d'éloignement contre moi.

Les portes s'ouvrent dans un chuintement feutré. Je pénètre dans la cabine, me redresse, ajuste mon sac. Le miroir me renvoie mon reflet. Celui d'une femme droite, tirée à quatre épingles, le regard légèrement fébrile.

Je secoue les épaules, inspire à pleins poumons.

— Allez, Malorine. Tu as survécu à la glissade, ce n'est pas une réunion qui va t'achever.

Enfin, en théorie.

Direction le quatorzième étage. Là-haut, pas de vigile, pas de sol traître prêt à me ridiculiser. Juste une réunion à laquelle, pour une raison qui m'échappe encore, je suis censée assister.

L'ascenseur monte en douceur, mais mon cœur, lui, cogne comme si j'allais entrer sur un ring.

DING.

Les portes s'ouvrent. Et c'est l'ouragan.

L'open space est une fourmilière en pleine ébullition. Des téléphones hurlent, des claviers sont martyrisés, des talons claquent sur le parquet. Tout va trop vite, trop fort, avec cette urgence omniprésente qui semble être l'oxygène de cet endroit.

Et pourtant... un frisson me traverse. Quelque chose de troublant. Une sensation étrange de familiarité. Comme si mon corps avait une longueur d'avance sur mon cerveau. Mon bureau est au fond, près d'une grande baie vitrée. L'endroit idéal pour se sentir inspirée – ou distraite.

À peine ai-je fait trois pas qu'une silhouette bondit devant moi. Rachel. Brushing impeccable, démarche assurée, téléphone vissé à l'oreille, elle agite un stylo dans ma direction sans même lever les yeux.

— Malorine, n'oublie pas le brief pour les créas !

Et elle disparaît. Sans que j'aie eu le temps de capter ce qu'elle venait de dire.

À sa suite, Marcus, le stagiaire nerveux, surgit, les bras chargés de dossiers.

— Et la réunion de 10 h.

J'acquiesce avec un sourire automatique. Celui qui dit : Oui, tout va parfaitement bien, j'ai le contrôle absolu sur la situation.

À l'intérieur, c'est une autre histoire.

C'est la panique générale.

Je me laisse tomber sur mon siège, allume mon ordinateur et attrape machinalement le café posé sur mon bureau. Froid, trop froid même. Puis, trois e-mails marqués « URGENT » surgissent en cascade dans mes notifications. Trois. Et il n'est pas encore neuf heures trente.

Ma respiration s'accélère. OK. Il me faut un plan d'action. Un truc simple, efficace, qui me donne l'illusion que je maîtrise la situation.

Je saisis un *Post-it*, et note :

1. *Répondre aux e-mails.*
2. *Préparer le brief.*
3. *Respirer.*

Priorité au dernier.

Mais à peine mes doigts effleurent-ils le clavier que le téléphone sonne.

— Allô ?

Une voix pressée fuse à l'autre bout du fil :

— Malorine, c'est Kent. Le client veut des précisions sur les stats de la campagne. Regarde ça et rappelle-moi dans cinq minutes, OK ?

Cinq minutes.

Parfait. Qui n'aime pas décortiquer des chiffres complexes alors qu'il n'a pas eu le luxe de boire un café avant ?

— Oui, bien sûr. Pas de problème.

Mensonge.

Je raccroche, prête à attaquer. Sauf que, très – trop – vite, un nouvel e-mail s'affiche :

Objet : URGENT – CHIFFRES MANQUANTS

Encore du « urgent ». Sérieusement, est-ce que quelqu'un ici connaît le sens du mot priorité ? Parce que, là, on atteint ce stade où on répète un mot tellement de fois qu'il finit par ne plus rien vouloir dire.

Banane. Urgent. Même combat.

J'essaie malgré tout de garder mon calme, mais Rachel passe à toute allure devant mon bureau, toujours pendue à son téléphone.

Elle me jette un regard en diagonale :

— Malorine, Kent veut les stats, Marcus attend ton avis sur la maquette, et la réunion est dans vingt minutes.

Elle souffle à peine avant d'enchaîner :

— Oh, et tu n'as pas oublié le bilan trimestriel, j'espère ?

Le bilan quoi ?

Mon cerveau patine. Recherche désespérément dans ses archives. Échec.

Je cligne des yeux, ouvre la bouche, la referme et fronce les sourcils.

— Le... bilan trimestriel ?

Rachel ne relève pas, me tend un gobelet fumant, et file. Ne laissant derrière elle qu'un sillage de parfum et une liste de tâches qui me donne envie de poser ma tête sur mon bureau et de pleurer.

Je prends une gorgée. L'amertume me pique la langue, mais me retient de crier.

OK, Malorine. Une chose après l'autre.

Je me tourne vers mon ordinateur, bien décidée à attaquer la montagne administrative qui m'attend.

Et là, le noir total.

L'écran s'éteint.

Plus rien.

— Hein ? Mais non, pas maintenant !

Je martèle le clavier, espérant naïvement que l'agresser physiquement suffira à le réanimer. En vain.

Rachel repasse en trombe, un dossier sous le bras, et me lance par-dessus son épaule :

— Sérieux, il faut que tu appelles le service technique, Malorine. À ce rythme, on va finir par tout faire au papier et au crayon !

Elle rit et disparaît à nouveau.

Et moi, je reste là, stoïque. Fixant mon écran noir comme s'il venait de me trahir personnellement.

Appeler le service informatique ? Oui, mais... où est-ce qu'on les trouve déjà ? Et surtout, est-ce que j'ai encore le temps ?

DING.

Mon téléphone vibre.

Réunion dans quinze minutes.

J'ai ma réponse.

Je m'affale dans mon siège, le regard rivé sur cet écran aussi inerte que moi un lundi matin. Peut-être que, si je ferme les yeux, un miracle se produira. Ou, à défaut, je pourrais toujours simuler un évanouissement. Ça a déjà marché pour éviter un cours de sport en quatrième.

— Tout va bien ?

Je sursaute.

Marcus est là, le regard curieux et les bras croisés sur ses dossiers.

— Problème informatique ?

Je hoche la tête, incapable de formuler une phrase cohérente qui ne soit pas un cri de désespoir.

— Branche-le.

— ...

Pardon ?

Ah.

Un chargeur.

Évidemment.

Mon cerveau se remet en marche avec trois bonnes minutes de retard. Je sens mes joues chauffer tandis que je me penche sous le bureau pour attraper le câble. Une minute plus tard, l'écran reprend vie, affichant une avalanche d'e-mails en attente.

DING.

Nouvelle alerte.

Réunion dans dix minutes.

OK. Concentration.

J'ouvre un PowerPoint au hasard – en priant pour que ce soit le bon, télécharge les chiffres, ajuste ma jupe, attrape ma dose de survie liquide. Et je me lève.

D'un pas qui se veut assuré, je traverse l'open space en direction de la salle de conférence.

— Pas de panique, Malorine. C'est juste une réunion.

Oui. Juste une réunion. Avec des gens qui attendent de moi une expertise que je ne suis même pas certaine de posséder.

J'arrive devant la porte. Grande inspiration. Et je pousse.

Dix visages se tournent vers moi et un silence s'installe. Le genre de silence qui fait transpirer.

Je déglutis, m'avance lentement et prends place au bout de la table, en essayant de ne pas renverser mon café, mon ordinateur ou ma dignité.

L'écran de projection s'allume. Première diapositive.

Et là, un truc étrange se passe. Tout le chaos de la matinée s'évapore. Plus d'e-mails urgents. Plus d'écran récalcitrant. Plus de stress bourdonnant dans mes oreilles. Le temps ralentit. Et je commence à parler. Les mots viennent, fluides et précis. Comme si, quelque part dans mon cerveau, une version plus compétente de moi-même avait pris le relais. Les stylos grattent le papier. Les têtes dodelinent. On m'écoute. Je n'ai aucune idée d'où sort cette assurance soudaine, mais je ne vais surtout pas poser de questions.

Quand je termine, un silence flotte encore un instant dans la pièce. Puis, Rachel s'approche, un sourire satisfait au coin des lèvres.

— Parfait, Malorine. On devrait te mettre sur la prochaine campagne, tu es une vraie pro.

Une pro. Moi ?

— Euh... merci.

L'adrénaline pulse encore dans mes veines alors que je referme la porte derrière moi. Mais au fond de moi, une petite voix s'élève, plus forte que le doute et plus claire que jamais : tu l'as fait.

Les portes tournantes m'éjectent sans ménagement sur le trottoir, comme si elles aussi avaient décidé qu'il était temps que je rentre chez moi.

Je traîne des pieds, déjà lasse de cette journée qui refuse obstinément de se terminer.

La pluie fine s'accroche à mes cheveux, perle sur mes manches, s'infiltré sournoisement dans mon col. Ce n'est pas une averse de cinéma, celle qui sert de climax dramatique à une rupture passionnelle. Non. C'est une pluie grise et insidieuse, celle qui ne mérite même pas un petit parapluie, mais qui parvient à vous glacer jusqu'à l'âme.

Mon seul objectif : gagner mon appartement, enfiler mon vieux pyjama en pilou, m'affaler sur le canapé et commander une pizza dégoulinante de fromage.

Un plan parfait.

Un plan presque sacré.

Après une journée à jongler entre réunions interminables, délais tendus et e-mails urgents qui n'avaient d'urgent que le ton, cette perspective ressemble à une récompense bien méritée.

Enfin, ça, c'était avant que mon téléphone ne vibre.

Je ralentis le pas, respire un peu trop fort, et me réfugie sous un réverbère. La lumière jaune découpe le bitume mouillé en éclats tremblants.

Machinalement, je sors mon téléphone. Le nom de Rachel s'affiche.

Une seconde plus tard, sa voix explose dans mes oreilles :

— Malo ! T'as fini le travail ?

Je laisse l'obscurité me gagner une seconde, cale mon téléphone contre mon épaule et laisse échapper un soupir à peine voilé.

— Euh, oui, pourquoi ? Je rentrais justement...

Dans ma tête, je prie pour un « Bonne soirée, à demain », quelque chose de neutre, sans détour, de non engageant.

Mais non.

Son ton change. Il devient conspirateur, presque trop enthousiaste.

— Le toit de Dave. Maintenant. Tout le monde y est. Et toi aussi, parce que tu n'as pas le choix.

Le toit de Dave ? C'est qui, Dave ?

Et avant que je ne puisse protester, ou même poser la moindre question, elle raccroche.

Sec. Net. Irrévocable.

Je reste plantée là, figée, mon téléphone dans une main et mon rêve de pizza aux quatre fromages filant à l'horizon.

Une heure plus tard, me voilà devant une porte en fer, tout en haut d'un immeuble, à me demander comment ma soirée *Netflix*-pizza a pu aussi mal tourner.

La musique s'échappe déjà, portée par le vent nocturne. Un mélange de jazz feutré et de rires éclatants.

Un frisson me traverse. Qu'est-ce que je fiche ici ?

Je ne sais toujours pas qui est ce fameux Dave, mais, vu l'ambiance qui filtre de l'autre côté, une chose est sûre : il connaît l'art de recevoir.

J'inspire profondément. Puis, d'un geste qui se veut assuré, mais qui ressemble surtout à une hésitation maquillée, je pousse la porte...

... et bascule dans une scène de film.

Des guirlandes lumineuses flottent au-dessus du vide, comme des lucioles dans la nuit. Des tables basses en bois croulent sous les bougies et les cocktails colorés. Des conversations volent entre les rires et la brise.

Et surtout, la vue.

Manhattan s'étale sous mes yeux. Gigantesque. Scintillante. Un océan de verre et de lumière.

C'est si spectaculaire que j'en oublierais presque de respirer.

— Enfin !

Rachel fend la terrasse dans une robe rouge éclatante, deux verres à la main.

— Je commençais à croire que tu allais te défiler.

Je hausse les épaules.

— Surprise...

Elle me tend un verre.

— Allez, détends-toi. Ce soir, on oublie les budgets et les *deadlines*.

Je goûte. Le cocktail est sucré, piquant, acidulé. Une caresse sur la langue.

— Et Dave, il est où ?

Elle lève un sourcil.

— Dave ? Aucune idée. On ne le voit jamais, mais il fait toujours les meilleures soirées.

Évidemment. Le mythe de l'hôte invisible.

Quelques minutes plus tard, me voilà affalée sur un vieux canapé, un second cocktail en main. Autour de moi : des inconnus tirés à quatre épingles, tout droit sortis d'un magazine de mode.

À ma droite, une femme aux cheveux blond platine raconte, d'un ton détaché, un tournage de pub à Los Angeles.

À côté, un homme en costume à carreaux mime avec grandiloquence comment il a survécu à une tempête au Népal.

Tout le monde parle fort, rit, gesticule avec cette assurance déconcertante des gens qui savent toujours quoi dire.

Et puis :

— Et toi, Malorine ? C'est quoi ton truc ?

Mon truc ?

Mon cerveau rame. Panique. Lance des appels au secours.

Tous les regards convergent. Ils attendent. Une anecdote. Une fulgurance. Un truc à retenir.

Sauf que, je n'ai rien. Pas de tournage à L.A. Pas de tempête. Pas de startup révolutionnaire fondée dans un garage.

Alors je dis quoi, moi ?

Que mon plus grand exploit de la semaine a été d'éplucher une pomme en une seule spirale ? Que mon talent caché consiste à changer une ampoule sans faire disjoncter l'appartement ? Que mon moyen de décompression, c'est le repassage, et que, oui, j'en ai conscience, c'est un peu inquiétant ? Que mon passe-temps du samedi soir, c'est de me vautrer en pilou-pilou devant *Camping Paradis*, en enchaînant trois épisodes avec une tasse de thé trop sucrée à la main ?

Non.

C'est trop tordu. Trop ridicule. Trop moi.

J'effleure le tissu de ma jupe du bout des doigts, à la recherche d'une inspiration soudaine.

Le silence dure une seconde de trop.

Puis, je lâche :

— Euh... survivre aux talons et aux délais ?

Un ange passe.

Et soudain, des rires. Francs.

Je me détends. Mes épaules descendent. Je suis dedans. Je fais partie du tableau.

— Alors, c'est ici qu'on vient pour fuir les *PowerPoints* ?

Une voix derrière moi. Sûre d'elle, posée. Un brin moqueuse.

Je me retourne. Kent. Celui qui passe plus de temps au téléphone qu'à respirer. Toujours tiré à quatre épingles, toujours cet air de type qui sait exactement ce qu'il fait. Un mec avec un plan, pour tout.

Sauf ce soir. Ce soir, il tient un verre de whisky, et son sourire est différent. Plus lâche, moins contrôlé. Presque... charmant ? Non. Enfin, si. Mais ce n'est pas le sujet.

Je croise les bras, sourcil levé.

— Et toi, c'est ici que tu viens pour éviter de répondre à mes mails ?

Il rit. Un vrai rire. Pas un de ceux qu'on sort par politesse en réunion.

— Touché. Mais tu sais, même les génies de la stratégie ont besoin d'une pause.

— Génie, carrément ?

Il lève les mains, faussement modeste.

— Bon, peut-être pas un génie. Mais pas loin.

Nos regards s'accrochent. Une seconde, peut-être deux. Suffisamment pour que quelque chose change dans son regard. Cette soirée commence à me plaire.

Je devrais probablement réfléchir. Peser le pour et le contre, me demander où tout cela va me mener. Mais franchement ? J'ai juste envie d'arrêter de penser.

Je baisse les yeux. Mon verre est vide, mon cœur, lui, déborde.

Kent est là, tout près. Trop près. Son regard me cherche, m'interroge, attend. Je détourne légèrement le mien. Une seconde. Juste le temps d'un souffle, d'un doute.

Et si je faisais marche arrière ? Et si je franchissais une ligne que je ne pourrais plus effacer ?

Mais alors, il effleure ma main. Rien de plus. Un simple contact, à peine perceptible. Et tout en moi se tend vers lui, comme si mon corps, lui, avait déjà décidé.

Un regard. Une hésitation suspendue. Puis il m'embrasse. Un baiser profond. Affamé. Ses lèvres contre les miennes, et le monde bascule dans un ralenti étrange. Le temps, les règles, les repères, tout s'efface.

J'ouvre les yeux, et il est toujours là. Cette sensation me fait frissonner. C'est simple. Brut. Viscéral. Et moi, je lui rends. Je le sens. Il me veut. Il me désire. Ses mains glissent sur ma

taille, explorent mon dos. C'est fluide, instinctif. Mes doigts s'accrochent à sa chemise, la tirent, l'ouvrent avec fébrilité.

Nos pas nous entraînent vers le canapé. Le cuir froid m'arrache un frisson, contraste violent avec la chaleur de ses mains sur ma peau. Il est là, tout contre moi. Sa respiration effleure ma clavicule, et mes sens s'embrasent. Ses doigts tracent un sillon brûlant sur ma hanche. Mon corps répond, sans la moindre hésitation. Sans crainte. Comme si j'avais oublié ce que c'était. Comme si, depuis trop longtemps, j'étais devenue invisible.

Je me sens vivante. Et désirée. Vraiment désirée.

Pas par habitude. Ni par tendresse résignée. Non. Un désir brut, entier, qui ne demande rien d'autre que d'exister. Celui qui s'impose dans un regard appuyé, dans un souffle retenu, dans une main hésitante qui finit par oser.

Depuis combien de temps je n'ai pas ressenti ça ?

Je laisse le silence s'installer, chaud et dense. Sa respiration contre ma nuque. Le poids de sa main sur ma hanche.

Dehors, la ville continue de gronder, indifférente, tandis que moi, je reste là, suspendue entre deux vies, sans savoir laquelle est la vraie.

Et bon sang... que ça fait du bien !

J'inspire profondément et me redresse, serrant un plaid contre ma poitrine. C'est là que la réalité me percute. Une vague sèche. Une gifle silencieuse. Une main invisible qui m'agrippe à la gorge.

Olivier.

Son prénom m'explose dans la tête. Et avec lui, tout le reste.

Son corps qui s'éloigne. Sa présence qui ne me frôle plus, même par accident. Les nuits sans mots, sans gestes. Comme deux continents dérivants lentement, sans heurt, sans drame.

Juste une distance qui s'étire. Quand a-t-il arrêté de me toucher ? Ou plutôt, quand ai-je cessé de le remarquer ?

Son bras, frôlant le mien en pleine nuit. Et moi, incapable de ressentir autre chose qu'un vague contact sans écho. Aucun frisson. Aucune chaleur. Rien. Seulement ce vide. Celui qu'on apprivoise, faute de mieux.

Oliver et moi, on ne se touche plus.

Pas par colère ni par lassitude.

On ne se touche plus parce qu'on ne sait plus comment faire.

Un soupir m'échappe. Le miroir, là-bas, me renvoie le reflet d'une femme que je reconnais à peine. Les cheveux en désordre. Les épaules nues. Et ce regard... ce regard vide.

Je passe une main sur mon visage. Comme si ce simple geste pouvait effacer ce que je venais de faire.

Mais non. C'est là. Et ça ne s'effacera pas.

À côté de moi, Kent bouge. Les yeux clos. Détendu.

Lui, il ne sait pas. Il n'a pas cette vague enragée qui le traverse de part en part. Il ne porte pas ce poids. Il ne se débat pas contre cette vérité qui colle à la peau et coupe le souffle.

Je me lève, m'enroule dans le plaid, et avance jusqu'à la fenêtre.

Dehors, New York s'étire à l'infini. Magnifique. Lumineuse. Hypnotisante. Et pourtant, je n'ai jamais senti un vide aussi grand.

Mon front contre la vitre, je laisse l'obscurité m'envahir. Dans quelques heures, je retirerai ce casque. Je retrouverais ma vie. La vraie. Et cette nuit n'aura jamais existé.

Alors... pourquoi ai-je l'impression qu'elle va me hanter ?

[FIN DE SESSION]

Le retour à la réalité a la délicatesse d'un seau d'eau froide en pleine figure. Un choc brutal, un arrachement presque violent. Mon corps est là, figé dans le fauteuil, mais mon esprit vacille encore entre deux mondes. Mon souffle est court, mes doigts crispés sur les accoudoirs, et pendant une fraction de seconde, je ne sais plus où je suis. Il me faut quelques battements de cœur avant que la pièce retrouve ses contours, que la lumière crue du plafonnier perce enfin le brouillard qui engourdit mon crâne. Tout paraît trop réel et pas assez à la fois.

Puis une voix fend la brume :

— Malorine ? Vous êtes de retour.

Je cligne des yeux. Une fois. Deux fois.

Et tout semble faux.

Là-bas, il y avait la chaleur d'un souffle contre ma nuque, des draps froissés, un murmure rauque, des doigts qui effleurent ma hanche. Ici, il n'y a que la morsure glaciale de la réalité, un fauteuil trop rigide et l'odeur clinique d'un laboratoire.

Mon cerveau patine, embourbé entre ce que je viens de vivre et ce que je suis censée être.

Je suis Malorine. Mais laquelle ?

Celle qui était pressée contre Kent, haletante, vibrante, vivante ? Ou celle qui est là, figée, le cœur en pagaille, incapable de regarder qui que ce soit dans les yeux ?

Peu à peu, mon regard s'ajuste. Lucie est là, son sourire inébranlable vissé sur le visage. Elle me fixe avec une intensité troublante, une lueur dans les pupilles qui dit qu'elle sait. Qu'elle lit en moi.

— Ça va ?

Ma gorge est trop sèche pour formuler une réponse, alors je hoche la tête. Mensonge flagrant.

Elle s'approche, retire le casque d'un geste fluide. Un léger *pop* brise le silence, et l'air frais vient s'échouer sur ma peau, empreinte d'une nuit qui, pourtant, n'a pas existé.

Bastien s'avance avec un verre d'eau.

— Vous avez été formidable. Tout s'est bien passé, pour vous ?

Je saisis le verre – un réflexe vital, presque désespéré. Je bois lentement, espérant que l'eau effacera son goût sur mes lèvres. Mais il est encore là, ce goût qui ne devrait pas exister. Ce goût qui ne m'appartient pas.

Vincent relève les yeux de son écran, ses doigts suspendus au-dessus du clavier.

— Dites-nous tout. Comment ça s'est passé ?

Les mots se coincent quelque part entre mon esprit en vrac et ma gorge nouée. Parce que, franchement, par où commencer ? Par le fait que j'ai trahi mon mari dans une vie qui n'existe pas ? Que j'ai ressenti quelque chose que je croyais enterré sous des années de quotidien tiède et d'amour en pointillé ? Que mon cœur bat trop fort pour que je puisse faire semblant ?

Alors je mens. Pas un gros mensonge, non. Juste une vérité enrobée, soigneusement emballée dans du papier bulle.

— C’était comme dans un rêve, mais... un rêve où tout était vrai.

Bastien hoche la tête, satisfait.

— Le casque est conçu pour stimuler toutes les zones sensorielles. Votre cerveau complète naturellement les détails pour rendre l’expérience immersive.

Lucie croise les bras.

— Et émotionnellement ?

Émotionnellement ?

Un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale.

Le poids d’un corps contre le mien. Un souffle chaud au creux de mon oreille. Une étreinte qui n’aurait jamais dû exister.

Je ferme les paupières, une seconde. Une toute petite seconde. Mais c’est suffisant. Les images reviennent, nettes et précises. Ses lèvres, sa voix rauque, ses mains sur ma peau.

Non.

Pas ici. Pas maintenant.

Je rouvre les yeux. Lucie attend. Bastien observe. Vincent note quelque chose dans son carnet.

Je m’éclaircis la gorge et articule, d’une voix qui sonne plus sûre qu’elle ne l’est réellement :

— Ça va. Mais à certains moments, je me sentais loin.

Ce n’est pas un mensonge. Mais ce n’est pas la vérité non plus.

— Comme si... comme si je vivais une vie qui n’était pas vraiment la mienne.

Lucie sourit. Et je comprends qu’elle a deviné. Mais elle ne dit rien.

Vincent hoche la tête, griffonne quelques mots.

— Il nous reste quelques améliorations à apporter à Néomire. Mais les prochaines simulations seront davantage immersives.

Plus immersives.

L'idée m'arrache un frisson. Comme si je n'étais déjà pas allée trop loin... Comme si je ne sentais pas toujours ses doigts sur ma peau, la brûlure d'un désir que je n'aurais jamais dû laisser naître.

Lucie conclut :

— Vous devez être épuisée, Malorine. Rentrez vous reposer.

J'acquiesce, un peu trop vite, soulagée que la porte de sortie soit enfin entrouverte. Mon corps entier réclame une échappée, un pas loin d'ici. Alors, je me redresse, dépose mon verre sur la table et, sans ajouter un mot, je quitte la salle.

Le couloir du laboratoire m'engloutit aussitôt. Il fait froid, tout y semble trop aseptisé, trop net. En théorie, ce genre d'endroit devrait rassurer. Mais sous mes paupières, c'est un tout autre décor qui s'accroche. Un espace trouble chargé d'un souffle qui n'existe plus. Une chambre. Des draps froissés. Une peau contre la mienne.

Puis je m'arrête, les poings serrés.

— Respire, Malorine. Ce n'était pas réel.

Alors, pourquoi est-ce que j'en ressors brisée, si ce n'était pas réel ?

Le réveil sonne. Un bip mécanique, répétitif, s'incrustedans le crâne.

À côté, Olivier grogne. Le même grognement que chaque matin, ce bruit familier entre la protestation et la résignation. Son bras s'agite à l'aveugle, attrape un oreiller et le plaque sur sa tête. Toujours la même technique pour retarder l'inévitable, comme si cinq minutes de plus sous la couette pouvaient réparer une nuit trop courte ou une vie trop tiède.

Je l'observe, sans bouger. Et pendant une seconde, je me force à oublier. Kent, New York, mon corps qui, l'espace d'un instant, a répondu à un autre que le sien. Ce n'était pas réel. Une illusion. Un simple tour de passe-passe neuronal. Rien qui compte. Et pourtant, j'ai l'impression de l'avoir trahi.

Je me faufile sous les draps, un peu plus près de lui. Un frôlement discret, une tentation facile. Puis, hésitante, je pose une main sur son dos. Juste ça. Un contact léger, un signal silencieux. Avant, il aurait souri contre l'oreiller, m'aurait attirée à lui, glissé un baiser sur le front. Autrefois, il y avait cette douceur, ce rituel muet. Une tendresse

simple. Aujourd'hui, rien. À peine un soupir. Il se tourne, le plus loin de moi.

— Éteins ce fichu truc !

Sa voix est rauque, irritée.

Je sursaute, obéis immédiatement, frappe le bouton avec plus de force que nécessaire. Le silence revient, brutal. Un silence dense, plombé, qui enferme au lieu d'apaiser.

Et quelque chose en moi se crispe.

C'est fini. Vraiment.

Pas seulement nous. Mais aussi moi. À essayer encore. À me demander ce que j'ai fait de travers. À espérer que demain sera différent alors qu'on sait très bien que non.

Je repousse les draps et me lève d'un geste sec. Mes pieds cherchent le parquet froid, mes mains attrapent les premiers vêtements qui traînent.

Derrière moi, Olivier s'étire, bâille et se hisse hors du lit, agissant avec la même désinvolture que chaque matin. Il passe une main dans ses cheveux et attrape son téléphone.

La vie continue, sans plus prêter attention à ma présence.

Je reste figée, les bras croisés sur mon ventre, essayant d'endiguer cette sensation d'effondrement qui menace de me submerger.

J'aimerais me convaincre que c'est normal. Que c'est ça l'amour qui dure : un truc qui s'use, mais qui tient debout. Que c'est normal de ne plus frémir au moindre frôlement. Que se regarder devienne superflu. Et que les seuls échanges réels concernent la liste de courses.

Mais ce n'est pas ça, hein ?

Ce n'est pas du calme. C'est du vide.

Je l'observe encore une seconde, ce dos tourné, ce corps qui a autrefois été mon refuge. J'essaie de retrouver ce que j'éprouvais auparavant. Avant que la routine ne devienne un mur. Avant que chaque matin n'évoque un compte à

rebours. Jusqu'à ce que je commence à espérer, en silence, qu'il ne se réveille pas trop vite, juste pour avoir un instant à moi.

Mais il ne reste rien. Rien d'autre que l'impression d'être une étrangère dans ma propre vie.

Ma gorge se serre alors que la porte de la salle d'eau se referme derrière lui. Une part de moi aimerait qu'il revienne. Rien qu'une fois. Qu'il tende la main à son tour. Qu'il fasse quelque chose, n'importe quoi. Qu'il prouve que je ne suis pas la seule à voir les murs se fissurer.

Mais non.

Il ne revient pas.

Alors, moi non plus.

J'attrape mon pull, traverse la chambre à pas feutrés, évitant soigneusement les photos accrochées aux murs. Elles me paraissent irréelles, trop figées, comme un souvenir qui appartient à quelqu'un d'autre.

Ou peut-être que c'est moi qui ne m'appartiens plus.

La radio murmure dans la cuisine :

« Poisson : la configuration planétaire du jour décuplera votre clairvoyance. Faites confiance à vos ressentis et à vos intuitions, car vos analyses seront justes. Côté amour, vos émotions seront intenses... »

Je ris, un petit rire sec.

Intenses, mes émotions ? Oui. Comme un yaourt nature.

Olivier ressort de la salle d'eau. Sa serviette glisse sur ses épaules, la peau rougie par la chaleur. Pas un mot. Pas un coup d'œil. Il tend le bras vers la cafetière, et je le regarde faire, chaque geste minutieux, mécanique. Le cliquetis du bouton, un souffle, puis l'odeur du café s'invite dans la pièce, dense et familière.

La radio continue, parle d'un embouteillage, d'une réforme que personne ne comprend. Puis la télé s'allume. Et le présentateur du journal remplace la voix de l'horoscope.

« Des précipitations attendues dans l'après-midi... »

Tiens, au moins une prédiction fiable.

Olivier s'assoit, son café à la main. Il fixe l'écran, absorbé, les paupières lourdes. Et moi, j'ai l'impression d'être effacée. Une ombre de fond dans son décor.

Jusqu'à ce que, entre deux gorgées, il lâche :

— T'étais où, hier soir ?

Le ton me heurte plus que la question.

— Je te l'avais dit, j'étais au test avec ALTIV.

Haussement d'épaules.

— Ton truc de casque bizarre ?

« Bizarre. »

Un mot pour balayer des jours d'émotions, de trouble, d'espérance.

Je me raidis, laissant l'irritation monter en moi. Bouclier efficace contre les larmes.

— Ce n'est pas « bizarre », Olivier, c'est innovant.

— Ouais, si tu le dis.

Je cligne des yeux.

— Je le dis, oui.

Un silence s'installe. Puis le bruit sec de sa tasse sur la table.

— Et ça sert à quoi, ton truc, au juste ? À perdre encore plus de temps ?

Mon rythme cardiaque bat désormais son plein.

— Peut-être que ça sert à me rappeler que la vie peut être différente de tout ça !

Je montre vaguement la pièce : le micro-ondes qui clignote « 12 : 00 » depuis six mois, les murs couleur vanille, la pile de linge en embuscade sur une chaise.

— Peut-être que ça sert juste à ça, Olivier ! À ne pas oublier qu'on peut encore ressentir quelque chose !

Ma voix monte, tremble. Non pas par colère, mais par usure. Par un trop-plein d'indifférence accumulée, par ces

petites piques qui ne sont jamais dites, mais toujours ressenties.

Il soupire, l'air blasé, et regarde l'écran de la télé où le présentateur annonce une hausse du prix du gasoil.

— Encore ta course au bonheur...

Je ferme les yeux, un instant.

Ma course au bonheur. Une fantaisie, à ses yeux. Une lubie que j'abandonnerais un jour, comme l'idée de manger équilibrée.

Je sens ma gorge se serrer. C'est bête. Je m'étais déjà promis de ne plus pleurer pour lui.

Alors, je choisis la fuite. Pas celle du casque. La vraie, celle avec un sac et des clés qui tremblent entre les doigts. Je prends ma veste, mon sac et j'enfile mes chaussures sans même les délayer. Avant qu'il ne dise quoi que ce soit, je claque la porte derrière moi.

Et, le café resté sur la table refroidit comme le reste.

Quand la vie devient un sac de nœuds et que je sens que je vais finir par m'étrangler avec, je vais voir Virginie.

Elle, elle a ce truc.

Ce truc qui fait que même les silences avec elle ont du sens. Elle démêle sans tirer, écoute sans soupirer, comprend avant qu'on ait aligné deux mots – parfois avant même qu'on sache soi-même ce qu'on va dire.

Je la repère devant sa boutique, accroupie au ras du trottoir. À première vue, on penserait qu'elle médite sur l'état du monde... ou qu'elle fait une incantation à une serrure récalcitrante. Sa cigarette électronique pend entre deux doigts, l'air paresseux, et une boucle blonde, échappée de son chignon de travers, vient lui chatouiller les cils. Le panneau *Fermé* balance mollement sur la porte vitrée, accroché à une chaîne trop longue. Un détail qui rendrait fou n'importe qui. Mais pas Virginie. Non. Virginie, elle, aime ce qui penche un peu, ce qui déborde, ce qui n'est pas à sa place. Elle dit souvent que la perfection, c'est comme les chaussures neuves : ça brille, ça claque... et ça fait des ampoules.

— Salut, grande sœur.

Elle se retourne, guillerette.

Sa bonne humeur, c'est une bouée. Une de celles qu'on ne garde pas trop loin, au cas où la vie décide de vous couler d'un coup. Elle sent la pâte à crêpes et les dimanches de pluie sous une couverture.

Mais dès qu'elle me voit, son sourire se froisse. Comme un tee-shirt oublié dans le tambour.

— Bah, dis donc, t'as une tête à faire pleurer un cactus. Ça ne va pas ?

Je m'écroule contre la vitre, glacée dans le dos, en ébullition à l'intérieur. Et sans prévenir, les vannes cèdent.

Je déballe. Tout. Olivier, le casque, New York. Le boulot qui claque. La soirée sur le toit. La fille dans le miroir que je ne reconnaissais pas, mais que j'aurais voulu être. Et Kent. Surtout Kent. Sa manière de me voir comme si j'étais un poème, alors qu'à travers les yeux d'Olivier, j'ai l'impression d'être une vieille liste de courses oubliées.

Les mots sortent en vrac. En cascade. J'ai peur que, si je m'arrête, je ne puisse plus recommencer. Les phrases se bousculent, les images avec. Le bureau trop lumineux. Les gratte-ciels. Les regards qui font du bien. Tout s'enchaîne sans ordre ni logique.

Et Virginie reste là. Statique, mais ancrée. Elle ne bronche pas, ne lève pas un sourcil, ne juge pas. Elle attend que la vague passe.

Puis, doucement, elle attrape une feuille morte sur le trottoir et l'écrase entre ses doigts.

— Et dans tout ce bazar... qu'est-ce qui t'a fait le plus de bien ?

Je cligne des yeux.

— Hein ?

— Ce qui t'a fait vibrer. Tu sais, ce truc qui t'a fait te sentir vivante, c'était quoi ? Le boulot mouvementé ?

L'appart de magazine ? Le toit avec vue ? La vie sans Olivier ? Ou simplement... le fait de t'être barrée de la vraie vie un moment ?

Je cherche. Je fouille. Mais mon cerveau patine. Il tourne dans le vide, tel un disque rayé. Rien de clair ne remonte. Pas de lumière, pas d'évidence.

— Je...

Elle penche la tête, le regard en biais.

— Tu vois ? Ce n'est pas juste une question de vouloir autre chose. Faut déjà savoir ce que c'est, *l'autre chose*. Et surtout, qui tu veux être quand tu l'auras.

Elle se relève, et ses genoux protestent un peu. Elle farfouille dans la poche de son tablier – celui qu'elle porte même quand elle ne travaille pas, parce qu'il y a plein de poches. Elle en sort un petit sachet froissé en papier kraft, plonge la main dedans, en ressort quelques graines minuscules, et les fait rouler dans sa paume.

— Peut-être que ce n'est pas New York. Peut-être que ce n'est pas cet homme non plus...

Elle me regarde droit dans les yeux. Pas pour m'affronter. Pour m'atteindre.

— ... Peut-être que c'est juste toi. Toi qui es en train de te réveiller.

Sa dernière phrase me percute. Pas de grand flash. Pas d'illumination. Non.

Seulement une petite graine qui se coince quelque part entre le cœur et les côtes. Du genre minuscule, mais qui gratte, qui prend racine. Celle qui ne se voit pas encore, mais qu'on sent déjà.

Je laisse ma tête retomber contre la vitre. Le verre est toujours froid, mais mon ventre, lui, s'est un peu apaisé.

Mes paupières se ferment toutes seules et un soupir s'échappe. Un souffle qui dit que la tempête est passée. Pas qu'il fait beau. Juste que c'est plus calme.

— Et maintenant ?

Elle sourit d'un petit pli au coin des lèvres.

— Bah maintenant, tu cherches ce que tu veux vraiment. J'entrouvre un œil.

— Dans les simulations ?

Elle hausse les épaules, faussement nonchalante, et me fait un clin d'œil.

— C'est un bon point de départ, non ? Faut bien commencer quelque part après tout.

Et là, quelque chose bouge. Une envie. Pas un élan héroïque, non. Mais une toute petite envie de faire un pas.

Même si je ne sais pas où il mène. Même si j'ai peur.

Parce que, pour la première fois depuis longtemps, je me dis que, peut-être, je suis prête.

Enfin... presque.

Mais parfois, *presque*, c'est déjà énorme.

Lundi soir arrive plus vite que prévu. Ou trop lentement. Je ne sais pas trop. C'est l'un de ces jours flous qu'on sent venir comme une vague qu'on n'a pas envie de prendre, mais qu'on regarde quand même. Avec la boule au ventre. Ce mélange détonant d'impatience et de trouille.

Toujours est-il qu'il est là.

Et qu'il est dix-huit heures.

Je claque la porte de la Poste derrière moi avec un soupir qui pourrait mesurer l'âge de ma fatigue. L'odeur du papier et du plastique me cramponne encore au manteau. Ma collègue à l'haleine pot-au-feu m'a laissée en prime une envie de fuir la civilisation.

Je presse le pas. Vite. Loin. Avant que quelqu'un ne me demande de retrouver un timbre Marianne 20 g rouge avec coin supérieur droit intact.

Dans ma tête, c'est le chantier. Un grenier sans ampoule, où des cartons se bousculent, où les souvenirs marchent sur les émotions, et où les pensées parlent toutes en même temps. J'essaye de ranger : Olivier, ses silences et ses chaussettes trouées. Ce client improbable de cet après-midi,

qui voulait expédier un colis sans adresse. Rien. Pas de ville. Pas de rue. Seulement un prénom « Léo ». J'ai roulé des yeux si fort que j'ai cru capter des interférences radio dans les néons du plafond.

Mais ce qui revient, ce qui s'incruste, c'est cette foutue question. La même. Encore et encore.

Et si... ?

Deux mots. Quatre lettres. Petite phrase, grosse onde de choc.

Je serre les poings dans mes poches, le vent me gifle gentiment. Il soulève mon manteau, joue avec mes cheveux, façonne mon brushing en fouet. Le ciel, lui, hésite. Un gris mou. Pas dramatique ni lumineux. Un gris qui ne sait pas s'il veut pleuvoir ou simplement peser sur les épaules des passants. Un gris comme moi, incapable de trancher.

À l'arrêt de bus, miracle : il arrive. Tout de suite. Sans même une minute d'attente. Je me demande si le karma essaye de se faire pardonner.

Je grimpe, en quête d'une place qui n'impliquera ni contact humain ni effluve douteux. Jackpot : au fond, côté fenêtre. C'est mon jour de chance. Pas de voisin pour empiéter sur mon espace vital. Pas de sac de courses pour venir s'écraser sur mes genoux à chaque virage. Pas d'odeur suspecte qui donne envie de respirer par la bouche jusqu'au terminus. Pour un lundi soir, c'est presque trop beau pour être vrai.

Le bus démarre et la ville se brouille derrière la vitre. Les lampadaires tachent le sol de lumière jaune, les devantures ruissellent de reflets trop brillants et les passants pressent le pas, emmitouflés dans leurs manteaux. Mais tout ça, je le vois sans vraiment le voir. Le front collé contre le verre, je laisse le monde défiler pendant que mes pensées s'envolent.

Je pense au casque. À cette chose élégante et un peu étrange qui pourrait tout changer. À cet univers que j'ai effleuré du bout des doigts. Un monde parallèle, dense, fascinant. Où je n'étais pas tout à fait moi. Ou peut-être moi, mais autrement.

Et un sourire naît. Léger. Dérouté. Le genre de sourire qui arrive avant qu'on sache pourquoi. Il tremble un peu, ce sourire. Il a peur d'être trop tôt, trop naïf. Mais il est là.

Parce que ce soir, je ne vais pas juste penser *et si*. Je vais chercher.

Ce que je veux. Celle que je suis.

Il y a des endroits qui sentent le neuf, la promesse, l'élan. Et puis, il y a cette salle. La salle de test d'ALTIV qui ne respire ni l'espoir ni l'aventure. Elle sent l'électronique fatiguée et le vieux café oublié. Il flotte dans l'air une tension calme, comme dans les hôpitaux. Tout est propre, rangé, silencieux, mais on sent que quelque chose peut basculer.

Bastien lutte avec une pile de dossiers récalcitrants. Il feuillette, classe, ronchonne à voix basse. Je capte au vol un « c'est pas ça » suivi d'un « où est ce foutu... », mais j'ai déjà décroché.

À quelques pas, Vincent pianote sur son clavier à une vitesse qui me fatigue rien que de le regarder. Les chiffres défilent et les courbes ondulent. Ses lunettes menacent de tomber, mais il les remonte d'un coup sec sans cesser de tapoter. Puis, il se tourne vers moi, sourire large, ton enthousiaste. Il débite aussitôt une série de mots techniques. Des mots qui résonnent sans atterrir : *synchronisation*, *signaux cérébraux*, *immersion optimale*, *latence minimale*. Je crois même avoir entendu *bêta-ondes*, mais franchement, s'il avait glissé *sauce béarnaise* au milieu, j'aurais hoché la

tête pareil. Je n'écoute déjà plus. Mes yeux sont accrochés ailleurs.

Le casque.

Il est posé là, sagement. Compact. Métallique. Presque mignon.

Je le regarde et mon ventre se serre. Parce que je sais. Je sais ce qu'il contient, ce qu'il promet. Ce qu'il peut déclencher. Ce n'est pas un gadget. C'est une clé. Une brèche. Et les brèches, on ne les referme pas toujours.

Un frisson grimpe le long de ma nuque.

— Et si ça déraile ?

Ma voix est sortie toute seule. Plus fine que prévu. Plus fragile, aussi.

Bastien, enfin libéré de ses papiers, dresse un sourcil, puis sourit.

— Si ça déraile, vous dites *catapulter*, et on arrête tout.

Je cligne des yeux.

— Catapulter ?

Il hoche la tête, tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— C'est le mot de sortie du jour. Facile à retenir, non ?

Lucie, à côté, lève les yeux au ciel, un geste qui en dit long sur son opinion à ce sujet. Puis elle s'approche, douce comme toujours, avec ce calme qui donne envie de s'accrocher à elle comme à une bouée dans une mer de doutes.

— Mais ne vous inquiétez pas, il y a très peu de risques. Vous êtes entre de bonnes mains.

Je lâche un petit rire. Le genre de rire nerveux, celui qui fait « ha ha », mais qui pense « aïe aïe ».

Cette phrase.

« Entre de bonnes mains. »

On la dit partout. Chez le dentiste, juste avant qu'il ne sorte une fraise d'un air trop confiant. Dans un avion, quand

l'hôtesse affiche un sourire crispé en pleine turbulence. Avant une opération, au moment où l'anesthésiste pose la main sur votre bras. Bref, ça rassure. Et ça fout les jetons en même temps. Parfait combo.

Je m'installe dans le fauteuil. Ou plutôt, je m'effondre avec la sensation d'avoir emprunté les jambes de quelqu'un d'autre. Mon cœur cogne. Mon souffle s'accélère. Pas une panique totale, non. Mais ce moment précis où ton corps te chuchote qu'il est encore temps de partir.

Lucie s'approche, casque en main. Elle le pose doucement sur ma tête et je ferme les yeux.

— Tout va bien se passer. Respirez profondément.

Inspire. Expire.

La chaleur commence. Une caresse étrange à la base du crâne. Puis ça glisse, ça descend, ça s'étend. Dans le dos, dans la peau. Mon corps réagit. Le monde se fait plus lointain. Les clics de Vincent sont désormais des sons d'aquarium. Bastien est un murmure. Lucie, une vibration.

— Prête ?

Est-ce que je suis prête ? Je n'en sais rien, à vrai dire. Mais je suis là. Assise. Le cœur en embuscade. L'angoisse planquée derrière l'excitation. L'envie de fuir chevillée à l'envie de savoir. Alors, je dis la seule chose possible dans ce moment suspendu, dans un souffle à peine plus fort qu'une pensée :

— Oui.

« Et si... je n'étais plus avec Olivier ? »

[SESSION N°02 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

On dit toujours que l'amour, le vrai, c'est pour la vie. Qu'il suffit de rencontrer la bonne personne et que, hop, le reste suivra. Comme dans les films : un regard, un baiser au ralenti, une pluie fine qui tombe au bon moment, et fondu en noir.

Mais la réalité, elle, est un peu moins photogénique.

L'amour n'est pas éternel.

Voilà, c'est dit.

Ça peut sembler dur. Désabusé, peut-être. Mais c'est une vérité que personne ne pense à glisser dans les contes de fées.

On nous apprend à reconnaître les débuts. Les papillons dans le ventre, les mains qui se frôlent, le cœur qui bat plus vite pour un simple message. Mais la fin ? Personne ne nous prévient qu'elle arrive en chaussons. Et nous, on continue d'y croire, longtemps, même quand la lumière vacille.

Il y a des vérités qu'on repousse comme un réveil trop tôt. On sait qu'il faut se lever, mais on se donne encore cinq minutes. L'amour éternel, c'est pareil : on s'accroche à l'idée. Parce que c'est doux, rassurant, presque enfantin. On a grandi avec. On l'a vue dans des comédies romantiques où tout finit

toujours bien. Avec une bande-son au piano et des baisers sous la pluie.

Mais la vie, elle, préfère la discrétion aux musiques de film.

Un jour, on réalise que l'amour ne meurt pas systématiquement d'un coup. Il ne claque pas la porte. Il ne hurle pas. Non. Il s'effiloche doucement, dans les habitudes qui prennent trop de place, dans les gestes qui ne vibrent plus. Il s'use dans les silences trop longs entre deux phrases banales, dans les regards qui ne se cherchent plus. Il glisse entre les doigts comme du sable tiède, et on ne sait même pas quand exactement il a commencé à s'évaporer.

Au début, pourtant, tout brûlait. Fort. Vite. On allumait des feux de joie avec des promesses à la pelle. On croyait dur comme fer qu'on serait différents. Qu'on tiendrait bon. Qu'on vieillirait ensemble, à rire de nos rides et à assortir nos chaussettes par accident.

Mais ce qu'on oublie de nous dire – ou qu'on préfère ne pas entendre – c'est que même les plus belles flammes finissent par vaciller. Pas dans un drame. Pas dans un cri. Lentement. Presque tendrement. Jusqu'à devenir une lueur fragile. Elle clignote. Elle résiste. Et parfois, elle s'éteint. Sans un mot. Sans fumée. Juste un silence de plus. Un vide. Une absence qui laisse un goût de trop tard.

Alors, voilà la vraie question : à quoi bon aimer, si c'est pour que ça s'arrête un jour ? Si c'est pour finir par ne plus se reconnaître, par se croiser sans se voir, par partager un lit, mais plus les rêves ?

Pourquoi se lancer dans cette folle aventure, parfois douce, parfois brutale ? Pourquoi risquer de finir le cœur en miettes, si c'est pour que la passion se transforme en poussière ?

C'est d'abord une sensation floue, comme quand on boit une coupe de champagne trop vite et qu'on se rend compte, une demi-seconde trop tard, que la tête ne suit pas. Un mélange de vertige, de légèreté, et de confusion pétillante. Mon cerveau tente de recoller les morceaux pendant que le reste de mon corps flotte en apesanteur.

Puis... une lumière. Pas une lumière divine avec des chœurs en fond sonore. Non. Une lumière jaune, fatiguée, qui clignote comme une ampoule en fin de carrière. Un éclairage de bistrot, de fin de soirée, de moment suspendu.

Un éclat de rire fuse quelque part, suivi du tintement discret de couverts contre de la porcelaine. Une odeur de pinard et de pain grillé flotte dans l'air.

Ma vue s'ajuste, doucement. Nappe blanche. Verres à pied. Une bouteille de vin déjà débouchée. Une rose, oui, une vraie, posée à côté de mon assiette.

Ambiance : dîner romantique.

Niveau de panique intérieure : 12 sur 10.

Et puis, je le vois.

En face de moi, un homme. Pas un inconnu. Pas un figurant. Thomas. Mon cœur rate un battement, puis un deuxième pour être bien sûr que je comprends bien. Thomas. Le Thomas. Mon premier amour. Celui qui écrivait encore des lettres à une époque où tout le monde découvrait les textos. Celui qui me faisait rire, pleurer, espérer. Celui qui m'a offert un collier moche et un cœur en miettes, dans cet ordre.

Il me regarde avec ce même sourire en coin que je lui connaissais à dix-sept ans. Celui qui faisait des ravages dans la cour du lycée et que j'avais classé dans la catégorie dangereux-mais-addictif.

— Malo... Tu es magnifique.

Sa voix. Elle a changé, elle aussi. Un peu plus grave. Un peu plus douce. Comme si elle avait pris des virages entre-temps. Moi, je me transforme en statue de sel, version muette.

Je lève les yeux vers lui. Et bam. Tout revient. Les heures passées au skatepark, les promesses en l'air, les soirs de juin à rêver très fort et très faux. Ma bouche s'ouvre, mais rien n'en sort. Zéro mot. Silence radio.

— Je t'intimide ?

Oui, tu m'intimides. Oui, tu m'as retourné le cœur comme une chaussette et oui, j'ai mis dix ans à la remettre à l'endroit. Mais je me contente d'un « je... je... » très élégant. Super. Brillante entrée en matière.

Il éclate de rire, s'adosse à sa chaise et balance :

— J'ai eu peur que tu refuses ce rendez-vous.

Un. Rendez-vous.

Attends... QUOI ?

Je papillonne des cils. La nappe blanche. La rose. La bouteille de vin. Patin de merle. Je suis en plein dîner romantique avec mon ex. Et le pire dans tout ça ?

C'est qu'il a l'air sincèrement ravi. Détendu. Comme s'il avait attendu ce moment toute sa vie. Alors que moi, je suis raide comme une baguette pas cuite, en train de me demander si je dois renverser mon verre sur la table et fuir, feindre un AVC ou rester, respirer, et voir ce qu'il va se passer.

Thomas sourit. Ce sourire-là, je le connais par cœur. C'est celui qui m'a fait rater mon bus pendant trois mois juste pour pouvoir le croiser au lycée. Il tient son verre de vin avec cette assurance tranquille qui dit : je suis bien dans cette représentation, merci de demander.

Et moi, je suis là, le cœur en apnée, le cerveau en surcharge, face à mon premier amour reprogrammé version 4K, et les mains moites sur une serviette en lin trop douce pour l'état d'urgence émotionnelle dans lequel je suis. J'ai beau savoir que ce dîner n'est qu'une simulation, une réponse de mon cerveau à un simple *Et si je n'étais plus avec Olivier ?* Je n'en mène pas large.

— J'ai comme l'impression que tu es ailleurs.

Tu m'étonnes.

Je suis à deux doigts de crier au bug et de courir me planquer derrière la serveuse qui vient d'apporter une assiette de risotto fumant.

Mais à la place, je lâche un petit rire nerveux. Celui qui sonne comme une fuite de gaz.

— Un peu, oui... Je cherche seulement à comprendre comment j'ai pu atterrir ici. Avec toi. En 2025. Dans ce resto à nappe blanche et bougies parfumées.

Il sourit encore. Sérieusement, mon inconscient pourrait au moins lui coller un minuscule bouton sur le menton... Juste pour que je me sente un peu moins jugée par la perfection.

— C'est marrant, parce que moi, je me demande surtout comment on a pu se perdre...

Voilà. C'est lancé.

Et si on s'était trompés ? Et si on s'était lassés trop vite ? Et si c'était nous, le vrai truc ? Et si on était les héros d'un roman qui ne s'est jamais terminé ? Et si... blablabla. Il me ressort nos meilleurs souvenirs comme s'il avait téléchargé mon journal intime.

Je sens mon cœur faire un salto arrière, mais je ne sais pas si c'est à cause de lui ou du vin que je n'ai pas encore bu.

Thomas se penche légèrement vers moi. Ce geste. Celui qu'il faisait déjà à dix-sept ans, quand il voulait que je le prenne au sérieux, alors que je le prenais toujours au sérieux. Surtout quand il me disait que mes grains de beauté formaient une constellation. À l'époque, j'avais appelé ça de la poésie. Aujourd'hui, je crois que ça s'appelle du marketing.

Je scrute le décor. Trop lisse. Trop doré. Trop de vin rouge dans un verre qui ne se vide jamais. Même la musique semble avoir été choisie pour émouvoir une huître.

Et soudain, je comprends.

— Non, mais... je t'ai amélioré !

Il s'interrompt, la fourchette en l'air.

— Pardon ?

— Toi. Regarde-toi ! Tu as des dents plus blanches qu'un fantôme. Et tes cheveux... on dirait une pub pour le

shampooing bio qui coûte deux bras. Et ta chemise ! Sérieux, personne ne repasse aussi bien dans la vraie vie !

Il attrape une cuillère en argent, se regarde dedans, et hausse les sourcils, admiratif.

— Pas mal, en effet.

Je lève les yeux au ciel.

— Mon subconscient est un traître ! Sérieux, il m'a mis dans une comédie romantique où je joue mon propre rôle et où je tombe dans le piège du « Et si on se retrouvait vingt ans plus tard »...

Il rit. Moi, non.

— Mais tu sais quoi ? Ce n'est pas ce que je veux, Thomas. Ce n'est pas toi que je veux retrouver.

Il se fige. J'enchaîne, sans filet :

— Ce n'est même pas l'amour, c'est moi. Moi sans étiquettes, sans poids ni attente. Moi qui souriais sans me forcer et qui disais ce que je pensais. Moi qui rêvais grand, même quand j'étais perchée sur un scooter en direction du ciné.

Je repose ma serviette, les doigts calmes. Pour une fois.

— Je crois que je suis prête. À avancer, je veux dire. Pas vers toi. Pas vers Olivier non plus. Juste... vers moi.

Il me fixe, et je présume qu'il comprend. Parce que son sourire change. Il devient un peu plus flou. Ou c'est moi qui commence à décrocher.

Un ange passe.

Et dans un souffle, je prononce le mot magique :

— Catapulter.

La nappe frémit. Les lumières clignent comme si quelqu'un tripotait l'interrupteur en coulisses. Le serveur se fige, en pleine démarche, avec une coupe de champagne suspendue dans les airs. La musique ralentit, comme un

vinyle rayé. Et Thomas... Thomas me regarde une dernière fois. J'ai beau savoir qu'il est un produit de mon imagination, je jurerais qu'il a l'air soulagé. Et peut-être que c'est ça, le rôle des premiers amours : être là quand on a besoin de se souvenir de qui ont été, par forcément pour y retourner.

Puis tout vacille.

Et moi avec.

[FIN DE SESSION]

Le retour est brutal. Comme si on m'avait projeté hors d'un rêve avec un élastique tendu au maximum, et que j'avais percuté la réalité en pleine figure. Sans airbag.

Une seconde plus tôt, j'étais encore attablée face à Thomas, version sublimée 2.0, sourire Colgate, chemise repassée au laser. Et l'instant d'après... BAM. Lumière blanche. Mur glacé. Silence chirurgical.

Retour chez ALTIV.

Mon souffle est court. Mon cœur, lui, a dû rester coincé quelque part entre la nappe du restaurant et la réalité trop nette de cette salle. Une désorientation me colle à la peau, un léger vertige, un battement sourd au creux des tempes. J'ai l'impression d'avoir couru un marathon en talons. Intérieurement.

Puis une voix familière fend le silence :

— Malorine ? Vous êtes de retour.

Lucie.

Son ton est doux, presque maternel. Le genre d'intonation qu'on emploie quand on n'est pas certain que l'autre ne va

pas s'effondrer en larmes ou demander une couverture chauffante.

Je bats des paupières. Une fois. Deux. Puis je capte la scène : Vincent penché sur son écran, concentré. Ses lunettes glissent de son nez, mais il ne les remonte pas. À croire que c'est devenu une stratégie de travail. Un peu plus loin, Bastien m'observe, bras croisés. Son air est mi-sérieux, mi-curieux. Comme si j'étais une expérience un peu trop humaine.

Lucie s'accroupit à mes côtés et pose une main sur l'accoudoir du fauteuil, avec cette bienveillance qui ne s'achète pas.

— Comment vous sentez-vous ?

Je pourrais répondre « bien », mentir, sourire, me lever d'un bond et faire comme si tout allait bien. Mais je suis fatiguée. Et j'ai la bouche sèche. Alors, je dis simplement :

— Ce n'était pas la bonne simulation.

Un silence s'installe. Dense.

Le genre de pause qui a du poids, qui suspend les respirations. Vincent s'interrompt. Bastien relève un sourcil. Lucie ne bouge pas, mais l'expression de son visage se fige.

— Comment ça, « pas la bonne simulation » ?

Je me redresse lentement, les vertèbres en rébellion. J'attrape le verre d'eau qu'on me tend, bois une gorgée, puis reprends :

— J'avais demandé « Et si je n'étais plus avec Olivier ? ».

Je marque une pause. Mon regard passe de Lucie à Vincent, puis à Bastien. Personne ne parle, alors je continue :

— Mais je me suis retrouvée... en plein dîner romantique avec Thomas.

Lucie fronce les sourcils.

— Thomas ?

— Mon premier amour. Celui qui m'écrivait des poèmes en Terminale et faisait rimer soleil avec merveille. Oui, c'était un peu nul. Mais j'étais jeune, et amoureuse...

Nouvelle gorgée d'eau.

— Et il était... comment dire... retouché. Trop bien coiffé, trop beau, trop lumineux. Même mon cerveau ne m'a jamais maquillée comme ça dans un rêve.

Bastien rit dans sa barbe. Vincent reprend sa frénésie sur le clavier.

— Il est possible que l'algorithme ait puisé dans vos souvenirs pour générer une scène sécurisante.

Je lève un sourcil.

— Sécurisant, un dîner avec mon ex ? J'aurais très bien pu me contenter d'un spa...

Lucie tente un sourire encourageant.

— Mais vous avez bien ressenti une immersion émotionnelle ?

Je repose le verre et me penche en avant.

— Oui... et non. Disons que je savais que ce n'était pas vrai. Trop de filtres, trop de souvenirs maquillés.

Vincent reprend, concentré :

— L'IA n'a pas extrapolé comme prévu.

— C'est-à-dire ?

Il ajuste ses lunettes – enfin – et dit :

— Votre cerveau a interprété la requête à sa manière. L'algorithme ne crée rien, il assemble. Et apparemment, dans votre esprit, « ne plus être avec Olivier » signifie « retour vers une adolescence idéalisée ».

Un souffle m'échappe malgré moi.

— Donc, plutôt que d'explorer ma vie sans Olivier, j'ai eu le droit à une rediffusion de mes 17 ans ?

Bastien esquisse un sourire.

— Disons que votre esprit a comblé les vides avec une période sentimentale forte.

Vincent tapote sur son clavier.

— On ajustera pour les prochaines expériences. On filtrera mieux les axes émotionnels pour éviter ce genre de dérive.

Je me lève doucement. Mes jambes protestent encore un peu, mais au moins je suis debout. Et lucide.

— Pour la suite, plus de romance sortie de nulle part, s'il vous plaît. Enfin... sauf si c'est Ryan Gosling. Là, je suis prête à faire une exception.

Lucie pouffe. Vincent hausse un sourcil en notant quelque chose sur son écran, l'air de considérer l'option. Bastien secoue la tête, sourire au coin des lèvres.

Et moi, je sors de la pièce.

Pas guérie. Pas éclairée. Mais un peu plus alignée.

Et si je ne sais pas encore exactement ce que je veux, je commence à bien cerner ce que je ne veux plus.

Et c'est déjà pas mal.

La nuit a tout englouti. Les rues. Les voix. Les bruits de casseroles qui résonnaient dans les cuisines ouvertes sur les arrière-cours. Tout s'est effacé dans un voile d'ombre et de fatigue.

Il est vingt et une heures sept et je suis là, immobile, sur le seuil de l'appartement. La clé dans la main et le cœur en apnée. Comme si le simple fait d'entrer allait réveiller une tempête que je n'ai plus la force d'affronter.

Le bois de la porte est écaillé. Il accroche ma peau quand j'y pose le front. Ça gratte, ça râpe. Et bizarrement, ça me calme. J'ai toujours aimé les textures rugueuses. Elles disent la vérité. Elles ne font pas semblant.

Autour de moi, l'immeuble est figé. Pas de bruit ni de lumière. Juste le bourdonnement lointain d'un frigo et le grincement d'une canalisation fatiguée. Le genre de son qu'on n'entend que quand on s'arrête. Quand le monde entier dort et qu'on reste planté là, sur le palier, la main sur la clé, à se demander si on a encore le courage de rentrer.

Je me demande à quoi ressemblent les soirées chez les autres. Pas les soirées *Instagram*, avec des bols de soupe stylisés et des bougies qui sentent la vanille, non. Les vraies.

Celles où les lumières sont un peu trop fortes ou pas assez, où le linge sèche sur les radiateurs, où quelqu'un mange debout devant le frigo parce qu'il n'a pas eu l'énergie de cuisiner.

Je me demande si, ailleurs, d'autres comme moi hésitent. Pas longtemps. Une seconde. Un souffle. Juste ce moment suspendu, avant de tourner la clé. Ce minuscule instant où on aimerait qu'une main invisible nous arrête. Qu'on puisse dire : « Pas ce soir. Pas encore. ». Est-ce que les autres aussi ont cette boule dans la gorge au moment de poser leur sac ? Est-ce qu'ils se demandent s'ils ont toujours leur place chez eux, dans leur couple, dans leur vie ? Est-ce qu'ils font semblant d'aller bien jusqu'à ce que ça devienne une habitude ? Est-ce qu'eux aussi ont peur que ce soit trop tard ?

Je pense à ces couples qu'on croise à la boulangerie, ceux qui se disputent gentiment pour choisir entre une tartelette citron meringuée et un mille-feuilles, comme si leur histoire n'avait jamais été autre chose qu'un dessert partagé. À ceux qui semblent ne jamais douter, toujours soudés, toujours au bon endroit. Et je me dis que peut-être... peut-être qu'eux aussi ont leurs silences, leurs moments de flottement, leurs soirées trop longues et leurs « je t'aime » qui s'éteignent dans les plis du canapé. Peut-être qu'on est tous là, chacun chez soi, à essayer de faire tenir debout quelque chose qui nous échappe un peu plus chaque jour. Peut-être que personne ne vit vraiment ce qu'il affiche. Peut-être que rentrer chez soi, ce n'est pas seulement pousser une porte, mais affronter ce qu'on fuit depuis des heures.

Alors, je reste là. Encore un instant. Ni dehors ni dedans. Entre ce que je montre et ce que je vis. Et je respire. Une dernière fois. Avant de franchir la frontière.

Clac.

La clé tourne, la porte s'entrouvre, et tout me revient.

L'odeur, d'abord. Un mélange de renfermé, de poussière tiède, de bière éventée. Et un autre parfum, indéfinissable, un peu âcre, presque triste. Celui d'un lieu où on n'ouvre plus assez les fenêtres. Où l'on respire sans vraiment vivre.

La lumière est faible. Le salon baigne dans une semi-obscurité rythmée par les éclats bleutés de la télé. Des ombres s'agitent mollement sur les murs, projetées par un écran qui parle dans le vide. Le son est bas, comme si même la télé n'avait plus envie de faire du bruit ici.

Et lui. Olivier.

Il est affalé sur le canapé, englouti dans un amas de coussins et de plaids qui n'ont plus vu une machine à laver depuis... l'ère glaciaire, au moins. Sa main pend mollement au bord de l'accoudoir, une bouteille de bière suspendue à deux doigts. Son visage est flou de fatigue, les traits tirés, la barbe trop longue, les cernes installés comme des locataires qui ont payé trois mois d'avance et refusent de partir.

Je referme la porte doucement. Un petit souffle. Mais ça suffit à le faire grogner. Il bouge une paupière. L'autre suit

avec peine. Il se redresse à moitié, passe une main sur ses yeux.

Et je le vois.

C'est lui. Et ce n'est plus lui.

C'est la version usée. Fanée. Celle qui a glissé sans prévenir vers quelque chose que je n'arrive plus à reconnaître.

— T'as pas trouvé plus tard pour rentrer ?

Sa voix est pâteuse, étirée. Le ton est celui d'un homme qui ne parle plus pour obtenir des réponses, juste pour rappeler qu'il existe.

Je garde le silence, et dépose mon sac avec un soin absurde, comme si je pouvais arranger quelque chose dans cette pièce juste en le posant bien droit.

Puis :

— Bonsoir, Olivier.

Il ricane. Un bruit sec. Un rire sans tendresse, sans muscles, sans rien.

— Oh, bonsoir. C'est vrai que t'es polie, toi. Une vraie petite dame bien élevée.

Je retire mes chaussures lentement. Le sol est froid, ou alors c'est moi. Chaque mouvement ressemble à une négociation de paix entre pays ennemis. Une parole mal placée, et tout explose.

Mais il continue. Bien sûr qu'il continue.

Parce qu'il ne sait plus faire autrement.

— C'était bien ?

Je me redresse.

— Bien, quoi ?

Il se penche, les yeux injectés de rouge, brillants d'un éclat que je n'arrive pas à identifier – bien que je parierais sur une mixture de bière et de paranoïa.

— Tu crois que je sais pas ? Tu crois que je vois rien ?

Je me fige.

— De quoi tu parles, Olivier ?

— T'es jamais là ! Tu pars à pas d'heure et tu rentres à point d'heure. Et moi, je suis là à t'attendre. Comme un con.

« Comme un con. »

Il l'a dit avec cette conviction amère, comme s'il en voulait à la Terre entière de ne pas applaudir son rôle de statue de sel sur le canapé.

— Attendre quoi, Olivier ? Que je rentre avec le pain et une envie d'échanger trois phrases ?

Il serre les dents.

— Tu me trompes ?

Et voilà.

Le mot est lâché, tel un chewing-gum oublié sous une table : collant, dégoûtant et impossible à ignorer.

— Tu penses que je te trompe ? Vraiment ?

Il hoche la tête, avale une gorgée, puis une autre.

— Avec un collègue. Ou un autre. Plus jeune. Plus tout.

J'ai un rire nerveux qui reste coincé dans la poitrine. Pas que l'idée soit drôle, mais en toute honnêteté... si j'avais le temps pour une liaison, je le passerais plutôt à dormir.

— Tu te rends compte de ce que tu dis ?

Olivier ricane, encore. Cette fois, son rire a un goût de cendres et d'amertume froide.

— Oh, arrête, Malorine ! Arrête de jouer l'innocente. Depuis quand t'as besoin de rester jusqu'à point d'heure pour ton boulot, hein ?

Et là, tout craque.

— Depuis que j'essaie de respirer, Olivier !

Ma voix fuse, plus forte que je ne le voudrais.

— De l'air ? Ouais, c'est ça... de l'air, hein. Ou peut-être d'un autre mec ?

— C'est ça, ton excuse pour rester là à ne rien foutre ? Pour boire toute la journée ? Tu préfères m'accuser plutôt que de regarder ce qu'il se passe. Plutôt que d'admettre que tu as baissé les bras et que t'aimes plus rien. Ni moi, ni toi, ni la vie.

Il repose sa bouteille d'un geste brutal. Elle tangué, hésite. Moi aussi. Puis, elle se stabilise. Pas lui.

— Tu veux savoir pourquoi je bois ? Tu veux vraiment savoir ?

Je hausse les épaules.

Spoiler : non.

— Parce que j'en peux plus ! De cette vie, de toi, de nous, de tout ce bordel !

Il désigne l'appartement avec des gestes larges, un peu tragiques. Un acteur dans une pièce de théâtre, sauf que le décor est bancal et sent le vieux pouf *IKEA*.

— Et toi, tu crois quoi ? Que je rêve encore de nos débuts ? Que j'aime ce salon qui sent le tissu moisi et les espoirs en décomposition ? Tu crois que j'aime cette vie ?

Je marque une pause dramatique. Manquerait plus que la télé se mette à jouer une musique triste.

— Fais quelque chose, bon sang ! Bouge, parle, hurle, aime. Je sais pas, mais arrête de m'en vouloir d'essayer de m'en sortir.

— Madame la perfection...

— Et toi, t'es quoi, Olivier ? Un spectateur de ta propre vie ? Parce que c'est tout ce que tu fais. Tu regardes, tu commentes, mais tu joues plus. Tu fais plus rien.

Il se lève. Enfin, il essaie. Il grince, littéralement. On dirait un meuble ancien qui hésite à rester entier.

— Tu me saoules, Malorine.

Et là, c'est pire qu'un cri. Pire qu'une attaque. C'est plat, vide. C'est un renoncement emballé dans un reproche banal.

Je crois que j'aurais préféré une insulte. Quelque chose de franc, de brutal. Mais pas ça. Pas ce soupir las, ce rejet passif-agressif tout mou.

Je recule.

— Non, Olivier...

Je prends mon sac.

— ... c'est toi qui te saoules tout seul.

Je m'arrête sur le seuil, avec un dernier espoir. Peut-être qu'il va se lever. Me retenir. Me dire quelque chose. Mais non. Il reste là, les yeux rivés sur la télé, sur un reportage qu'il ne regarde pas. Il est redevenu un meuble. Une silhouette floue dans un canapé trop vieux.

Je jette un coup d'œil rapide à la pièce. Notre pièce. Notre naufrage. Et j'aperçois un t-shirt à moi, roulé en boule sur une chaise. Même lui a l'air d'avoir baissé les bras.

Clac.

La porte se referme derrière moi.

Et je me rends compte que je ne pleure même pas.

Parce que ce soir, ce n'est pas un chagrin d'amour. Ce soir, c'est un deuil. Celui de l'espoir.

Le parc est vide.

Un vide franc, honnête, qui ne fait même pas semblant d'être autre chose. Celui qui rend chaque pas trop présent, chaque respiration un peu trop forte. Comme si même le silence te jugeait.

Il fait nuit, vraiment nuit. Pas tout à fait noir, mais un gris profond qui avale les détails. Les contours sont flous, les arbres se dressent comme des silhouettes, et moi... moi, je suis là, à marcher sur du gravier qui craque, les mains enfoncées dans le manteau et les épaules rentrées.

Le vent d'avril est traître, il veut se faire passer pour le printemps alors qu'il trimballe toujours un souffle d'hiver au creux de lui.

Un lampadaire grésille, hésite entre vivre ou mourir. Il clignote par intermittence, comme un vieux projecteur qui cherche encore un dernier acteur à illuminer. Mais il n'éclaire que moi. Et encore, à moitié.

Je m'assois sur *le* banc, celui qui a connu plus de miettes de gâteaux, de compotes renversées et de capuches de doudounes qu'une table de cuisine. Celui des mercredis après-midi passés à surveiller Gabriel et Léa en prétendant

lire un roman, alors que je tournais la même page toutes les dix minutes.

Le bois est glacial sous mon jean. C'est rugueux, sec, ça pique un peu. Et moi, je m'y pose comme on s'échoue. Le genre de naufrage qui ne fait pas de bruit.

L'aire de jeux est vide, elle aussi. Les balançoires grincent, bercées par le vent. Elles jouent sans personne, comme si les souvenirs s'étaient installés là à la place des enfants. Et moi, je les regarde danser. Les balançoires. Et les souvenirs.

Je les vois, mes enfants. Gabriel, l'intrépide, qui lançait des défis à la gravité. Avec lui, chaque jeu était une aventure, chaque chute un événement dramatique suivi d'un « même pas mal » héroïque. Et Léa, l'observatrice, qui calculait tout avant de grimper. Qui murmurait « attends, attends » quand elle voyait son frère partir trop vite. Qui n'aimait pas l'imprévu, même dans le sable.

Ils ne sont pas là aujourd'hui. Ni l'un ni l'autre. Mais je les entends, je les sens. Ils sont partout. Dans le toboggan qui a connu leurs premières disputes. Dans le tourniquet sur lequel Gabriel a vomi après avoir voulu battre un record de vitesse. Dans la balançoire qui fait toujours ce bruit de vieille porte quand elle prend de l'élan. Dans les rires. Les larmes. Les bisous magiques. Ceux qu'on souffle sur les bobos pour effacer le mal. Je me souviens du son de leurs pas sur le gravier. De leur manière bien à eux de crier « Maman, regarde ! », comme si j'étais la seule spectatrice du monde. De leur enthousiasme épuisant. Et de cette époque où un simple goûter partagé sur ce banc suffisait à faire une journée réussie.

Et je me demande : à quel moment a-t-on arrêté d'y croire ? À quel moment est-ce qu'on a décidé que tomber, ce n'était plus acceptable ? Qu'il fallait éviter les bosses, les

écarts, les risques ? À quel moment on a cessé de se relever pour recommencer, comme si c'était un jeu ?

Je regarde mes mains, serrées dans mes poches. Mes doigts sont rigides, pas à cause du froid. À cause de tout ce que je tiens encore, à l'intérieur. Tout ce que je n'arrive pas à lâcher.

J'ai quarante-cinq ans.

Le chiffre sonne bien sur une carte d'identité. Un peu moins dans la poitrine quand tu as l'impression d'avoir loupé une marche, ou deux. Ou dix. La quarantaine, l'âge de la sagesse, paraît-il. L'âge où tu ne te demandes plus si tu veux être astronaute, pâtissière ou vétérinaire. L'âge où tu as trouvé ton rythme, ton confort, ta place. L'âge où tu sais ce que tu vaux. Sauf que je ne sais plus rien.

Ma vie, sur le papier, tient debout. Un logement pas trop bancal. Un boulot stable. Deux enfants formidables – enfin, formidables, surtout quand ils répondent à mes messages, ce qui arrive environ aussi souvent que la comète de Halley. Et un mari... Un mari que j'ai aimé. Que j'aime encore, peut-être. Par endroits. Comme on aime un vieux pull. Pas pour ce qu'il est devenu, mais pour ce qu'il a représenté.

Olivier.

Je pense à lui. Pas à celui que j'ai laissé sur le canapé, englué dans ses silences et ses bières tièdes. À l'autre, celui du début. Celui des bancs publics et des nuits à parler de tout sauf de demain. Celui qui écrivait des poèmes. Pas des grands chefs-d'œuvre, certes, mais bouleversants. Celui qui me faisait croire que rien n'était impossible – pas même l'idée de changer le monde à deux, avec une vieille Clio et trois CD rayés. Celui que j'aimais comme une tornade, et qui m'aimait pareil.

On s'est rencontrés dans une librairie. Je sais, c'est cliché. Néanmoins vrai. Il tenait un recueil de Prévert et m'a demandé ce que je lisais. J'ai menti. J'ai dit Proust. Alors que j'étais en train de feuilleter un guide de cuisine italienne. Il a souri. Et moi, j'ai fondu.

Et aujourd'hui, je suis là. Assise sur ce banc avec l'impression que tout ce que j'ai été est resté quelque part entre un poème gribouillé et une écharpe oubliée.

Je me penche légèrement. Devant moi, les balançoires ne grincent plus. Elles attendent. Comme moi. Je me dis que ce serait ridicule d'y aller. À mon âge. Avec mes doutes. Avec ma pudeur. Mais une petite voix moins peureuse me souffle : et alors ? Et alors si je me balance un peu ? Si je ris toute seule dans un coin d'aire de jeux ? Si je fais le truc le plus absurde du monde, rien que pour sentir le vent contre mes joues ? Si j'attrape le ciel avec les pieds, juste une fois, pour voir ? Si je redeviens celle d'avant, le temps d'un balancement ?

Mais, je ne bouge pas. Parce que l'envie est là, mais le corps doute encore.

Je repense aux simulations. À ce dîner improbable avec Thomas. À New York. À cette version de moi que j'ai rencontrée, derrière un casque. Audacieuse. Vivante. Légère. Je repense à ce que j'ai ressenti. Pas à cause de Kent. Mais à cause de moi. De moi, sans le costume, sans le décor. Juste moi, entière. Et je réalise que c'est ça qui me manque. Pas l'amour ni les poèmes. Mais l'élan. Le vertige du possible. Ce souffle au creux du ventre qui dit « et si ? ». Ce truc qui disparaît petit à petit, sans faire de bruit, pendant qu'on fait les courses, qu'on répond aux mails, qu'on trie le linge.

Je suis fatiguée de marcher droit, de faire bonne figure, d'ajuster le masque, de dire « ça va » quand ça ne va pas et de compter les jours sans y mettre de vie.

Un écureuil traverse l'allée. Un point noir sur du gris. Et je me surprends à le suivre du regard, à sourire malgré moi. Je ne sais pas si ça veut dire quelque chose. Je ne sais même pas ce que je suis censée comprendre. Mais je suis là, je respire, et c'est déjà un début.

Puis je me lève. Pas en fanfare, pas avec une musique épique en fond sonore. Non. Juste... je me lève. Parce qu'il faut bien commencer quelque part. Parce que, parfois, il n'y a pas de réponse immédiate. Pas d'évidence à suivre. Seulement une sensation sourde, qui te dit que rester assise devient insupportable. Parce que, parfois, le vent n'attend pas.

Je m'approche de la balançoire. Je la regarde. Elle me regarde. Elle soupire. Moi aussi. On est deux mamies fatiguées, mais encore capables de surprises.

Et je m'installe.

Je pousse. Doucement, d'abord. Puis un peu plus fort. Le banc s'éloigne, le ciel se rapproche, et tout est là. Le vent dans mes cheveux, le rire dans ma gorge, la sensation d'être moi. Complètement. Enfin.

Je ne sais pas combien de temps ça dure. Cinq minutes ou une éternité. Mais ce soir, à presque vingt-deux heures, sur une balançoire grinçante, j'ai recommencé à respirer.

Et peut-être que demain, je recommencerai à vivre.

La porte d'ALTIV s'ouvre dans un souffle discret, presque pudique. Ce genre de son qui n'ose pas trop s'imposer. Un peu comme moi, en fait. Mais aujourd'hui, j'ai décidé de faire semblant. J'entre avec un pas plus assuré. Ou du moins, j'essaie de faire croire à mes chevilles qu'elles savent ce qu'elles font. C'est fou comme on peut avoir l'air déterminée avec juste une bonne posture et un manteau qui virevolte au bon moment. Je pourrais presque y croire moi-même, si mon estomac ne faisait pas des nœuds de marin depuis que j'ai passé la porte.

Je traverse le hall avec la même sensation qu'on a en posant un pied dans une pièce qu'on connaît sans vraiment la reconnaître. ALTIV, ce drôle d'endroit qui ressemble à la fois à un centre de recherche et à un cocon. Ici, tout respire la technologie et l'espoir embouteillé dans des circuits. Et bizarrement, je m'y sens presque bien. Parce qu'ici, il n'y a pas de linge sale qui m'attend ni de disputes silencieuses au petit-déjeuner. Pas d'Olivier vauté devant un documentaire animalier sans animaux. Pas de chaussettes esseulées qui me jugent du coin de leur coton.

Ici, il n'y a qu'un fauteuil, un casque, trois cerveaux, et moi.
Dans mon flou.

Lucie arrive, un carnet dans une main, une tasse fumante dans l'autre et une allure d'hôtesse de l'air tombée dans un laboratoire.

— Malorine ! Contente de vous revoir. Prête pour votre troisième voyage ?

Je réponds par un sourire incertain. Celui qui dit : je suis là, mais j'ai oublié pourquoi.

— Bonjour... enfin, disons que je suis là. Ce qui est d'abord pas mal.

Lucie incline légèrement la tête. Elle capte la nuance, évidemment. Mais elle a l'élégance de ne pas la relever. Comme si elle savait que, parfois, le simple fait de revenir est déjà un exploit.

Elle me désigne le couloir d'un petit mouvement du menton.

— Venez, Bastien et Vincent nous attendent pour commencer.

Je la suis, docile. Les couloirs d'ALTIV sont toujours silencieux. Mais ce n'est pas un silence qui pèse, plutôt un silence qui écoute. Mes pas résonnent doucement sur le sol, comme s'ils s'étonnaient d'être encore là.

Nous entrons dans la salle de test. Bastien et Vincent sont plongés dans leurs écrans, les sourcils froncés, les doigts qui pianotent à une vitesse qui ferait pâlir un finaliste de concours Chopin. Sur les écrans, des courbes, des chiffres, des lignes qui montent, qui descendent, qui dansent. À leurs yeux, ces données sont des partitions. Pour moi, ce sont juste des hiéroglyphes.

Vincent est le premier à me remarquer.

— Ah, Malorine. Parfait, installez-vous. On a peaufiné les réglages pour aujourd'hui.

Il me parle avec cette concentration floue des gens qui sont déjà en avance de trois pensées sur le moment présent.

Bastien me fait un signe de tête. Moins scientifique. Plus humain.

— Pas d'effets secondaires après la dernière fois ? Nausées, vertiges, ex-petit ami qui réapparaît sans prévenir ?

Je ris en m'installant sur le fauteuil.

— Non non, tout va bien.

Puis :

— Vous êtes sûrs que cette fois, je vais bien atterrir là où j'ai demandé ?

Bastien se redresse, un éclat de malice dans le regard.

— Sûrs et certains.

Vincent ajoute, d'un ton plus robotique que rassurant :

— Mais n'oubliez pas : plus votre requête est floue, plus l'algorithme complète avec ce qu'il juge pertinent.

Lucie s'approche, le casque dans les mains.

— Alors, quelle est votre question aujourd'hui ?

Et voilà. Ce moment précis. Ce battement de cœur entre deux réalités. Cet instant où tout est encore flou, mais où tout pourrait devenir clair.

Je ferme les yeux et repense à l'autre soir, au parc. À la balançoire. Au vent dans mes cheveux. À cette impulsion de vie. À mon envie de me balancer plus haut juste pour voir ce que ça fait de toucher le ciel du bout des pieds.

Ma langue effleure mes lèvres, et ma voix, un peu plus ferme qu'avant, glisse doucement :

— Et si...

« Et si... j'avais réalisé mon rêve d'enfant ? »

[SESSION N°03 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

J'aime écrire.

Pas forcément de grands romans. Pas de thrillers haletants ni des sagas de mille pages où des héroïnes traversent des tempêtes en talons. Non. Écrire, tout court. Une liste de courses, par exemple. Où je prends soin de préciser que les bananes doivent être mûres, mais pas trop (trop mûres, c'est du compost ; pas assez, c'est une arnaque déguisée en jaune). Ou juste cette pensée absurde qui me réveille à trois heures du matin, entre deux allers-retours aux toilettes : *Mais pourquoi les pizzas rondes sont-elles dans des boîtes carrées, et coupées en triangles ?*

Écrire, c'est une conversation que je n'ai pas besoin de partager. C'est un espace sans interruption, sans regard de travers, sans « tu dramatises », « tu penses trop », ou pire : « ce n'est pas le bon moment ». Avec l'écriture, c'est toujours le bon moment. Je peux noircir des pages entières à débattre entre chocolat noir et praliné (le praliné gagne régulièrement), ou simplement noter que le ciel est bleu. Mais pas n'importe quel bleu. Le bleu qu'on appelle *liberté* dans les brochures de voyage. Celui qui donne envie de tout quitter

pour ouvrir une guinguette sur la plage, avec un chapeau de paille et les orteils en éventail.

Quand j'écris, tout devient prétexte à une histoire. Une gorgée de café, un clin d'œil dans le bus, une tache sur un t-shirt. Tout peut devenir scène, décor ou métaphore. Même mon mal de dos pourrait être un personnage secondaire.

Petite, je rêvais d'être romancière. Une vraie. Avec mes livres en vitrine, et ma photo en noir et blanc en quatrième de couverture (regard mystérieux, col roulé, lumière tamisée). Je m'imaginai plume à la main, inventant des histoires qui feraient rire, pleurer, aimer un peu plus fort. Mes personnages traversaient des trucs mille fois plus intéressants que mes journées d'école. Eux, ils ne faisaient pas de dictées. Ils vivaient. Et moi, à travers eux, j'avais l'impression de respirer plus fort.

Et puis... j'ai grandi.

Et la vie a fait ce que la vie fait toujours : elle a réorganisé les étagères. Un emploi à temps plein. Un couple à entretenir. Un enfant malade. Puis deux. Des lessives. Des nuits trop courtes. Des week-ends trop pleins. Des rendez-vous oubliés. Des courses à faire. Un mari à consoler. Et un rêve, quelque part, qui s'est mis à parler moins fort.

Mais la vie ne t'arrache pas tout d'un coup. Non. Elle est plus subtile que ça. Elle t'endort avec des compromis. Elle te murmure « plus tard », puis « tu n'as pas le temps », et, finalement, tu retrouves ton carnet préféré entre un vieux chargeur de Nokia et une pile de déclarations d'impôts.

Je me suis dit que, peut-être, certains rêves sont faits pour rester là. Dans une case à cocher qu'on n'a jamais cochée. Que les histoires non écrites existent quand même, quelque part. Alors, les manuscrits sont restés inachevés, et les idées en suspens.

Mais au fond de moi, la petite Malorine est toujours là. Elle a juste changé de place. Elle vit entre deux machines à laver et le tiroir à bordel de la cuisine. Elle attend. Elle sait être patiente. Et elle revient parfois. Quand la maison est vide. Quand tout le monde dort. Quand je lis un roman qui me serre le cœur, et qu'un personnage prononce exactement les mots que je n'arrivais pas à formuler. Bien sûr, elle ne revient pas comme avant. Pas comme à dix ans. Mais avec la même promesse : me rappeler qui je suis.

Et c'est pour ça que j'aime écrire. Parce qu'écrire, c'est ma manière de garder ce rêve en vie. Une façon de lui chuchoter : Je ne t'ai pas oublié, je reviendrai te chercher.

Et quelque part, je sais qu'il m'attend. Toujours.

Le réveil émet un bip doux.

Enfin... doux pour quelqu'un qui se réveille avec grâce. Pour moi, c'est une agression sonore. Une déclaration de guerre à mon droit au sommeil.

D'un geste mollasson, je tends la main sous l'oreiller, tâtonnant à l'aveugle. Une fois. Deux fois. Au troisième essai, victoire : je trouve le téléphone et le fais taire d'un coup sec.

Retour au silence.

J'ouvre un œil. Puis l'autre. Le plafond est blanc. Trop blanc même. Et parfaitement lisse. Qui a peint un plafond avec autant de minutie ? Certainement quelqu'un qui commence ses journées avec enthousiasme et énergie. Ce qui, manifestement, n'est pas mon cas. Moi, j'ai hérité du plafond, mais pas de la motivation qui va avec.

Les premières lueurs de l'aube glissent à travers les rideaux et dessinent des ombres floues sur les murs. C'est joli. Poétique, même. Mais surtout... c'est lundi.

Et là, d'un coup, je me redresse. Pas un redressement majestueux, non. Plutôt un sursaut si brusque que je manque de me vautrer par terre. Parce qu'aujourd'hui, ce n'est pas juste lundi. C'est *le* jour. Mon jour.

Ma toute première séance de dédicaces.

Moi. Dédicacer un livre.

Mon livre.

Je tends la main pour me pincer le bras.

Aïe.

Bon. Donc, non, ce n'est pas un rêve.

Je reste assise sur le bord du lit, les mains posées sur mes genoux, le regard perdu entre le plafond et le vide. À cet instant précis, je suis un cocktail d'émotions : une pincée d'excitation pétillante, une bonne cuillère de fierté, et une louche généreuse de trouille. Le mélange parfait pour se sentir complètement désorienté.

Une part de moi murmure qu'il serait tellement plus simple de retourner sous la couette, de fermer les yeux et d'ignorer la journée. Mais c'est trop tard. Mon nom est sur l'affiche. Ma photo est en vitrine. Trop tard, donc, pour reculer.

Je m'étire, un peu comme une horloge qu'on n'aurait pas remontée depuis des années. Ça grince, ça craque, mais ça fonctionne encore. Puis, je me glisse dans mon vieux peignoir, celui qui a connu de meilleures époques, et je traîne les pieds jusqu'au couloir. Sur le passage, je frôle la bibliothèque. Majestueuse, fière. Pleine de livres qui semblent me juger avec une bienveillance moqueuse. Une grande sœur littéraire qui vous soutient, mais qui ne rate jamais une occasion de rappeler vos maladresses.

Mes doigts effleurent une couverture en particulier. *Ce que l'on oublie de vivre*. Mon tout premier roman. Mon bébé. Celui qui m'a conduit jusqu'à aujourd'hui. Celui qui m'a appris que les rêves ne sont pas faits que pour être rêvés.

— J'espère qu'ils vont t'aimer...

Dans la cuisine, mon plan de travail ressemble à un champ de bataille artistique. Des notes griffonnées s'étalent partout,

des stylos sans bouchons agonisent ici et là, et trois tasses vides témoignent de mes insomnies successives. Mais ce n'est pas du désordre. C'est une installation contemporaine. Un hommage vibrant à mon cerveau en pagaille. Enfin, c'est ce que je dirais à Virginie si elle passait à l'improviste.

Et, au milieu de tout ça, quelque chose attire mon attention. Une feuille bleue. Un papier innocent, posé là. Mon programme du jour écrit en lettres majuscules, comme si mon moi du passé savait que j'allais fuir et qu'il fallait me rappeler à l'ordre.

10 h – Première séance de dédicaces

Librairie : La Page qui plie

Mon ventre se retourne violemment. Rien que lire ces mots me donne envie de respirer dans un sac en papier.

C'est absurde, je sais. Tout ça, c'est exactement ce dont je rêve depuis que j'ai huit ans. Mais maintenant que ça devient réel... Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'avoir avalé une colonie de papillons hystériques ?

Je mets le café en route, spontanément. La machine gargouille, et très vite, l'odeur chaude et réconfortante envahit la cuisine. Ça m'apaise, un peu.

Je ferme les yeux et imagine la scène. Moi, assise à une grande table, un stylo à la main, une pile de livres devant moi. Un vrai cliché *Instagram*.

Mais... combien de personnes viendront ? Dix ? Quinze ? Vingt ? Ou juste ma sœur et ma voisine, celle qui me raconte les aventures amoureuses de ses chats ?

Puis, la panique grimpe d'un cran.

Est-ce que j'ai préparé une phrase type à écrire pour les dédicaces ?

Non ?

NON.

Bon sang de merle. Je dois m'entraîner. Tout de suite !

J'attrape une feuille au hasard – inutile d'en chercher une propre, elles pullulent déjà autour de moi – et écris, fébrilement :

Merci pour votre soutien, bonne lecture !

Je plisse les yeux. Non. Trop formel.

Merci de me lire, vous êtes formidable !

Je grimace. Non. Ça sonne faux. On dirait une dédicace pour un concours de miss.

Et si quelqu'un me demande un dessin ?

L'angoisse me tord le ventre. Je ne sais pas dessiner. Je suis incapable de faire un bonhomme en bâtons sans qu'il ressemble à une patate bancale.

Soudain, mon téléphone tremble sur le comptoir, me sortant de ma torpeur. Je déverrouille l'écran sans réfléchir, et les mots s'affichent sous mes yeux :

Alerte météo : Neige prévue aujourd'hui à Paris.

Génial. C'est exactement ce qu'il manquait. Une tempête de neige, le jour de ma toute première séance de dédicaces.

Dans ma tête, la catastrophe prend forme immédiatement : moi, seule à ma table, un sourire crispé pour ne pas pleurer. Et la libraire compatissante qui m'apporte du café, avec ce regard rempli de pitié.

Non.

Hors. De. Question.

Je secoue la tête, chassant ces pensées avant qu'elles ne s'infiltrent trop profondément.

Je me suis battue pour en arriver là. Ce n'est pas trois flocons et une tempête d'angoisse qui vont me saboter.

Peut-être qu'il n'y aura que deux personnes. Peut-être que je signerai jusqu'à en avoir des crampes. Peut-être même que j'oublierai mon propre nom sous la pression. Mais, peu importe. Ce qui compte, c'est que j'y sois.

Je finis mon café d'une traite, comme si ce dernier shoot de caféine pouvait me fournir du courage liquide. Puis, je me redresse. Prochaine étape : camouflage anti-fatigue. J'attrape un tube d'anticernes et je l'applique avec la ferveur d'un peintre en plein chef-d'œuvre. J'enfile ma plus belle tenue, et, dans le miroir, tente un sourire. Il n'est pas parfait. Un peu trop crispé, un peu trop incertain. Mais il fera l'affaire.

Je me lance un clin d'œil d'encouragement.

— Allez, ma grande. C'est ton moment.

J'attrape mon sac, lourd de stylos, de rêves et d'un soupçon d'espoir têtue. Puis, je sors.

La neige peut bien tomber si elle veut. Aujourd'hui, je vais dédicacer mon tout premier livre.

Il neige.

Mais pas cette jolie neige romantique qui danse sous les réverbères pendant qu'un couple s'embrasse au ralenti. Ni ces petits flocons qui caressent les joues avant de disparaître sans laisser de traces. Non. Ici, c'est la version chaotique. La neige qui n'a pas lu le script. Celle qui s'écrase en biais, propulsée par un vent ivre qui change de direction toutes les trois secondes.

Le trottoir est un champ de bataille. Une bouillie grisâtre. Le piège parfait pour ruiner une paire de bottes et, accessoirement, toute dignité.

Et moi, je suis en plein milieu de ce carnage hivernal, un parapluie récalcitrant dans une main, un sac trop lourd dans l'autre, et un moral resté chez moi, bien au chaud.

Mon parapluie n'a clairement plus envie d'être un parapluie. À chaque rafale, il se retourne avec un *pop* indigné, façon parachute défectueux. Je le redresse, il se replie. Je recommence, il résiste avec encore plus de mauvaise foi. Combat inégal. Puis, dans un dernier sursaut d'insubordination, l'une des baleines métalliques manque de me refaire le nez.

Une femme passe à côté de moi et éclate de rire. Un vrai rire, franc, sonore, du genre qui pourrait réchauffer l'atmosphère s'il ne se faisait pas à mes dépens. Je lui adresse un sourire crispé. Celui qui veut dire « Oui, haha, très drôle », alors qu'en réalité, je l'invite mentalement à aller tester elle-même l'efficacité du verglas un peu plus loin.

Mon sac, lui, semble avoir pris trois tailles depuis ce matin. Je le sens peser sur mon épaule, m'attirer sournoisement vers le sol, à croire qu'il a conclu un pacte avec la neige.

En cet instant, je maudis ma prudence. Dix stylos, parce qu'on ne sait jamais, les neufs premiers pourraient se volatiliser. Des mouchoirs puisque mon nez a déjà capitulé face au froid. Une bouteille d'eau, comme si une déshydratation soudaine était un risque réel en pleine tempête. Et surtout, une barre énergétique à la banane. Oui, à la banane. Moi, qui ne supporte même pas l'odeur. Moi, qui préférerais traverser cette tempête en tongs plutôt que d'en avaler une bouchée. Pourtant, ce matin, dans un élan de folie, j'ai jugé bon de la glisser dans mon sac. Et comme si ce n'était pas suffisant, j'ai aussi emporté un carnet. On ne sait jamais, peut-être que l'inspiration me frappera en plein milieu de la séance de dédicaces, entre deux signatures. C'est peu probable, je sais. Mais au point où j'en suis, autant être prête à tout.

Après une traversée digne d'un parcours du combattant, j'arrive enfin devant la librairie. Mon cœur bat plus vite qu'un métronome sous caféine.

À travers la vitre embuée, j'aperçois l'intérieur : des étagères débordantes de livres, des guirlandes lumineuses qui clignotent doucement, et cette lumière chaude qui donne envie de s'y réfugier.

Mais ce n'est pas ça qui me frappe.

Non.

C'est la table.

Ma table.

Elle est là, drapée d'une nappe blanche, avec une pile de mes livres alignés au millimètre près. Sagement disposés, bien droits, presque arrogants dans leur perfection.

La scène me coupe le souffle.

C'est réel.

Ce n'est plus un fantasme né d'un excès de caféine ni un scénario que j'ai imaginé en traçant des gribouillis dans mon carnet. Non. Mon livre est là, sous les projecteurs. Et moi, j'y suis presque.

Je reste figée devant la vitre, incapable de bouger, mes doigts engourdis collés à mon sac. À l'intérieur, la librairie vit sa propre existence, insouciante. Trois personnes flânent entre les rayons, deux enfants feuillaient des albums illustrés sur le tapis du coin jeunesse. Personne ne se doute que, derrière cette vitre, une autrice est en train de vivre une crise existentielle en pleine tempête de neige.

Un coup de vent s'engouffre sous mon manteau et tranche net mon hésitation.

J'ouvre la porte.

Une petite cloche tinte, et une bouffée d'air chaud m'enveloppe immédiatement. Une odeur de papier, de café et de quelque chose de sucré – de la cannelle, peut-être – flotte dans l'air.

Une jeune libraire s'approche, tout sourire.

— Bonjour ! Vous devez être Malorine, notre star du jour ?
Star.

Le mot me percute en pleine poitrine. Pas méchamment, mais avec l'enthousiasme d'un chiot trop excité.

Moi, une star ? Si elle savait que j'ai failli m'assommer avec mon parapluie il y a dix minutes...

Je bredouille un « oui » timide, et avant que je ne puisse ajouter quoi que ce soit, elle m'attrape par le bras et m'entraîne à travers la librairie d'un pas enjoué.

Et c'est là que je le vois.

Le panneau.

Séance de dédicaces avec Malorine Surnelle, autrice de Ce que l'on oublie de vivre.

Mon nom. Mon livre. Sur une affiche. Une vraie affiche, avec une belle police de caractères et tout.

Je déglutis.

La petite voix sournoise, celle qui adore ruiner mes moments de fierté, s'infiltré dans mon esprit. Et si personne ne vient ? Peut-être que tout le monde va rester chez soi, bien au chaud, avec une tisane et un plaid, pendant que moi, je vais passer deux heures à fixer mon propre reflet dans la vitrine, en tentant de paraître occupée.

La libraire me désigne une chaise en bois, légèrement bancale, devant ma table. Je m'installe, un peu raide – moi, pas la chaise, quoique...

Devant moi, la pile de livres reste imperturbable. Ils sont là, beaux, impeccables, sereins. Pas de mains moites, pas de genoux qui jouent des castagnettes. Je les envie un peu.

La libraire revient avec une tasse de café fumant et la pose avec un sourire bienveillant.

— Alors, prête ? Ça va être génial, vous allez voir.

Je hoche la tête avec un sourire qui, j'espère, ressemble à quelque chose d'encourageant.

— Oui, bien sûr... Génial.

À l'intérieur, mon cerveau continue de faire des loopings d'angoisse. Mais au fond, entre la peur et l'excitation, un petit

quelque chose commence à s'installer. Une fierté discrète. Minuscule, mais bien là.

Les minutes s'égrènent, longues, étirées, comme si le temps lui-même avait décidé de me faire une blague.

Pas un chat à l'horizon.

Je tente de ne pas fixer la porte avec l'air désespéré d'un chiot abandonné. L'attitude positive, c'est important. Je replace une mèche derrière mon oreille, me redresse un peu, affiche un sourire engageant.

La clochette retentit. Mon cœur bondit. C'est bon, c'est mon moment. Une dame entre, secoue la neige de son manteau, jette un regard circulaire sur la librairie... et file directement vers le rayon des romans policiers.

Pas un regard pour moi. Même pas un petit coup d'œil en biais.

D'accord. Pas grave. Première fausse alerte.

Je souffle discrètement, fais glisser mon stylo entre mes doigts pour occuper mes mains et continue d'afficher ce sourire aimable qui commence déjà à tirer sur mes joues.

La clochette tinte à nouveau. Cette fois, une autre cliente s'arrête près de ma table. Mon cœur s'accélère.

Elle attrape un livre – mon livre – le retourne, parcourt la quatrième de couverture...

... et le repose, avant de s'éloigner, l'air indifférent.

OK. On respire. On garde son calme.

Je lutte contre l'envie de me lever et de la suivre pour lui glisser un « Vous savez, il est bien. Vraiment bien. Il y a de l'émotion, de l'humour, une super citation au début. Si vous lui laissez une chance, il pourrait même changer votre vie ! ».

Mais non.

À la place, je souris bravement, bien droite sur ma chaise, tandis que ma paupière gauche commence à trembler nerveusement.

Et puis, soudain, ça arrive.

Une jeune femme s'approche, mon livre serré entre ses mains.

— Bonjour... c'est bien vous, Malorine Surnelle ?

Mon cerveau bugge une demi-seconde avant de redémarrer en mode ultra-rapide.

— Oui ! Oui, c'est moi !

— J'ai adoré votre livre. Vraiment. J'ai pleuré à la fin.

Elle a pleuré ? Pour un truc que j'ai écrit ? Mon cœur fond sur place.

— Merci beaucoup, ça me touche vraiment. Vous souhaitez que je vous le dédicace ?

Elle hoche la tête, ses doigts jouant avec le coin de la couverture.

— Oui, s'il vous plaît. Pour Inaya.

Je saisis mon stylo, me penche légèrement en avant. Et là, quelque chose cloche. Son visage. Un instant il semble décalé, comme mal aligné. Pas comme un trouble de la vision, mais plutôt comme une image mal superposée. Un peu comme ces photos où quelqu'un a bougé juste au moment du déclenchement.

Je cligne des yeux et tout redevient normal.

Sûrement la fatigue. Ou le stress.

Je me force à sourire, chasse cette drôle d'impression et demande d'un ton léger :

— Vous pouvez m'épeler votre prénom, s'il vous plaît ?

— I.N.A.Y.A.

J'acquiesce, et cette fois, mon stylo file sur la première page avec plus d'assurance.

Pour Inaya, merci d'avoir lu mon histoire. Bonne lecture et n'oublie pas de vivre ! Malorine.

Je termine par un petit cœur. Pas trop gros. Juste ce qu'il faut pour qu'il ait l'air sincère et pas excessif.

Inaya me remercie, les yeux pétillants, et à cet instant, peu importe la neige, peu importe le stress. Tout ce que je ressens, c'est cette vague de chaleur qui m'envahit.

Et avant que je puisse savourer pleinement ce moment, une autre personne arrive. Puis une autre. Peu à peu, la petite librairie se remplit. Les pages se tournent, les stylos courent, les prénoms s'enchaînent. Certains lecteurs sont timides, d'autres bavards. Il y a ceux qui hésitent, ceux qui ont déjà préparé leur dédicace idéale, et ceux qui, comme ce monsieur devant moi, changent d'avis toutes les trois secondes.

— Pour Anne-Marie, s'il vous plaît.

Puis, à la dernière seconde :

— Non, attendez... peut-être que ça ne va pas lui plaire... Commencez juste « Pour Anne ». Ou non, rien du tout. Enfin, si, mais pas trop personnel... vous comprenez ?

Je hoche la tête poliment, alors que, dans ma tête, je hurle : Absolument pas !

Mais je joue le jeu, note un simple *Pour Anne*, et referme le livre avant de le lui tendre.

Les minutes passent, mais je ne les ressens plus. Je discute, je ris, j'échange. Parfois, je croise un regard brillant, un sourire ému. Certains me racontent comment ils sont tombés sur mon livre, ce qu'il leur a fait ressentir. Et, à chaque fois, ça me semble irréel.

Moi, Malorine Surnelle, assise là, à écrire des petits mots pour des inconnus qui, d'une certaine manière, me connaissent déjà à travers mes pages.

Entre deux signatures, mon regard dérive vers la vitre. Dehors, la neige continue de tomber, recouvrant les trottoirs d'un épais manteau blanc.

Mais moi, je suis là. Ancrée.

Et pour la première fois depuis longtemps, je ne ressens ni doute ni peur. Seulement cette certitude d'être exactement là où je dois être.

La clochette de la librairie tinte derrière moi alors que je sors dans la rue.

Le froid me frappe sans préavis, s'infiltré sous mon manteau comme un courant d'air vicieux. Pas un petit frisson charmant, non. Plutôt un choc thermique brutal qui me fait regretter d'avoir quitté la chaleur douillette de la librairie.

Je reste plantée là, sur le seuil, mon sac rempli de stylos inutilisés battant doucement contre ma jambe. Une bouffée glaciale envahit les poumons alors que je souffle, encore sonnée.

C'est réel.

Ma toute première séance de dédicaces.

Si quelqu'un m'avait dit, il y a deux ans, alors que je griffonnais timidement les premières pages de mon manuscrit, que je serais là aujourd'hui, dans une rue parisienne enneigée, après avoir signé mon livre pour de vrais lecteurs, je lui aurais ri au nez. Un bon gros rire moqueur.

Mais c'est pourtant vrai. Et c'est magique.

Enfin, magique... Jusqu'à ce que je fasse un pas en avant.

Dès que mon pied touche le trottoir, il amorce une glissade lente et traîtresse. Le genre de mouvement qui, pendant une

fraction de seconde, laisse espérer que tout va bien se passer. Que la gravité sera clémente.

Sauf que non.

Si quelqu'un me filmait, on pourrait croire que je m'entraîne pour une compétition de patinage artistique. Une performance audacieuse, maîtrisée.

En réalité ? C'est beaucoup moins glamour.

Ce qui aurait pu ressembler à une arabesque fluide devient une lutte désespérée pour éviter une catastrophe imminente. Mes bras s'agitent dans tous les sens, mon sac me déséquilibre, et je me mets à faire ces petits pas ridicules qu'on ne voit que chez les grands-mères prudentes. Et comme si cette humiliation ne suffisait pas, un passant me dépasse tranquillement, les mains dans les poches, l'air de rien.

Après une série de pas chaotiques digne d'un pingouin maladroit, j'arrive enfin à m'agripper à un lampadaire que je serre comme si ma vie en dépendait. Paris sous la neige, c'est magnifique sur les cartes postales. Mais, dans la vraie vie, c'est un enfer verglacé.

Je ferme les yeux un instant, cherchant à retrouver un semblant de dignité. J'aurais dû accepter l'offre de la libraire. « Prenez un café, attendez que ça se calme ». Pourquoi j'ai refusé, hein ?

Je reprends mon souffle et jette un coup d'œil autour de moi. La rue est animée malgré le froid. Les passants avancent bravement, comme si ce blizzard était un simple désagrément et non une tentative de la nature pour nous éliminer un par un.

— Allez, tu peux le faire, Malorine.

J'ai survécu à ma première séance de dédicaces, je peux bien survivre à ce trottoir.

Avec la détermination d'une aventurière en route pour l'Himalaya, je me remets en marche, mon sac battant contre ma hanche à chaque pas.

Et puis... le karma. Parce qu'évidemment, il ne peut pas me laisser tranquille.

Un bus passe à toute allure, et à mes pieds, une flaque d'eau – une traîtresse qui, bien sûr, n'a pas encore gelé. Le drame se joue en une demi-seconde. Une vague jaillit et vient s'écraser sur mes chaussures, mon jean et le bas de mon manteau.

Je lève les bras et m'écrie :

— Sérieux ?!

Au même moment, un jeune couple me dépasse, main dans la main. L'homme me lance un regard compatissant, tandis que la femme glousse.

Chaque pas que je fais émet désormais un bruit ridicule. Un mélange de canard mouillé et de chaussettes trempées. Génial.

Mais je tiens bon.

Enfin, j'aperçois l'entrée du métro. La délivrance. Sauf que... Une rafale sournoise choisit ce moment précis pour s'engouffrer entre les immeubles et arracher mon écharpe. Et pas n'importe quelle écharpe, non. Mon écharpe en cachemire. Cadeau de moi à moi, acheté pour célébrer la signature de mon contrat avec mon éditeur.

— Oh non, non, non !

Je me mets à courir après elle. Enfin, *courir* est un bien grand mot. Mes pieds glissent, mes bras moulinent, et je dois ressembler à un pantin désarticulé. Je suis presque sûre que des passants sont en train de me filmer. Super, je vais finir sur *TikTok*.

Et là, sous mes yeux horrifiés, elle tourbillonne dans les airs, virevolte avec une grâce insupportable avant d'atterrir... autour du cou d'un labrador. Un labrador noir, massif, qui me fixe d'un air mi-fier, mi-méfiant.

Son propriétaire, un homme aux cheveux ébouriffés, observe la scène avec amusement avant de désigner l'écharpe.

— C'est à vous ?

Essoufflée, trempée et à deux doigts de ma propre extinction par hypothermie, je m'approche en hochant la tête.

— Oui, désolée, elle s'est... échappée.

L'homme rit en décrochant l'écharpe du cou de son chien, qui me regarde avec un air furieusement mécontent.

— Dommage, elle lui allait bien.

Je récupère mon bien avec un sourire gêné, bredouille un « merci », et m'éloigne rapidement avant que le labrador ne décide de se venger.

Quand j'arrive enfin chez moi, je suis trempée, gelée, et épuisée. Mais mon écharpe est saine et sauve. Je me laisse tomber sur mon canapé dans un soupir, incapable de faire autre chose que fixer le plafond. Puis, sans prévenir, un rire m'échappe. Un vrai rire. Incontrôlable. Libérateur. J'ai survécu. À ma séance de dédicaces. À la neige. À la tempête de la Loi de Murphy qui s'est acharnée sur moi. Et même au chien.

Je ferme les yeux, un sourire collé aux lèvres. Demain, c'est décidé : je m'achète des semelles antidérapantes.

Et tout à coup, le vide.

[FIN DE SESSION]

La lumière me claque au visage comme une vérité qu'on n'avait pas envie d'entendre. Rien à voir avec une lueur chaleureuse, façon lever de soleil sur un lac scandinave. Ici, c'est un éclat bien blanc, chirurgical, qui te rappelle que tu viens de quitter un Paris enneigé pour un fauteuil ergonomique.

Je cligne des yeux. Une fois, deux fois. Rien à faire, tout est trop net, trop fixe, trop vrai. Chaque contour hurle sa présence, et même le silence a décidé de faire du bruit.

Je ne bouge pas. Mon corps est bien là, assis dans ce fauteuil hors de prix. Mais mon esprit, lui, il sirote encore un chocolat chaud au fond d'une librairie parisienne avec vue sur un lampadaire. Il hésite à revenir. Et franchement, je le comprends.

— Bienvenue parmi nous, Malorine.

La voix de Lucie traverse le brouillard, posée, suave, beaucoup trop calme pour une femme qui vient littéralement de me repêcher dans un rêve éveillé.

Elle se penche, dépose doucement le casque sur la table, comme si elle venait de retirer une auréole. Ou une bombe. C'est selon.

— Comment allez-vous ?

Excellente question. Vraiment. J'aimerais pouvoir lui répondre avec une phrase claire, articulée, adulte. Quelque chose d'assez vague pour ne pas trop m'engager, mais assez sincère pour qu'elle ne m'envoie pas direct au service psychiatrique. Mais là, tout de suite, je suis une tablette de chocolat fondue sur un radiateur.

Je prends une inspiration. Mon cœur bat. Mes jambes sont là. Mes mains aussi. Et mes pensées ? Elles font une réunion en comité restreint quelque part derrière mes paupières.

Ma voix, un peu rauque, finit par sortir de la brume :

— Différente.

Lucie hoche la tête. Elle allait répondre quelque chose, sûrement de rassurant et professionnel, mais Vincent entre à cet instant, tel un personnage de série médicale : rapide, concentré, carnet sous le bras.

— Vous avez très bien réagi. Vos constantes sont parfaites, et votre cerveau a totalement collaboré avec l'algorithme.

Je hausse un sourcil. « Collaboré » ? Dans ma tête, une image se forme : mes neurones en costume-cravate, en pleine négociation avec des lignes de code. Une réunion *PowerPoint* dans mon lobe frontal.

Je bafouille un :

— Euh... tant mieux ?

Dans le coin, Bastien pouffe. Il est adossé à un mur, l'air mi-désespéré mi-amusé.

— Oui, tant mieux.

— Et... les moments où ça déraillait un peu ?

Échange de regard entre les deux hommes.

— Déraillait ?

Je ferme les yeux, essaie de rattraper les bribes encore tièdes de là-bas. Les visages flous, les objets qui tremblaient sans raison, les dialogues décalés.

— Par moments... tout semblait instable. Un peu comme si l'univers avait le hoquet.

Vincent redresse les épaules.

— OK. Ce sont des ajustements. Rien de grave. Le casque est toujours en phase de test, donc il est normal que vous rencontriez ce genre de petits bugs. Enfin, rien d'inquiétant en soi. Et puis, grâce à vos retours, Malorine, nous allons pouvoir affiner les paramètres.

Lucie, dans un timing parfait, me tend un verre d'eau. Je bois une gorgée. Froide, excellente, malheureusement réelle.

— Vous avez remarqué autre chose ?

Je hoche lentement la tête.

— Oui. Comment je suis revenue ? Je veux dire, je n'ai pas prononcé le mot de sortie. Je suis juste... revenue.

Et là, le silence.

Vincent se met à griffonner frénétiquement, Bastien pianote et Lucie me regarde avec un sourire qui sent l'improvisation.

— C'est une excellente question. Nous allons analyser ça. Mais il est possible que votre cerveau ait généré un signal de sortie spontané. Une sorte de raccourci inconscient.

Je fixe Vincent, perplexe.

— Vous êtes en train de me dire que... mon esprit a décidé de partir sans me prévenir ?

— C'est une bonne chose. Cela signifie que votre immersion était complète, mais qu'une partie de vous savait qu'il était temps de revenir.

Je ne sais pas ce qui me perturbe le plus. Le fait qu'un casque lise dans mes pensées ou que mes pensées prennent des décisions dans mon dos.

Je les observe. Ils sont tous les trois très professionnels. Très calmes. Mais j'ai l'intuition qu'ils avancent dans le brouillard autant que moi.

Et je ne peux m'empêcher de penser : si la simulation m'a semblé plus vraie que vraie, qu'est-ce que ça dit de ma vraie vie ?

Le carton, c'est la première chose que je remarque.

Un carton pas tout à fait neuf, posé devant la porte de l'appartement d'en face, comme un animal perdu qui attend qu'on vienne le chercher. Et ce n'est pas un de ces cartons neutres qu'on oublie aussitôt vu, non. Celui-là a du caractère, du vécu, des traces de doigts, un coin enfoncé, du scotch de travers. Et un mot écrit au marqueur noir :

Fragile (mais pas trop)

Je souris, un peu malgré moi, face à ce genre de détail à la fois inutile et intrigant. Comme si quelqu'un avait hésité entre prendre des précautions et s'en foutre royalement. Une hésitation entre la prudence et le sarcasme. Et ça, c'est presque une philosophie de vie.

Je lève les yeux, et c'est à ce moment précis qu'elle apparaît. Une femme. La trentaine. Legging bariolé, sweat bleu ciel, tresse haute qui sautille dans le dos. Elle porte un carton aussi gros qu'elle et avance comme si c'était un sac à main. Moi, en face : manteau froissé, moral assorti, et cernes vintages qui ne partent plus, même avec du correcteur. On fait

un joli contraste toutes les deux. Le rayon de soleil et le déluge.

Elle m'aperçoit, ralentit, et me lance un sourire qui ferait fondre un congélateur.

— Salut !

Je serre mon sac contre moi, un peu prise de court. Il est l'heure où le commun des mortels aspire juste à retrouver son canapé, son pyjama pilou et un silence qui ne demande rien. Et là, moi, je tombe sur une boule d'énergie vitaminée. Trop d'enthousiasme. Trop de peps. Bref, trop de tout pour une moi pas prête.

— Euh... bonsoir.

Elle pose son carton à ses pieds et tend la main avec naturel.

— Élise Montcourt. Ta nouvelle voisine.

Ah. Donc, on passe direct au *tu*, sans période d'essai ni questionnaire préalable. Très bien.

Je tends la main à mon tour, plus par automatisme que par élan social.

— Malorine Vaucreux. Voisine... de palier, du coup.

Sa poignée est ferme, chaude, vivante. Son sourire encore plus. Elle est de ces gens qui ont l'air de croire que la vie est belle. Et je me demande ce que ça fait, de vivre avec ce logiciel-là dans la tête.

— Enchanté, Malorine. Alors, tu habites ici depuis longtemps ?

J'acquiesce.

— Assez pour avoir connu trois voisins différents et un dégât des eaux mémorable.

— Oh, tu veux dire celui qui a fait descendre un morceau de plafond chez la voisine du dessous ?

— Tu es déjà au courant ?

— J'ai discuté avec la gardienne. Et le livreur. Et la fleuriste au coin de la rue. Et... bref, donc, tu connais tous les petits secrets du bâtiment ? Les habitudes ? Les bruits suspects ?

— Disons que j'ai un doctorat en vie de palier. La plomberie a une âme, les murs écoutent, et la porte d'entrée n'aime pas être fermée. À part ça, tout va bien.

Elle rit. Un rire clair, cristallin, trop joli pour être vrai.

— La plomberie avec une âme. Je sens que je vais adorer vivre ici.

Elle s'accroupit pour reprendre son carton, puis :

— Bon, je file, sinon je vais tout déballer à minuit et mes assiettes vont encore finir avec les chaussures.

Elle commence à reculer vers sa porte, mais quelque chose en moi s'agite. Une impulsion rare. Peut-être l'effet *Fragile (mais pas trop)*.

— Tu veux un coup de main ?

Elle me regarde, surprise. Et puis elle rit à nouveau.

— Oh, merci, mais j'ai l'habitude. Une fois, j'ai déménagé un canapé dans un escalier en colimaçon. Une vraie scène de film d'horreur, avec les jurons en bonus, mais ça forge le mental.

Un canapé. Un colimaçon. Rien que d'imaginer la scène, j'ai mal au dos par solidarité. Pour moi, porter mes sacs de courses jusqu'au premier étage est déjà un exploit olympique.

Élise pousse sa porte avec le pied. L'intérieur est un joyeux désordre, rempli de coussins trop colorés et d'un tapis à poils longs qui fait penser à une publicité pour adoucissant.

— Et toi, tu rentres du travail ?

Je hausse les épaules.

— Oui... enfin, oui.

Elle hoche la tête puis me sort une proposition que je n'ai pas vu venir :

— Si jamais tu veux décompresser, je donne des cours de yoga le samedi matin. C'est tout doux. Et promis, on ne fait pas le chien tête en bas dès la première séance.

Du yoga ? Moi ? Rien que d'y penser, mes muscles protestent déjà.

— Il faudrait déjà que j'arrive à toucher mes genoux.

— On a tous commencé quelque part. Et puis c'est plus pour respirer que pour transpirer.

Je hoche la tête. Question de politesse. Parce qu'au fond, l'idée de faire la posture du lotus un samedi matin alors que j'ai déjà du mal à enfiler mes chaussettes sans grogner me paraît ambitieuse.

Et sans attendre une seconde de plus, Élise entre chez elle avec son carton, me laissant en plan avec un petit salut de la main et une odeur de patchouli qui traîne dans l'air.

Je reste là, une seconde. Peut-être deux. Avec le cerveau qui a du mal à réaliser ce qu'il vient de se passer.

Une nouvelle voisine. Une tornade en legging arc-en-ciel.

Et apparemment, une prof de yoga déterminée à me faire retrouver une souplesse que j'ai probablement perdue en même temps que les eaux.

Je récupère mes clés dans mon sac, un sourire en coin. Peut-être que cette Élise, avec ses cartons bancals et ses invitations impromptues, est exactement ce qu'il me fallait. Un grain de folie dans mon quotidien qui manque un peu de couleurs.

J'ai longtemps aimé le printemps, et pas seulement pour les fleurs ou les oiseaux. Pas même pour les journées qui s'allongent ni pour la lumière dorée qui lèche les murs en fin d'après-midi. J'aime le printemps pour sa manière de réapparaître, toujours. Même après les pires hivers. Il ne demande pas la permission, ne frappe pas avant d'entrer. Il ne cherche pas à savoir si on est prêt, ne s'excuse pas d'avoir été absent. Il revient. C'est tout.

C'est la saison des redémarrages, des terrasses qui se remplissent, des jupes qui osent, des cheveux qui sèchent au vent, du soleil qui prend son temps.

Quand j'étais petite, le printemps, c'était les goûters sur les marches du perron avec Virginie, des tartines de beurre demi-sel et du chocolat râpé dessus, parce qu'on croyait que ça faisait riche. C'était les genoux écorchés, les premières sandales qui coïnciaient entre les orteils, les blousons qu'on oubliait exprès sur le banc de l'école pour faire croire qu'il faisait déjà beau. C'était les marguerites qu'on effeuillait pour savoir si untel nous aimait, un peu, beaucoup, à la folie, passionnément ou pas du tout.

Plus tard, c'était les débuts d'amours qui s'annonçaient en terrasse, les lunettes de soleil sur la tête, les verres de rosé à moitié pleins, et les promesses floues des beaux jours. C'était la saison où j'osais. Couper mes cheveux, dire non, changer de sac et rêver plus grand.

Parce que le printemps donne cette illusion merveilleuse qu'il suffit d'ouvrir une fenêtre pour que tout rentre dans l'ordre.

Mais cette année...

Cette année, malgré le ciel bleu pastel, malgré l'odeur de lilas dans les haies, malgré les pigeons qui se prennent pour des stars en défilant devant la boulangerie, le printemps a un goût de fin de mois. Et croyez-moi, ce n'est pas un parfum qu'on rêve de se pschitter.

Je traverse le marché, un sac en toile pendu à l'épaule, plus léger que mon moral. Dedans, trois pommes à la peau fripée, une botte de carottes en partie fendue, et un petit jambon en promotion – mon acte de rébellion du jour. Il n'était pas prévu, bien sûr. Il a fallu négocier, intérieurement, avec le budget, la raison et la culpabilité. Et j'ai gagné. Enfin, à moitié.

Mon téléphone est éteint. Volontairement. Parce qu'ignorer son compte en banque, c'est ma nouvelle méthode de développement personnel. La pleine conscience, c'est dépassé. Moi, je pratique la pleine inconscience – on médite tous comme on peut.

Autour de moi, les étals explosent de vie. Les premières fraises sont alignées comme à un concours de beauté, les asperges dressées telles des soldats au garde-à-vous, et les cerises sourient comme si elles avaient gagné au Loto.

Mais moi, je cherche l'ombre des fins de marché, les cageots du fond, les « trois pour un euro », les « ça va partir à la poubelle, alors servez-vous ».

Et même là, je compte. Encore. Toujours. À voix basse. Dans ma tête. Mes pensées sont devenues un tableau Excel.

— Je peux vous faire une réduction, si vous voulez.

Le vendeur a dit ça doucement, sans même lever les yeux. Il a juste vu l'hésitation dans mes doigts, la pièce coincée entre deux choix : le fromage, ou le pain.

Je souris, le remercie et prends le fromage. Et en même temps, j'ai envie de pleurer. Pas parce que je suis triste. Mais parce que j'en ai marre d'être forte. Marre de compter. Marre que ce qui est bon devient un luxe. Marre que la vie ressemble à un ticket de caisse trop long.

Avant, le printemps, c'était la légèreté. Un bouquet de tulipes acheté sans raison. Un café pris en terrasse juste parce qu'il faisait beau. Un croissant, croustillant, doré, avalé sans faire de division mentale : 1,40 € divisé par combien de jours avant la paie ? Et tant pis pour les miettes dans le décolleté, c'était le prix du bonheur. Ce genre de plaisir qui ne demande pas l'autorisation du banquier.

Maintenant, même les tentations simples doivent passer à la caisse. Et souvent, elles restent à la porte. Bref, ce printemps, je le regarde comme on regarde une vitre. C'est beau, ça donne envie... mais ce n'est pas pour moi.

Devant moi, un enfant passe en trombe sur son vélo, les cheveux en bataille et les mollets en liberté. Il rit si fort qu'on dirait qu'il invente le printemps à chaque tour de roue. Ses joues sont rouges, ses genoux sales. Il a ce bonheur bruyant et insolent de ceux qui ignorent encore que la vie se paie comptant, parfois même à crédit émotionnel. Je l'envie. Un peu. Juste une minute. Peut-être deux.

Un couple s'arrête devant un stand de fromages. Ils ont l'air de gens qui n'ont pas besoin de choisir. Ils rient, se prennent la main, piochent deux parts sans même regarder les prix.

Un vent doux se lève. Il soulève les pans de leur veste, les mèches d'une passante, les odeurs de pain cuit.

Et là, sans prévenir, une rafale emporte des pétales blancs. Ils tourbillonnent, dansent, et retombent. Une pluie de fleurs. Poétique. Inutile. Essentielle, donc.

On dirait une scène de film. Le genre qu'on regarde avec un chocolat chaud, en se disant : un jour, peut-être.

Je pourrais m'arrêter. Respirer. Laisser cette beauté m'effleurer le temps d'un instant. Mais mon esprit est ailleurs. Dans un billet froissé au fond de ma poche, dans cette liste de courses réduite à l'essentiel, dans cette main qui hésite à lâcher la monnaie. Et je me demande, à quoi ressemblerait le printemps si je ne comptais pas ? Pas les jours. Pas les pièces. Pas les centimes. Un printemps où je pourrais dire « oui » à une glace en marchant, sans passer par la case culpabilité. Un printemps où je pourrais me poser sur un banc, un café à la main, sans que mon cerveau me rappelle que ce café, c'est l'équivalent d'un kilo de pâtes. Un printemps sans avoir à choisir entre ce qui est utile et ce qui fait du bien. Un printemps libre. Un printemps possible.

Je traverse la place et m'arrête à l'angle de la rue. Le soleil tape sur les volets d'un immeuble. Une femme sort, tirée à quatre épingles, avec un chien minuscule habillé d'un pull rayé. Il trotte fièrement, comme s'il avait une mission.

Et je souris. Un vrai sourire, d'un demi-mètre. Parce que j'ai une idée, un désir, une révolte douce. Je sais ce que je veux. Et cette fois, je ne demanderai pas la permission.

La première fois, j'avais paniqué.

La deuxième, hésité.

La troisième, douté.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, je ne pense plus, j'avance.

Pas de mains tremblantes sur la poignée, pas de demi-tour improvisé, pas non plus de cœur qui tambourine à m'en faire douter de ma santé cardiaque.

Non. Ce soir, c'est différent. C'est simple. Comme rentrer chez soi, poser son sac, détacher son soutien-gorge sans enlever son t-shirt (ce genre de soulagement), et respirer. Enfin.

La lumière d'ALTIV est douce, presque domestique et les couloirs sentent le propre et le futur. Lucie m'attend. Enfin, Lucie *et* son gobelet géant où flotte une infâme tisane citron-gingembre.

— Bonsoir, Malorine. Vous êtes radieuse, aujourd'hui.

Je fronce le nez, un sourire en coin.

— C'est une façon subtile de me dire que j'avais une tête de poisson pas frais la dernière fois ?

Elle éclate de rire, puis me fait signe d'avancer.

— Prête pour une énième simulation ?

— Plus que jamais.

Et c'est vrai.

Pas de nœud dans la gorge. Pas de je-ne-devrais-peut-être-pas. Juste une envie douce qui pousse sous la peau. Comme un bourgeon. Comme le printemps, tiens.

Je traverse le couloir. C'est étrange comme le corps mémorise. Mon pas est plus assuré et mon souffle plus régulier. Même mon estomac, d'ordinaire prompt à faire des galipettes de stress, semble détendu.

Quand j'entre dans la salle, Bastien n'est pas devant un écran. Il est accroupi devant une machine qui émet un bruit bizarre. Il fronce les sourcils comme s'il révisait un contrôle de maths qu'il aurait pourtant lui-même inventé.

— Si tu continues à couiner comme ça, je te remplace, hein.

Lucie toussote pour signaler notre présence. Il lève la tête, l'air un peu pris en flag.

— Ah, Malorine, bonsoir. Vous allez bien ?

— Mieux que vous, non ?

Il me répond par un clin d'œil et me tend le casque.

Je m'installe. Le fauteuil me reconnaît. Il m'épouse, littéralement. Et mon corps qui, d'ordinaire, proteste au moindre effort, se relâche. Tout. D'un coup.

— Je crois que je commence à m'habituer à tout ça.

— Le fauteuil ?

— Le principe. Le fait de... partir. De décrocher.

— Vous prenez goût aux simulations ?

Je hausse les épaules.

— Disons que ça devient excitant.

Il ajuste un capteur sur mon front, recule d'un pas, les mains dans les poches, l'air faussement détaché.

— C'est humain, vous savez. Qui ne voudrait pas explorer ce qu'il aurait pu être ?

Il a raison, c'est humain. Et peut-être un brin dangereux aussi. Mais est-ce qu'on vit vraiment si on ne frôle jamais un peu le danger ? Surtout quand il est bien installé dans un fauteuil ergonomique et encadré par une équipe en blouse blanche.

— C'est bête, mais... j'ai l'impression de mieux comprendre ce que je veux... là-bas.

Une voix dans mon dos répond instantanément :

— C'est exactement ce qu'on espérait avec ce projet.

Vincent. Il entre, carnet sous le bras, démarche d'homme pressé même quand il ne va nulle part.

— Bonsoir, excusez-moi pour le retard.

Il rejoint Bastien devant l'écran, et aussitôt, ça fuse : chiffres, formules, mots qui ressemblent à des bruits de modem.

— Tout est normal.

— Votre activité cérébrale est parfaite.

Je laisse échapper un petit rire.

— Ah bon ? Vous voulez dire qu'il reste de l'espoir ?

Lucie pouffe et pose une main sur mon épaule.

— C'est reparti pour un tour, Malorine ?

Je lui rends un vrai sourire. Un de ceux qui ne cachent pas les cernes, mais qui les rendent presque jolis.

— Oh oui.

— Alors, à tout à l'heure.

J'expire, ferme les yeux, et tout disparaît. Le marché, le sac de pommes, les cerises arrogantes, le fromage coupable, les chiffres, les fins de mois, les questions. Tout. Pfft. Volatilisé.

Il ne reste que l'inconnu. Et cette étrange possibilité d'être autre chose. Quelqu'un d'autre.

« Et si... j'avais gagné au loto ? »

[SESSION N°04 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

Je fais partie de ceux qui pensent, sans trop de nuances ni de poésie, que l'argent rend heureux et que son absence peut sérieusement te pourrir la vie.

Je sais, ce n'est pas très romantique comme philosophie. Ce n'est pas une phrase qu'on brode sur un coussin ou qu'on accroche dans un cadre doré au-dessus d'un canapé en lin beige. Mais c'est la vérité.

Parce qu'aussi jolies soient les citations sur la simplicité, le bonheur ne paie ni les factures, ni les vacances, ni le billet de train pour aller pleurer chez sa meilleure amie.

Franchement, qui ne serait pas plus détendu avec un petit coussin financier bien moelleux sous les fesses ? Un genre d'oreiller magique, qui amortit les coups durs, les imprévus, les angoisses en fin de mois. Un *plouf* mental, quand la vie te balance un uppercut sans prévenir.

L'argent, ce n'est pas juste un bout de papier ou un code que tu tapes en retenant ton souffle. C'est un passeport. Pas pour le bonheur absolu, on est d'accord. Mais pour une vie plus douce. Une vie où tu peux respirer sans entendre ta carte de crédit tousser en fond sonore. Une vie où tu n'as pas besoin

de vérifier ton compte bancaire trois fois avant d'acheter du beurre demi-sel. Parce que oui, un monde sans beurre dans les épinards, c'est un monde triste.

Le manque d'argent, en revanche, c'est un colocataire envahissant. Il s'incrute, ronfle dans ta tête. Il ne fait pas la vaisselle, mais il vide ton frigo. Et il te rappelle, à chaque occasion, que non, tu ne peux pas. Pas ce resto, pas ce bouquin, pas cette escapade, pas même cette pâtisserie dans la vitrine. Il te vole les petits bonheurs. Les inattendus. Les spontanés. Il te pousse à faire des maths alors que toi, tu voulais juste vivre.

Bien sûr, il y a toujours quelqu'un pour te dire que « l'argent ne fait pas le bonheur ». Et je veux bien le croire. Vraiment. Je veux bien croire que les billets de banque ne te prennent pas dans leurs bras quand tu as un chagrin, qu'ils ne te glissent pas un mot doux au creux de l'oreille quand tu doutes de toi. Mais ils paient les séances chez le psy. Et ça, mine de rien, ça suffit à tenir debout.

L'argent n'achète pas l'amour, ni la paix intérieure, ni les retrouvailles sur le quai d'une gare. Mais il achète du temps. De l'espace. Du répit. Et parfois, c'est tout ce qu'on demande.

Je ne veux pas une vie de luxe. Juste une vie où je n'ai pas à m'excuser d'exister. Une vie où je ne calcule pas combien d'heures je dois travailler pour m'offrir ce pull. Où je ne coupe pas mon chauffage parce que la facture d'électricité, ça monte plus vite que le moral. Une vie où respirer ne me coûte pas une case sur mon relevé de compte.

Et franchement, qui dirait non à cette bonne dose de tranquillité d'esprit ?

Il y a des jours où la vie ressemble à un rêve. Celui qui ne s'évapore pas au réveil avec le goût du dentifrice. Ni celui où ton ex te poursuit en chaussons dans un supermarché géant. Non, un rêve lisse. En soie. Un rêve cousu main, sans fil qui dépasse.

Et aujourd'hui... aujourd'hui, je suis en plein dedans.

Ma berline noire roule en silence le long du boulevard, direction l'Institut *Peauésie*. Peauésie. Un croisement entre « peau » et « poésie », j'imagine. Ou alors une faute de frappe qui a trop bien marché. Je visualise très bien la réunion qui a accouché de ce nom. Un brainstorming un peu trop long, avec des *Post-its* rose fluo, une stagiaire qui ose timidement « Et si on jouait sur les mots ? », et une directrice marketing qui s'exclame, les yeux soudain illuminés : « Mais oui ! C'est ça ! Peauésie ! L'art de la peau et des poèmes ! C'est brillant ! ». Champagne. Applaudissements. *LinkedIn* mis à jour.

J'ai levé les yeux au ciel la première fois. Maintenant ? Je souris. Parce que je suis devenue celle qui entre. Sans hésiter. Sans se demander si elle a les moyens. Sans regarder le prix à côté du soin. Juste pour le plaisir.

La porte automatique s'ouvre, et tout me caresse dans le bon sens. Ici, tout a été pensé pour te convaincre que tu as fait le meilleur choix : lumière tamisée qui flatte le teint ; musique d'ambiance entre clapotis de ruisseau et soupir de bambou ; et cette odeur délicieuse mi-agrumes, mi-doudou. Je m'oxygène. Et même mes narines se sentent riches.

— Bonjour, Madame Vaucreux !

La réceptionniste m'accueille avec un sourire si parfait qu'on dirait qu'il a été repassé à la vapeur.

— Bonjour Juliette.

Je file aux vestiaires, et face au miroir, j'inspecte ma robe. Elle est jolie, un peu trop ajustée sur les hanches, c'est vrai, mais j'ai décidé de ne pas m'en vouloir pour mes croissants de ce matin. J'effleure le tissu, le laisse glisser, et l'échange contre un peignoir d'une douceur obscène. La tenue officielle de la détente, à mi-chemin entre le luxe et le pyjama.

Quelques minutes plus tard, je suis étendue sur un transat, au bord de la piscine intérieure. Tout est beige, bois clair, verre poli. Les reflets de l'eau dessinent des ondes sur le plafond. Rien ne dépasse. Même le silence est bien élevé.

Et moi, là, au milieu, je flotte.

Puis une hôtesse surgit dans mon champ de vision.

— Champagne ou thé glacé, Madame Vaucreux ?

Mon instinct hurle *Champagne !*. Il lève déjà son verre, trinque à tout ce qu'on a survécu et à tout ce qu'on espère encore. Il veut des bulles, des rires, et une ivresse légère.

Mais ma bouche, elle, joue la carte de la raison :

— Thé glacé, s'il vous plaît.

Pas par vertu ni pour la détox. Juste parce qu'à la maison, Olivier boit suffisamment pour deux dans le département des apéritifs matinaux.

L'hôtesse acquiesce d'un hochement professionnel, s'éloigne en silence, et me laisse dans mon cocon moelleux.

J'essaie de profiter et ferme les yeux. Je me dis que je suis exactement là où il faut. Et pourtant... Rien à faire. Quelque chose coince. Pas physiquement, non – le fauteuil est un nuage. Mais dans ma tête, il y a un fil tendu. Une tension invisible qui me rappelle que ce bonheur-là, cette perfection de magazine, ce n'est pas vraiment le mien.

C'est beau, c'est doux, c'est luxueux. Mais c'est comme essayer de danser dans les chaussures d'une autre : ça a l'air facile de l'extérieur, mais à l'intérieur, ça frotte.

Et pourtant, j'ai tout pour me satisfaire. Le peignoir cinq étoiles, le cadre *Pinterest*, le silence apaisant. Mais, c'est comme si j'étais une figurante dans une scène de film qui n'est pas le mien.

Je souffle doucement et chasse cette pensée. Après tout, n'est-ce pas pour ça que je suis venue ? Oublier. Juste un peu.

Il y a des endroits où, même bien assise, on ne se sent jamais tout à fait à sa place. Et des jours où, même bien entourée, on se sent un peu seule.

C'est ce que je pense, là, dans ce cocon de velours et de silence parfumé, enveloppée dans un peignoir plus doux que ma mémoire d'enfance, à faire semblant que tout va bien. Que je suis bien. Que je mérite ce moment. Que je suis chez moi, ici. Que personne ne voit le badge usurpation-d'identité-émotionnelle collé sous mon col.

Je dépose mon verre vide sur la tablette avec cette sensation étrange – mais délicieuse – qu'on éprouve quand on fait un geste parfaitement banal dans un lieu beaucoup trop chic. Un clin d'œil au monde qui dit : Regardez-moi, je suis habituée. Je fais ça tous les jours, moi, m'hydrater dans la soie et les huiles essentielles.

Ridicule ? Absolument. Mais ça m'amuse. Et ces petits mensonges-là sont inoffensifs. Des jeux. Des pirouettes mentales qu'on fait pour se sentir un peu plus grande que le regard des autres.

Je me lève – ou plutôt, j'essaie de me lever avec élégance. Mais la vérité, c'est que mes jambes n'ont jamais été

complices de mes ambitions. J'ai l'élan d'un flamant rose, la souplesse d'un banc public et la stabilité émotionnelle d'un flan. Bref, on a vu plus gracieuse.

Direction la salle de détente. Un temple de silence, de lumières qui changent lentement de couleur. Un endroit conçu pour qu'on flotte. Corps, pensées, douleurs. On y sombre doucement dans l'oubli. Et je suis venue pour ça. Pour oublier.

Mais voilà. C'est toujours au moment où je me crois légère que le sol me rappelle la gravité. Mon pied gauche, ce boulet, glisse. D'abord timidement. Puis, plus sûr de lui, il s'élançe pour de bon. Le corps suit. Le cerveau, comme souvent, traîne derrière. Et puis... l'impact. Le vrai. Celui d'un boudin qui percute le carrelage avec l'enthousiasme d'un sac à patates tombé d'un camion. Le bruit est net. Franc. Honteux. Mon égo vient de faire un triple salto-arrière.

Le silence s'abat sur la pièce. Même la piscine arrête de clapoter, par solidarité ou par gêne.

Puis des pas. Et cette voix.

— Tout va bien, madame Vaucreux ?

Juliette. Elle est là, au-dessus de moi, compassion dans les yeux, fous rires en embuscade.

— Oui, oui, tout va bien.

C'est un mensonge bien trop évident. Tout pique. Mon genou. Mon dos. Mon amour-propre.

Je tente de me redresser. Mon peignoir mouillé s'accroche au carrelage comme un koala à son eucalyptus. Il refuse de me laisser partir. Je lutte. Une main. Un coude. Une grimace. L'humiliation fait un strip-tease lent, mais efficace.

Juliette m'aide, avec cette bienveillance professionnelle qui me donne l'impression d'avoir cent ans et une hanche en plastique.

— Ce sol est vraiment traître.

Elle hoche la tête, sérieuse.

— Oui, on a déjà eu... quelques incidents, effectivement.

Traduction : *Bienvenue dans notre palmarès des chutes mémorables. Vous venez de décrocher une médaille en mousse.*

Je retourne à mon transat, le rouge aux joues et la dignité perdue quelque part entre le carrelage et les bulles du jacuzzi. Je saisis mon verre, le porte à mes lèvres. Il est vide. Évidemment. Mais j'y bois ma honte, à petites gorgées imaginaires.

Peut-être que personne n'a vu. Peut-être que Juliette est une forteresse de discrétion. Ou peut-être que je suis déjà virale sur *TikTok*, légendée « Quand ton élégance glisse avec toi ».

Le reste de la journée est un miracle sensoriel. Un vrai. Un massage aux agrumes qui me transforme en flan à l'orange. Un hammam où je fonds au point de douter de ma forme physique. Et un jacuzzi, où chaque bulle me chuchote à l'oreille de ne plus penser à rien, de lâcher prise. Et je lâche. Un peu.

Mais la réalité, encore et toujours elle, me rattrape. Elle ne rate jamais un rendez-vous. Elle revient, toujours. Parfois dans un message, d'autres fois dans un miroir. Cette fois-ci, elle a choisi deux voix féminines et une porte entrouverte.

— Elle passe son temps ici, à se faire dorloter, pendant que son mari...

Mon cœur fait une pause et ma main gèle dans mes cheveux.

— Son mari ? Il passe plus de temps à boire qu'à dormir. Et tu sais ce qu'il fait, hein ? Il traîne au casino du matin au soir. Il paraît qu'il a encore perdu une somme énorme, la semaine dernière.

Je me fige. Non. Ce n'est pas de moi qu'elles parlent. Ce ne peut pas être moi. Il y a forcément une autre femme ici avec un mari aux poches percées et au verre trop rempli.

Mais la suite me crucifie :

— Et elle ? Elle sourit. Elle fait comme si de rien n'était, comme si personne n'avait remarqué.

— J'ai de la peine pour elle.

« J'ai de la peine pour elle. »

J'ai de la peine pour moi.

Je reste là, figée. Les doigts en arrêt, les jambes en coton. Je devrais me montrer. Les confronter. Dire quelque chose de brillant, d'impossible à oublier.

Mais rien ne sort.

Parce que, quand on est blessée à un endroit qu'on cache bien, les mots ne montent pas. Ils restent coincés là, dans le ventre. Et ils piquent.

— Tu penses que...

Leurs pas s'éloignent, leurs voix se dissipent et leurs sacs bruissent. Mais leurs phrases restent. Accrochées à ma peau. À mes pensées. À ce que je voulais oublier.

Même quand il n'est pas là, Olivier est partout. Il contamine tout. Mon silence. Mes journées. Même mes moments de bonheur. C'est lui, la tache indélébile sur mon linge blanc. Il gâche la lumière, même quand je ferme les yeux.

Je referme mon casier et respire profondément. Mais c'est comme inspirer dans une pièce pleine de fumée. Impossible.

Quand je sors, le soleil me frappe en plein visage. Il est brutal, il m'expose, il refuse de me laisser dans l'ombre.

Je marche vers ma voiture. Mes bottines claquent sur le pavé. Un claquement pas très assuré. Le bruit d'une femme qui hésite. Qui glisse sur ses pensées comme elle glisserait sur...

... un sac en plastique, tiens.

Et mon pied dérape. Encore.

Le même mouvement absurde en trois actes : déséquilibre, envol, atterrissage forcé.

BOUM.

Je reste là. Assise sur le trottoir. Jambes en étoile. Mains au sol. Coccyx en détresse.

Et je murmure, entre deux larmes :

— Retour.

[FIN DE SESSION]

Il y a toujours ce petit battement suspendu. Ce moment bref entre deux mondes. Une fraction de seconde où rien ne pèse. Le vide avant l'ancrage.

Et puis, la lumière. Crue. Blanche. Frontale. La même que celle d'une salle de réveil. Celle qui ne fait pas de détour, qui annonce sans ménagement : ça y est, tu es de retour.

Mon esprit traîne encore dans un spa à l'odeur d'agrumes, sur un transat, ou peut-être juste allongé sur le trottoir, coccyx en compote et dignité en cavale. Mais le poids du casque sur mon crâne, lui, ne laisse pas place au doute : je suis revenue. Et pas dans la douceur.

Lucie s'approche et, sans un mot, me libère de Néomire.

— Alors, comment ça s'est déroulé, aujourd'hui ?

Je laisse tomber ma nuque contre le dossier, respire un grand coup. Mon cœur bat trop vite pour une femme qui vient de passer une heure à se faire masser.

— Honnêtement ? Un peu... chaotique.

Elle penche la tête. Elle ne commente pas, mais son regard en dit long : elle veut des détails.

La porte s'ouvre. Bastien entre, un verre d'eau à la main et répète :

— « Chaotique » ?

À ce mot, Vincent lève les yeux de sa tablette. Son stylet suspendu entre deux lignes de code, prêt à enregistrer la moindre bizarrerie.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Je soupire. Il va falloir le dire, l'assumer.

— Eh bien... j'ai glissé.

Pause.

— Plusieurs fois.

Deux paires de sourcils se lèvent.

— Une fois à cause de l'humidité, et une autre à cause d'un sac en plastique.

Je baisse les yeux sur mes genoux. J'ai connu des comptes rendus plus glorieux.

Bastien croise les bras.

— Peut-être que la simulation a capté que vous étiez un peu maladroite dans la vraie vie, non ?

Je me redresse, attrape le verre et bois une gorgée.

— Je veux bien reconnaître que je ne suis pas une ballerine. Mais là, c'était franchement exagéré.

Un frisson de doute m'effleure, puis :

— Et maintenant que j'y pense, je tombe dans toutes les simulations. Pas juste celle-là. Même la fois dans le Paris enneigé, j'ai failli embrasser un trottoir...

Vincent replonge dans son écran. Il est déjà loin. Dans les chiffres, les données, les mouvements captés.

— Intéressant...

Je papillonne des paupières.

— Intéressant ? Moi qui m'écrase au sol en boucle, c'est intéressant ?

Bastien hausse les épaules, sourire en coin.

— Ce n'est pas vous. Enfin, pas uniquement. Ça pourrait venir d'un désalignement dans la calibration de la simulation.

Si les coordonnées de votre corps ne sont pas parfaitement synchronisées avec les surfaces virtuelles, ça crée des micro-décalages. Et ça peut suffire à faire... disons, quelques glissades non prévues.

— Traduction, s'il vous plaît.

Il acquiesce.

— En résumé, si la simulation enregistre vos mouvements avec une demi-seconde de retard, ça peut suffire à vous faire trébucher.

— Donc, si je tombe, c'est à cause d'un bug ?

Vincent ajoute :

— On ne peut pas l'affirmer sans analyse, mais oui, il est possible qu'un défaut de latence ait amplifié des déséquilibres. On va extraire vos données motrices et les passer en relecture.

Je grimace.

— Des données motrices... j'ai l'impression d'être un robot mal réglé.

— Vous êtes surtout une excellente testeuse. Ces retours-là, même s'ils vous paraissent anecdotiques, sont précieux. Chaque détail nous aide à améliorer la stabilité de l'environnement.

Je m'appuie contre le fauteuil, mon verre entre les doigts. Il est presque vide, un peu tiède, et probablement plus symbolique que désaltérant.

— Ah, ben voilà. Mon grand destin, c'était ça. Chuter pour faire avancer la science.

Lucie laisse échapper un petit éclat de rire, franc, contagieux, qui fait plisser ses yeux et briller ses joues. Même Vincent, d'habitude aussi expressif qu'un mur, relève la tête avec un sourire en coin.

Je les observe, tous les trois, en blouse blanche, tablette à la main, gestes précis et regards concentrés. Des professionnels

dans leur élément. Et puis il y a moi, plantée là comme une erreur de casting, dégoulinante de doutes, décoiffée d'angoisses. Et pourtant, ça me prend. Un fou rire, irrépressible, libérateur, qui éclate sans prévenir. Un de ceux qui part du ventre, grimpe dans la gorge, explose dans la pièce. Un rire qui surprend tout le monde – moi la première. Je ne sais pas trop pourquoi je ris, mais bon sang, ce que ça fait du bien. Mes épaules se relâchent et mon souffle redevient mien.

Et trois paires d'yeux me regardent comme si j'étais folle.

Il y a des soirs où rentrer chez soi, c'est pire que rester dehors. Des soirs où la porte de l'immeuble ne s'ouvre pas, elle soupire. Où le hall ne vous accueille pas, il vous avale.

Ce soir, c'est un de ceux-là.

Je referme la porte un peu trop fort. Pas de quoi alerter les voisins, mais assez pour prévenir le monde entier : ce soir, c'est non.

Sauf que le monde, il s'en fout.

Je monte l'escalier, marche après marche. Le sac me scie l'épaule, mais ce n'est pas lui qui me fatigue. Ce qui me pèse, c'est tout ce que je ne dis pas. Ce que je ravale. Ce que je tourne en boucle en boucle et en boucle...

À la dixième marche, je m'arrête. Officiellement pour examiner une fissure dans le mur. Officieusement pour souffler. Pas parce que je manque d'air. Parce que je me noie.

La lumière clignote au plafond, jaune, lasse, comme si elle aussi avait renoncé. Elle n'éclaire rien, elle dénonce. La poussière sur la rambarde, les traces sur les marches, et cette empreinte de main sur le béton. Peut-être celle d'un voisin. Peut-être la mienne, un soir où j'avais besoin d'un mur pour continuer à tenir debout.

Et c'est là que je pense à lui.

Olivier.

Vingt-six années partagées. Une adresse. Un lit. Des silences.

Il est partout. Dans ma manière de replier mon manteau. Dans les capsules de café que j'achète encore, même si je les déteste. Dans l'ordre impeccable de mes chaussures, pour qu'il ne bute pas en rentrant. Même dans la simulation, il a réussi à s'infiltrer.

Et en même temps, il est nulle part. Nulle part quand j'ai besoin de parler, de pleurer, de me rappeler que je suis plus qu'un décor figé dans une pièce trop vide.

J'arrive au premier étage. Je souffle. J'aimerais dire que j'ai pris de la hauteur. Mais non. J'ai juste grimpé d'un niveau, avec mes doutes et mes angoisses en sac à main.

Et puis, elle est là.

Élise.

Élise, avec son legging arc-en-ciel, son sweat trois fois trop grand et sa tresse qui danse comme une virgule joyeuse. Elle tient un pot de fleurs dans les bras, une plante instagrammable par excellence. Verte, foisonnante, pleine de vie. Tout ce que je ne suis pas.

— Salut !

Son enthousiasme me percute de plein fouet. J'étais dans mon brouillard, et elle déboule avec sa bonne humeur.

— Bonsoir, Élise.

— Alors, ta journée ?

Sa question n'est pas un « ça va » lancé par automatisme. C'est une vraie question, avec une place laissée à la réponse. Et ça me désarme sûrement plus que n'importe quel discours de psy.

Je pourrais mentir, faire semblant, dire que tout roule, que j'ai fait les courses et résolu un Sudoku difficile. Mais je n'ai pas l'envie. Pas ce soir.

— Disons... mouvementée.

— Mouvementée ? Oula ! Ça sent le jour à ouvrir une bouteille, ça.

Je fronce les sourcils. Un peu surprise. Un peu tentée. Normalement, j'aurais refusé. Un sourire poli, une excuse, et hop, disparue, emmitouflée dans mon plaid, à parler à ma cafetière comme si elle me répondait.

Mais là... Là, j'ai juste envie d'éviter Olivier. Éviter sa respiration. Éviter son regard qui ne me voit plus. Éviter de ruminer seule.

— Peut-être bien.

Elle sourit, et c'est comme si le couloir s'éclairait un peu plus. C'est fou, quand même. Elle pourrait vendre de la lumière en pot.

— Ça tombe bien, j'allais justement m'en servir un. Tu viens ? J'ai du vin blanc. Ou du thé, si tu es plus team sobriété.

Elle me regarde avec ce mélange d'évidence et de légèreté.

Et sans réfléchir, sans peser, sans organiser mentalement mes « non », je dis :

— D'accord.

Comme une passagère qui monte dans un bus inconnu.

Comme une femme qui ne sait plus si elle rentre chez elle ou si elle fuit doucement.

Chez Élise, tout respire la vie. Et le basilic. Beaucoup le basilic. C'est un joyeux foutoir, mais un foutoir avec un style. Sur les murs, des affiches d'expositions oubliées côtoient des cartes postales cornées et des polaroids légèrement flous. On dirait un musée du Bonheur sans prétention. Un peu comme Élise, en fait.

Au milieu du salon trône un canapé qui a dû connaître des jours meilleurs – et des fesses variées. Il est affaissé du côté gauche et recouvert de coussins bariolés : flamants roses, ananas, citation pseudo-profonde (« Respire, t'es pas une imprimante »). C'est kitsch, c'est doux, c'est elle.

La bibliothèque déborde de romans aux pages tournées mille fois. Pas de classement alphabétique ici, ni de coin lecture chic. Juste des livres qui vivent, qui s'empilent, qui s'aiment.

Et surtout, il y a des plantes. Un festival chlorophyllé. Elles sont partout. Pendues au plafond, alignées sur les étagères, posées au sol dans des pots dépareillés. Certaines se dressent vers la lumière, d'autres s'étalent nonchalamment sur les meubles. Il y a des monstera, des cactus grassouillets, du lierre... On sent bien que ce sont elles, les vraies propriétaires

des lieux. Les humains ne sont que de passage, tolérés s'ils arrosent.

Je me laisse tomber sur le canapé – ou plutôt, j'y disparaissais. Les coussins m'avalent avec enthousiasme. Et malgré le capharnaüm, malgré le bazar organisé, je me sens bien. Mieux que bien. Ici, c'est vivant. Ici, on n'enfile pas ses soucis comme un manteau, on les abandonne à la porte avec ses chaussures.

Je regarde autour de moi, un sourire en coin. Sur une planche en bois, un pied de menthe a l'air de vouloir grimper au plafond et un avocatier adolescent fait sa crise d'identité en poussant de travers.

Je lève un sourcil, faussement suspicieuse.

— Je vais finir par croire que tu fais du trafic de plantes.

Élise rit, son pot à la main, qu'elle tente de caser sur une étagère déjà en surcharge pondérale végétale.

— Je préfère dire que je les sauve. Tu serais étonnée du nombre de gens qui jettent une plante juste parce qu'elle a une feuille jaunie.

Je prends un air grave.

— Un véritable crime contre la photosynthèse.

Elle éclate de rire. Pas un petit gloussement discret, non. Un rire clair, rond, contagieux. Le genre qui décoince des épaules et réchauffe les cœurs.

— Exactement ! Je vois que tu saisis l'ampleur du drame.

Elle ouvre le frigo, en sort une bouteille de vin blanc, et la débouche avec un petit *pop*.

— Tu t'y connais en plantes ?

— Grâce à ma sœur, oui. Elle est fleuriste.

Elle nous sert deux verres, s'installe en tailleur sur un tabouret, et me lance un regard complice.

— Je veux bien son adresse, alors. Bon, plus sérieusement, c'était quoi cette journée de folie ?

Je fais tourner mon verre entre mes doigts.

— Tu ne me croiras jamais...

— J'adore ce genre d'introduction.

Je bois une gorgée, laisse le frais descendre jusqu'à mon estomac avant de dire :

— J'ai passé ma journée à tomber. Littéralement.

Ses paupières papillonnent.

— Tomber ?

— Glisser, trébucher, m'étaler. Une *masterclass* en chute libre, avec démonstration en direct.

Elle étouffe un rire.

— OK, je ne m'attendais pas à ça. Mais... où ça ?

Petite hésitation. Une seconde à peser l'absurdité de ma réponse.

— Euh, dans un spa...

— Attends deux secondes. Donc, tu es allée te détendre... et tu t'es fait massacrer par le carrelage ?

— Voilà. Très beau résumé.

Elle secoue la tête, entre l'empathie et l'éclat de rire.

— Tu sais que c'est censé être l'inverse, hein ?

Je lève mon verre.

— C'est ce que j'avais naïvement espéré. Mais, apparemment, l'univers avait envie de rigoler un bon coup.

Elle lève le sien, un rictus en coin.

— À la gravité, alors. Qu'elle te laisse tranquille demain.

On trinque. Le verre tinte. Et dans ce petit bruit cristallin, il y a un peu de légèreté retrouvée.

On papote encore un peu, les sujets glissant d'un à l'autre comme des feuilles sur un ruisseau. On parle du voisin du dessus, celui qui, visiblement, s'est lancé dans une étude approfondie du déplacement de meubles entre minuit et trois heures du matin. D'un minuscule café planqué au fond d'une ruelle, qu'Élise a découvert par hasard et qu'elle décrit avec

des yeux qui brillent. De son frère aussi, qu'elle tente de convertir au yoga, alors que, selon ses propres mots, il est « aussi souple qu'un vieux sommier ».

C'est facile avec elle. Fluide. Comme si quelqu'un avait baissé le volume du monde, juste le temps d'un verre – ou deux.

Et puis, sans prévenir, le silence s'installe. Élise fait tourner son verre entre ses doigts, son pouce traçant des cercles lents autour du pied.

— Tu sais, tu peux venir ici quand tu veux.

Elle relève la tête, cherche mon regard.

— Je veux dire... si un jour tu as juste envie d'être ailleurs, même sans raison, tu peux sonner.

Je ne réponds pas tout de suite. Parce que c'est exactement ça. Ce soir, j'avais juste besoin d'être ailleurs. Et ici, c'est devenu cet ailleurs.

Alors, je souris.

— Je retiens l'invitation, merci.

Et sur ces mots, je me redresse, attrape mon sac et me dirige vers la porte. Élise me suit des yeux, puis plisse le front.

— T'es sûre que tu n'veux pas que je t'enseigne deux-trois postures de yoga ? Histoire d'éviter d'autres face-à-face douloureux avec le carrelage.

Je lève les mains en signe de reddition.

— OK, je vais y réfléchir très sérieusement... À très, très long terme.

Elle rit, et je me dis que, parfois, le ridicule est un raccourci vers les plus beaux liens.

On ne se rend pas compte qu'on touche le fond avant d'y être assis depuis un moment. Il n'y a pas d'alarme, pas de sirène, pas de voix qui dit : « Veuillez attacher votre ceinture et bien vouloir paniquer, le crash émotionnel est imminent ». Non. C'est plus traître que ça. C'est une lente glissade, une pente douce qu'on ne sent pas sous nos pieds. Une fatigue qui s'installe sans frapper, qui déplace les meubles en silence et finit par repeindre les murs de gris. C'est un jour où on se lève un peu plus lourd. Un autre où on soupire sans raison. Puis, un jour, on ne rit plus aux blagues, on ne pleure même plus, on flotte. Et puis, un soir, on rentre chez soi et on réalise que ce "chez soi" n'a plus rien d'un refuge. Que c'est juste une adresse. Un plafond. Quatre murs. Un frigo à moitié vide et un canapé trop petit pour deux personnes qui ne se touchent plus.

Je reviens de chez Élise à pas lents. Mes jambes avancent toutes seules, comme si elles connaissaient le chemin par cœur. Mais ma tête, elle, est restée quelque part entre ce salon envahi de plantes et ce verre de vin qui avait le goût d'une parenthèse.

Je traverse le palier, insère la clé dans la serrure, et me surprends à penser : à quel moment ai-je cessé d'avoir envie de rentrer chez moi ?

Je ne sais pas.

Peut-être le jour où j'ai compris que notre table n'accueillait plus de dîner. Ou peut-être le soir où j'ai réalisé que les silences entre nous prenaient plus de place que les mots. Ou encore ce fameux matin où je me suis maquillée en évitant son regard, comme on fuit un miroir qu'on n'a plus envie d'affronter.

Je pousse la porte. Et je n'ai même pas le temps de souffler.

— T'étais où ?

La voix d'Olivier m'arrête net. Pas un bonsoir ni un sourire, mais une accusation.

Il est là, debout, au milieu du salon, une canette à la main.

— Bonsoir à toi aussi, Olivier.

Il répète, plus fort :

— T'étais où ?

Je pose mon sac.

— J'étais chez la nouvelle voisine. Élise. Tu sais, celle d'en face.

Il fronce les sourcils comme s'il ne connaissait ni voisine, ni rien d'autre que sa foutue bière.

— La voisine ?

Je retiens un soupir, mais de justesse.

— Oui. Celle qui vient d'emménager. On a pris un verre ensemble, histoire de faire connaissance.

— Un verre ? À cette heure-là ?

Son air de cow-boy de salon me fatigue d'avance. Il croit que je vais me justifier, que je vais m'excuser d'avoir osé respirer ailleurs que sous son regard.

— Oui, un verre. Pas un braquage ni une formation à une secte. Un verre, Olivier.

Mais il ne lâche pas. Jamais.

— Et tu ne penses pas que j’aurais aimé être au courant ?
T’aurais pu me prévenir !

— Pour faire quoi ? T’envoyer une invitation officielle ?
Ses doigts se crispent autour de sa bouteille.

— T’aurais au moins pu répondre au téléphone !

— J’avais juste besoin de souffler. De parler à quelqu’un.
De rire, même. Tu te souviens ce que c’est, rire ?

— Tu me prends pour un con, c’est ça ?

Ah. Le voilà. Le fameux refrain.

— Tu veux vraiment savoir ce que je pense ? Je pense que
tu passes tes soirées à boire, à râler, à te plaindre. Et tu veux
que je te prévienne chaque fois que je respire à l’extérieur ?
Tu veux un suivi GPS peut-être ?

Il s’approche, mais je ne recule pas. Plus maintenant.

— Tu deviens folle.

— Non, Olivier. Je deviens lucide.

Un silence. Court. Coupant.

— Tu vas prendre tes affaires et partir.

Il cligne des yeux, comme si j’avais parlé en morse.

— Quoi ?

— Tu m’as très bien entendue.

— Malorine...

— Non, stop, pas de *mais*. Pas de justification, pas de
drame. Juste... pars.

Il reste immobile, comme un enfant puni. Puis il tourne les
talons, sans un mot.

Dans la chambre, des bruits de tiroirs qu’on ouvre trop vite.
Des pas précipités, des affaires qu’on fourre en vrac dans un
sac, sans logique, sans ordre. Je parie qu’il va oublier sa
brosse à dents.

Et moi, je suis là, figée dans ce salon qui ne veut plus de
moi non plus.

Je devrais me sentir soulagée, non ? C'est ça le script habituel : on se libère, on respire, on tourne la page. Champagne et renaissance.

Mais à la place, je me sens comme un château de cartes qui s'effondre en silence. Mes jambes tremblent. Mes mains aussi. Je suis gelée de l'intérieur.

Olivier, je l'ai aimé. C'est ça le pire.

Je ne l'ai pas aimé comme dans les films, avec des envolées poétiques et des scènes de baisers sous la pluie. Je l'ai aimé en vrai. Dans les petits gestes, dans les cafés partagés, dans les silences encore lourds. Je l'ai aimé quand il me couvrait sans que je le demande. Quand il me disait « rentre bien », même s'il ne montrait rien.

Et un jour, je ne sais pas quand, cet amour s'est mis à contracter. Un peu plus chaque jour. Telle une fleur qu'on n'arrose plus.

Je m'assois. Le canapé grince.

Ce canapé sur lequel on ne se touchait plus.

Je me souviens de nos débuts, quand on se battait presque pour s'allonger l'un contre l'autre. Aujourd'hui, il y a un coussin entre nous. Un coussin, et des années de silences.

Un zip retentit. Le sac est prêt. Lui aussi, visiblement. Il réapparaît, le dos un peu voûté sous le poids de la bandoulière.

Il ouvre la bouche. Hésite.

— Tu veux vraiment ça ?

Il n'y a plus de colère dans sa voix. Juste un reste de fatigue. Un bout de résignation. Comme s'il savait déjà la réponse, mais qu'il espérait encore un contretemps, un miracle, un « non » soufflé au dernier moment.

Je ne dis rien, ma gorge est en grève. Je hoche la tête. Une seule fois. Mais c'est suffisant.

Il disparaît sans un mot de plus. Pas de scène. Pas de dernier baiser. Pas de retournement de situation de comédie romantique. Juste une porte qui se ferme, doucement. Et le silence. Brut, épais, écrasant.

Olivier est parti. Vraiment parti.

Je devrais pleurer, hurler, me rouler par terre façon drame shakespearien. Ou alors, enfin respirer. Mais je ne fais rien. Je reste là, les bras ballants, le regard vissé sur la porte close. Et c'est là que ça me frappe, comme une vérité discrète, patiente, qui attendait son heure. Ce n'est pas lui qui est parti. C'est moi.

Je suis partie il y a déjà longtemps, sans valise, sans déclaration. Je suis partie la première fois qu'il a oublié mon anniversaire. Puis, encore une fois quand j'ai mangé seule trois soirs de suite, sans explication.

Je suis partie un peu plus à chaque rendez-vous manqué, chaque absence maquillée en fatigue.

Je suis partie quand nos enfants sont partis, et qu'on n'a même pas su se retrouver dans ce nid soudain beaucoup trop grand.

Je me déplace jusqu'au bord du canapé. Là où il s'asseyait toujours. Là où je ne m'asseyais jamais. Une sorte de territoire invisible. Mais ce soir, il n'y a plus de territoire, plus de règles. Juste moi, et ce silence qui prend toute la place dans mon cœur.

Le silence, ça paraît anodin. Juste une absence de bruit. Une pause dans la bande-son de la vie.

Mais ce soir, il pèse. Il s'infiltré partout. Dans les coussins, sur les murs, dans mes poumons. Un silence dense, presque vivant. Le genre qui observe en coin.

Je me lève. Pas d'un bond. Plutôt comme on émerge d'un rêve trop long. Et je tourne en rond. Un tour dans le salon. Un autre dans la cuisine. Je fais semblant de chercher quelque chose, mais je sais très bien ce que je ne trouverai pas ici.

Il est parti, et moi je suis restée, avec cette impression d'avoir vidé une pièce... mais pas encore mon cœur.

Sans vraiment savoir pourquoi, j'attrape mon manteau, les clés au fond de mon sac, et je sors.

L'air de la nuit est tranchant. Il sent l'humidité, la terre, le calme des rues endormies. Il empeste la réalité nue, sans filtre, sans décor. Je marche sans réfléchir. Enfin... si. Mais pas avec ma tête. Je marche avec le ventre, avec ce quelque chose de profond qui connaît le chemin.

Deux rues à traverser. Un trottoir bosselé. Un lampadaire qui clignote. Et puis, elle est là.

La maison de mon père.

Façade beige un peu terne, volets verts écaillés, fissures qui serpentent sur les murs. Le genre de maison qui ne cherche pas à impressionner, mais qui tient bon, malgré les années, malgré tout. Une maison qui n'a jamais été rénovée, mais toujours réparée, à sa manière. Solide. Tordue, mais fidèle. Comme son propriétaire.

Je m'arrête devant le portillon, la main en suspens au-dessus du loquet rouillé. Ce n'est pas de l'hésitation, c'est du respect. Une petite pause avant d'entrer dans un monde parallèle. Celui où l'on ne ment pas. Celui où l'on ne fait pas semblant d'aller bien.

La lumière filtre à travers les stores. Derrière, sa silhouette. Toujours la même. Voûtée, mais ancrée. Et à cet instant précis, je me dis que, tant qu'il est là, rien n'est tout à fait foutu.

Je pousse le portillon, qui proteste comme un vieux grincheux. Et déjà, j'aperçois une ombre se lever derrière la vitre.

La porte d'entrée s'ouvre avant que je ne touche à la sonnette, et il est là. Un torchon à la main, un sourcil levé et l'air aussi surpris que ravi.

— Eh ben, regarde qui voilà !

— Salut papa. Désolée de débarquer comme ça, mais...

Il agite son chiffon, chassant mes excuses.

— Tss, pas de ça ici. La porte est toujours ouverte. Même quand elle grince.

Il s'écarte en désignant l'entrée d'un geste dramatique.

— Allez, entre, ma grande.

Et là, mes épaules se relâchent.

Ce n'était pas prévu, ce détour. Pas vraiment réfléchi non plus. Mais parfois, quand le monde tangué, on a juste besoin de retrouver quelqu'un qui tient debout.

L'air chaud de la maison m'accueille dès le seuil. Une chaleur douce, un brin étouffante, celle qui sent le bois ciré et les souvenirs tenaces. Un parfum à l'ancienne. L'odeur de mon enfance.

Ici, le mobilier n'a pas changé d'un centimètre depuis la chute du mur de Berlin. Le même parquet qui craque, les mêmes fauteuils aux accoudoirs mités, les mêmes bibelots un peu kitsch. Et surtout, les photos. Partout. L'entrée est un véritable musée familial.

Mes yeux s'attardent sur un cadre que je connais par cœur. Moi, quinze ans, sourire rigide, bagues scintillantes et une coupe de cheveux à faire frémir un coiffeur. Ma mère avait pris les ciseaux ce jour-là. Et il m'a fallu des mois pour me regarder de profil sans grimacer. À côté, mon père. Plus jeune, le regard rieur, et surtout, cette moustache. Celle qu'il considère toujours comme un symbole de son charme indéfectible. Une véritable affaire d'État. Virginie et moi avons tenté toutes les stratégies pour l'en débarrasser. Paris. Chantage affectif. Supplications. Rien n'y a fait. Il s'y accroche comme s'il avait inventé le concept.

J'avance jusqu'au salon. L'horloge au mur tictaque encore, mais ses aiguilles sont figées à vingt-deux heures quarante-sept. Elle s'est immobilisée une nuit d'été 1998. Le soir de la fameuse victoire des Bleus. Ce soir-là, on avait sauté dans la maison, renversé un bol de chips, chanté la Marseillaise avec des casseroles. Et l'horloge a décidé de s'arrêter là. Mon père aurait pu la réparer. Mais pourquoi faire simple quand on peut faire poétique ? « Elle garde un souvenir. Et puis, elle est à l'heure deux fois par jour. », avait-il tranché. Logique implacable.

Je me laisse tomber sur le canapé. Le vieux plaid gratte un peu. Une tasse abandonnée repose sur la table, entre une télécommande et un sudoku à moitié rempli. À la télé, des gens crient leur joie d'avoir gagné un grille-pain.

Mon père entre, l'air de rien, toujours son torchon à la main.

— Alors, raconte. C'est quoi cette fois ? Olivier ? Le boulot ? Une catastrophe capillaire ?

Je lève les yeux au ciel, un sourire réprimé aux lèvres.

— Merci pour le soutien moral, papa.

— Bah, on sait tous les deux que tu viens ici pour déposer ton sac.

Puis, comme si tout ça était normal, il enchaîne :

— Camomille ou verveine ?

— Camomille.

Il disparaît vers la cuisine, fredonnant un air de Charles Trenet. Enfin... une version très, très approximative. L'enthousiasme est là. Le talent, moins. Mais ça a le don de me faire sourire.

Je cale mes jambes sous moi, et mon regard erre. Sur le buffet, les photos sont toujours là. Une petite fille sur une plage de galets. Moi. L'été où j'ai "appris à nager".

Traduction : mon père m'a balancé dans les vagues en hurlant *tu vas y arriver !* J'ai surtout appris à boire la tasse.

À côté, une vieille photo de mon père, Virginie et moi, devant une caravane blanche. Trois sourires. Mais le mien est faux. Mes yeux sont rouges et gonflés. J'avais pleuré juste avant. Mon père avait voulu qu'on parte loin de la maison, loin des disputes. Il disait : « L'air de la mer, ça soigne les plaies ».

J'avais douze ans, quand ils ont divorcé. L'âge où l'on croit encore que les adultes savent ce qu'ils font. Et puis, un jour, tout s'effondre. Et on découvre qu'ils improvisent, qu'ils bricolent le bonheur avec ce qu'ils ont sous la main. Mon père a ramassé les morceaux. Il m'a tenu la main sans poser de questions. Il m'a laissée pleurer sans chercher à comprendre, m'a appris que le silence aussi, ça peut consoler. Ma mère, elle, est partie sans se retourner. Elle voulait autre chose. Une vie plus simple. Un homme plus prévisible. Des enfants à temps partiel. Je ne lui en veux pas. Mais parfois, j'aimerais qu'elle ait vérifié si on allait bien.

Mon père revient avec un plateau branlant entre les mains, les sourcils froncés et le regard accroché à sa précieuse cargaison. Deux tasses fumantes et un paquet de galettes bretonnes.

— Livraison spéciale : infusion pour le moral et biscuits pour l'âme !

Je ris.

— Tu tentes de m'acheter avec des gâteaux ?

— J'ai élevé deux filles. J'ai fait une thèse sur le sujet.

Il s'affale dans son fauteuil, attrape une galette et m'observe, plus sérieux.

— Alors, ma Malo. Qu'est-ce qui déraile ?

Mes doigts triturent l'ourlet de mon jean. Un tic de gamine toujours là.

— Tout... Olivier, moi, la vie.

— Tu sais, quand ta mère est partie...

Je redresse la tête.

Sujet rare.

— ... ça m'a secoué. J'étais perdu, moi aussi. Mais je savais qu'il fallait que je tienne, pour toutes les deux.

Il boit une gorgée et soupire.

— Et tu sais quoi ?

— Non, mais je sens venir la citation foireuse.

Il éclate de rire.

— Même pas ! Juste ça : je n'ai jamais regretté qu'on se soit séparés.

Je fronce les sourcils.

— Vraiment ?

Il hoche la tête et fixe un point invisible.

— Ce qui tue, ce n'est pas de se séparer. C'est de rester dans quelque chose qui ne vit plus.

Puis, avec un sourire en coin :

— Et puis, une vie sans bonheur, c'est comme un jardin sans fleurs.

— Tu n'aimes pas les fleurs, papa.

— Si, j'aime les fausses.

— Mais... et si moi, je regrette ?

Il me tend une galette.

— Ce n'est jamais le regret d'avoir essayé qui fait mal. C'est celui de n'avoir rien tenté.

Je croque dedans. Sucrée. Croustillante. Parfaite.

On ne dit plus rien pendant un moment. Juste le bruit discret de la télé, et le tic-tac d'une horloge qui ne bouge plus.

Mon père attrape la télécommande et monte le son. Puis, en s'installant plus confortablement :

— Bois ta camomille, ma grande. Mange tes galettes aussi. Et si tu veux te plaindre encore un peu, je suis là.

Il me lance un clin d'œil.

— Et promis, je ne te jugerai pas. Enfin... pas trop.

Je souris, vraiment.

Et pour la première fois depuis très longtemps, je me sens autorisée à tout poser. Ma peine, ma fatigue et mes doutes.

Ici, je suis chez moi. Et il n'y a rien à prouver. Juste à être.

Quatre jours.

Ça fait quatre jours que l'appartement est muet, silencieux comme une punition. Le genre qui ne se contente pas de s'installer, mais qui étale ses valises, repeint les murs en gris et boude dans chaque pièce.

Plus de bouteilles abandonnées sur la table basse. Plus de voix qui s'énervent depuis le canapé, où des types en débardeur crient sur d'autres types en débardeur. Plus de reproches lancés à demi-mot. Et pourtant, jamais l'absence ne m'a semblé aussi présente.

Olivier est chez Maxime.

Maxime, c'est le pote qui a l'air d'avoir été téléporté depuis une adolescence prolongée. Le genre qu'on appelle « ami » parce que mauvaise-influence-professionnelle est un peu long à dire. Il sent le whisky coca et les blagues de beauf à trois kilomètres. Est-ce qu'Olivier s'y plaît ? Je n'en sais rien. Et honnêtement, je m'en fiche. Je n'ai plus l'énergie pour porter son cafard en plus du mien.

Alors j'essaie de faire ce que m'a conseillé Virginie : « Occupe-toi de toi. » Mais pas le conseil creux qu'on lance à quelqu'un qui a un bouton sur le front, avec un demi-

sourire. Le vrai. Le « Occupe-toi de toi » qui veut dire : « Si tu continues à t'oublier, je débarque avec des films de Noël, une couverture chauffante et un pot de *Nutella*. ». C'est pour ça que je me retrouve devant les locaux d'ALTIV pour la deuxième fois cette semaine. Je bats des records. Normalement, c'est le lundi. Une petite fuite hebdomadaire autorisée. Mais là, il me fallait un supplément. Un répit. Ou un prétexte. Peut-être juste l'envie de poser le pied ailleurs, ou de ne pas rester plantée dans l'ici.

Je pousse la porte. Elle soupire. Comme moi.

À l'intérieur, la lumière caresse plus qu'elle n'éclaire. Les murs respirent le calme, et ici, personne ne hausse le ton. Ça devrait être remboursé par la Sécu, ce genre d'endroit. Un lieu qui ne sauve pas, mais qui donne envie d'y croire un peu.

Lucie surgit du fond de la pièce, le pas léger.

— Bonjour, Malorine.

— Bonjour...

Elle m'observe, assez longtemps pour lire entre mes cernes.

— Tout va bien ?

Je hoche la tête. Mauvais réflexe. Trop rapide, trop mécanique. Même moi, je n'y crois pas. Mais elle ne dit rien. Elle se contente d'un petit sourire compatissant.

On avance dans le couloir. Ses pas sont feutrés, les miens un peu plus lourds.

— Bastien vous attend déjà. Il est ravi, ça lui évite de plier les câbles.

— Ah.

Arrivées devant la salle, elle s'arrête, pose une main légère sur la poignée, puis me regarde.

— Je vous souhaite une belle simulation. Et nous, on se retrouve lundi.

— Vous ne restez pas ?

— Ce soir, ce sera tête-à-tête avec Bastien. Vincent a eu une urgence, et moi, j'ai un petit lutin à récupérer chez la nounou avant qu'il ne transforme son salon en chantier.

Elle marque une petite pause, scrute mon regard comme pour s'assurer que tout va bien, puis ajoute :

— Mais ne vous inquiétez pas, vous êtes entre de bonnes mains.

Elle m'adresse un clin d'œil avant de disparaître dans le couloir.

Quand j'entre, Bastien est déjà prêt. Debout à côté du fauteuil, casque dans les mains, concentré sans en avoir l'air.

— Deux séances en quatre jours ? Vous avez trouvé un raccourci vers l'évasion, on dirait.

— Disons que la vraie vie avait besoin d'un petit congé. Sans solde. Et sans préavis.

— Vous avez choisi votre question ?

— Oui, depuis assez longtemps pour qu'elle m'empêche de dormir...

... Et de penser.

Je m'installe. Le fauteuil m'avale et je sens ma nuque se relâcher, mon dos s'enfoncer.

Bastien s'approche, dépose le casque sur ma tête.

— Prête ?

Je ferme les yeux. Une inspiration. Un battement.

— Prête.

Le tissu me colle à la peau, le son s'étouffe, le monde réel se dissout. Et puis, le silence. Mais pas celui de l'appartement. Celui-là, il ne me fait pas peur. Il me rassure. Il me berce. Et dans cette douceur suspendue, une seule chose revient. Encore et encore. *Et si... ?*

« Et si... j'avais été quelqu'un d'autre ?

[SESSION N°05 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

Il paraît qu'on ne change jamais vraiment, qu'on arrive au monde avec une personnalité toute prête, comme un sac à dos qu'on n'a pas choisi. Un peu trop grand, pas toujours pratique, souvent moche. Et on se le trimballe toute sa vie. On l'use. On l'abîme. On y range des secrets, des envies, deux-trois traumatismes bien pliés. On l'orne de breloques pour faire joli, on colle dessus des patchs pour faire semblant. Mais la base reste la même. Toujours ce foutu sac. Toujours ce soi. Et moi, j'ai sans cesse trouvé cette idée affreuse. Parce que si c'est vrai, alors quoi ? On est condamné à traîner cette version bancale de nous-mêmes jusqu'au bout ? Même quand elle gratte ? Même quand elle pèse trop lourd ? Pas d'option *mise à jour*, pas de petite fenêtre pop-up qui propose de redémarrer en mode confiant et équilibré, avec moins de ruminations mentales et plus de répartie en public ?

Sauf que, la vie n'est pas un service après-vente. On a ce qu'on a, et on apprend à faire avec. On ne la renvoie pas parce qu'elle démange ou qu'elle ne va avec rien.

Et pourtant... parfois, j'aimerais être une autre. Pas une version de magazine. Pas une héroïne de roman. Pas Beyoncé ni Simone Veil. Juste... quelqu'un d'un peu moins emmêlé.

Moins en boucle. J'aimerais être cette femme qui dit non sans avoir à rédiger un essai d'explication derrière. Celle qui entre dans une pièce sans s'excuser d'exister ou qui ne passe pas la moitié de sa vie à se demander si elle dérange. Quelqu'un qui n'a pas besoin d'une simulation pour s'échapper de sa propre tête. Mais puisque je suis moi, je fais avec ce que j'ai. Et ce soir, ce que j'ai, c'est un casque et une question.

Je me réveille en sursaut, un sourire déjà accroché aux lèvres. C'est étrange, ce genre de sourire qui s'invite avant même que ton cerveau n'ait terminé de dégeler. Comme une évidence douce. Une joie silencieuse qui se faufile sous mes paupières encore closes.

La première chose que j'entends, c'est ce bourdonnement familier, celui des moteurs d'un avion qui flotte quelque part entre ciel et terre. Puis, une voix s'élève, à peine plus fort que le bruit ambiant :

« Mesdames et messieurs, nous amorçons notre descente vers la Nouvelle-Zélande. »

Mon cœur rate un battement. Ou deux. Peut-être même trois. J'ai du mal à respirer. Nouvelle-Zélande. Le mot suffit à me remplir, à me submerger. Trop d'émotions d'un coup, trop d'attente contenue.

Je me redresse. Enfin, j'essaie. Mon dos proteste, ma nuque crie vengeance. À côté de moi, un couple dort en boule, bras entortillés, cheveux mêlés. De mon côté, c'est le désert affectif. La solitude version siège 37A. Mais j'ai la meilleure vue.

Je me penche vers le hublot et soulève le cache. Au début, rien. Le ciel est blanc, moussieux. Une mer de nuages sans fin. Rien ne dépasse. Et puis, sans prévenir, tout se déchire. La lumière passe et la terre apparaît. Un vert éclatant, intense. Il me transperce, me donne envie de courir pieds nus, de rire, de pleurer, de tout faire en même temps. Il s'étale en collines douces, s'enroule en vallées profondes, embrasse un bleu qui a tout du coup de foudre.

Je reste là, immobile, le souffle suspendu. Mon front dessine un petit rond de buée sur la vitre, mais je n'ai pas le cœur de l'essuyer. Ce serait comme effacer un morceau de magie. Et déjà, dans ma tête, les mots se placent. Le titre de l'article se dessine. Naturellement. Il s'impose, avant même que mes pieds touchent le sol.

Nouvelle-Zélande : là où le vert sait aimer.

Je sais, c'est niais, mais cette vue m'y pousse. Elle me retourne, elle me rappelle que le monde est vaste, et que, parfois, on a la chance de s'y sentir à sa place.

La voix revient, plus formelle :

« Merci de bien vouloir attacher vos ceintures et relever vos tablettes. »

Je vérifie machinalement la mienne, déjà bouclée. J'étais prête bien avant l'annonce. Parce que ce moment, je l'attendais. La descente, c'est ma partie préférée. C'est cet instant où l'on quitte les hauteurs pour se rapprocher du réel, ce creux dans le ventre, cette impression de tomber et ce vertige mêlé de joie.

L'homme à ma gauche grogne. Sa compagne ouvre un œil, qu'elle referme aussitôt. Ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. Ils n'ont pas ressenti ce que j'ai ressenti. Et je les plains, un peu.

Une hôtesse passe dans l'allée, vérifiant d'un œil les dernières préparations. Elle sourit. Je lui rends un sourire bien trop large. Un de ceux qui hurlent : Je vais poser les pieds dans un rêve, alors oui, je suis hystériquement heureuse, merci de demander !

L'avion descend. Mon cœur cogne, et mes pensées s'échappent. Trop vite. Trop loin. Je ne les retiens pas, je les laisse faire.

C'est ça, mon travail. Trouver les mots, capturer ce que les photos ne disent pas, capter un instant et le traduire pour quelqu'un d'autre. Je décris parfois des lieux, mais ce que je préfère, c'est l'intérieur. Les mouvements silencieux, les émotions qui ne s'affichent nulle part. Alors, je ferme les yeux. Pour m'imprégner. Pour absorber. Je veux tout garder : le bourdonnement des moteurs, la pression dans les oreilles, l'odeur du tissu des sièges, le grésillement des haut-parleurs, le souffle du voisin, la lumière jaune, les tablettes qu'on relève, les semelles qui crissent, les ceintures qu'on boucle, les mains croisées sur les genoux, le frémissement des ailes, et même ce petit goût de café soluble dans l'air. Je veux m'emparer de ce frisson dans ma colonne vertébrale, ce mélange de trac et d'excitation, ce moment où l'on est encore en l'air mais déjà presque arrivé, où l'on n'est plus vraiment nulle part, suspendue entre le ciel et la terre. Ce sentiment d'être sur le point d'arriver, d'atterrir, de commencer. Ce moment juste avant le choc des roues sur le bitume, les applaudissements et les portes ouvertes.

Dans quelques minutes, je toucherai cette terre. Ce bout de planète que je n'ai jamais vu. Et dans quelques heures, j'essaierai de traduire ce vert.

La première chose que je remarque en descendant de l'avion, ce n'est pas la chaleur ni les accents chantants. C'est l'odeur. Pas un effluve en particulier, mais une sensation. L'air est clair, presque transparent, il a un goût de neuf, comme si quelqu'un avait ouvert toutes les fenêtres du ciel pour tout aérer. Je respire à fond, et tousse. J'avais oublié à quoi ressemblait l'air pur. Mon corps, aussi.

La deuxième chose que je remarque, c'est le vent. Il ne souffle pas, il débarque. Un courant d'air joueur, moqueur, qui, en moins de trois secondes, il s'empare de ma coiffure. Ce qui restait d'acceptable après vingt heures de vol finit en bataille perdue. Je dois ressembler à une lionne battue au sèche-cheveux. L'élégance, version turbulence.

Je me redresse, recadre ma dignité, et pénètre dans l'aéroport. Petit, lumineux, silencieux. Personne ne court. Personne ne soupire. Les gens attendent sagement, sans s'agiter. Ils ne parlent pas, ils sourient. C'est troublant. Je n'ai pas l'habitude d'autant de calme dans un lieu censé brasser des kilomètres et des fuseaux horaires.

Je récupère ma valise. Elle arrive sans drame, sans détour, sans fermeture éclair explosée. J'en suis presque déçue. J'ai

l'habitude de lutter contre les tapis roulants comme contre une machine du diable. Là, c'est trop fluide, trop simple, trop néo-zélandais.

Direction le comptoir de location. Mon agence a tout prévu : voiture réservée, GPS intégré, carte prépayée, et... volant à droite. Je fronce les sourcils, relis les instructions. Pas de doute. Volant à droite. Conduite à gauche. Je souris poliment à l'agent derrière le guichet et récupère mes clés. À l'intérieur, je panique. À l'extérieur, je marche droit.

Au parking, je repère ma voiture. Blanche, compacte, pas très rassurante. Je monte. Du mauvais côté, évidemment. Je me retrouve assise côté passager, les clés en main, face à un volant inexistant. Un homme, garé juste en face, m'observe. Il ne rit pas, il sourit. C'est pire. Je préfère les gens qui rient franchement. Ceux-là, au moins, ils partagent.

Je redescends, fais le tour, et m'installe du bon côté cette fois.

— OK, Malorine, c'est parti.

Le moteur tousse un peu, puis accepte de démarrer. J'avance. Doucement. Très doucement. Une femme âgée me double à vélo, et me fait un petit signe de la main. Je la laisse faire, elle a l'air expérimentée.

J'approche de mon premier rond-point. Panique interne. Je serre les dents, m'engage, et survis.

Je conduis plus d'une heure. Peut-être deux. La route est lisse, les paysages défilent comme dans un rêve. Des collines, des vallées, du vert de partout. Je roule en silence. Parfois, je parle toute seule à voix haute. Je me répète que je suis en Nouvelle-Zélande, et je n'arrive toujours pas à y croire.

Au bout d'un chemin, je découvre enfin mon refuge. Un cottage perdu au milieu de nulle part, avec des volets bleus, des pots de fleurs et des rideaux en dentelle.

Un homme semble m'attendre sur le pas de la porte. L'âge flou et le sourire franc.

— Bienvenue !

Il me serre la main. Un peu trop fort. Je sens mes os protester, mais je fais mine d'être solide.

— Vous venez de France, c'est ça ?

Je hoche la tête, essayant de récupérer l'usage de mes phalanges.

— Vous allez adorer. On a tout ici : des montagnes, des plages, et des moutons. Beaucoup de moutons.

— C'est tout ce qu'il me faut.

Il me fait entrer.

L'intérieur est parfait. Chaleureux, boisé, cosy. Une table en bois massif, un canapé profond, une bibliothèque garnie et une lumière douce. Ça sent le feu de bois, la lavande, et un peu beaucoup la liberté.

Je pose mes affaires, ouvre une fenêtre. L'air entre doucement. Presque timidement. Il sent l'herbe. Il sent l'ailleurs.

Je m'assois face à la baie vitrée. Dehors, les collines s'enroulent, le soleil baisse. Le jour se retire sur la pointe des pieds. Je reste là, un instant, silencieuse. Puis je me lève, attrape mon carnet, mon ordinateur et ma trousse pleine de stylos multicolores que je n'utilise jamais.

Je m'installe à la table, et commence à taper :

Nouvelle-Zélande : là où le vert sait aimer.

Si vous cherchez un endroit pour respirer, vraiment respirer, vous êtes au bon endroit.

J'efface. Trop solennel.

Nouvelle-Zélande : là où le vert sait aimer.

Le pays où les moutons sont plus nombreux que les gens, mais où chaque visage te donne envie de respirer un peu plus fort.

Je souris. C'est ça. Exactement ça.

Je continue. Je parle du vol, du vent, de ma bataille capillaire perdue d'avance, de la grand-mère cycliste et de ses mollets de championne, de mon exploit au rond-point, du type au parking qui souriait sans rire, de tous ces moutons aperçus depuis la vitre, des collines qui s'enchaînent, du GPS qui parlait trop tard. Je décris l'air, la terre mouillée, les couleurs, cette sensation d'être loin de tout et pourtant à sa place, exactement là où on devrait être, sans savoir pourquoi, sans chercher à comprendre.

Je tape sans m'arrêter. Les mots glissent. Certains sont bancals, mais tous vivants. Sincères. Presque urgents. Comme s'il fallait les poser là maintenant avant qu'ils ne refroidissent, avant que la tête ne prenne le dessus, avant que je ne commence à me demander si quelqu'un aura envie de les lire.

Quand je relève la tête, la nuit est déjà là, bien installée. Pleine d'étoiles. Je n'en ai jamais vu autant. On dirait qu'elles ont attendu que je regarde.

J'éteins l'écran, me lève et m'étire. Demain, je reprends la route. Je ne sais pas encore où je vais, mais j'ai l'intuition que ça va valoir le coup. Et cette fois, avec un peu de chance, je monterai du bon côté de la voiture.

Nouvelle-Zélande – La journée où j’ai failli mourir (trois fois).

Par Malorine Surnelle

Si vous décidez un jour de visiter la Nouvelle-Zélande, et que vous cochez, entre deux réservations d’hébergement, la case "sports extrêmes", je vous le dis d’emblée : prenez vos dispositions. Pas seulement côté assurance. Préparez-vous bien mentalement. Émotionnellement. Spirituellement, même. Allumez une bougie, récitez une prière, envoyez un dernier texto à votre mère, peu importe. Parce que ce pays ne plaisante pas, il ne connaît pas la demi-mesure. Il vous prend par la main pour mieux vous pousser dans le vide (parfois littéralement).

Je vous raconte ma journée ? Allez, c’est parti !

Acte I : Le VTT, ou comment j’ai découvert des muscles que même mon kiné ignore.

Tout commence par une matinée presque trop parfaite. Ciel bleu, air doux, café tiède, vélo de montagne flambant neuf qui

m'attend à l'entrée du parc national. Il brille. Il semble confiant. Moi un peu moins. Le casque vissé, le legging comprimé et le sourire figé, je fais genre. Dans le minibus, j'ai discrètement googlé « frein avant ou frein arrière ».

Le guide nous parle de la piste, mentionne une descente technique avec un visage engageant. Traduction : pente dangereuse, cailloux sournois, racines traîtresses.

Mais j'y vais. Bien sûr que j'y vais. J'enfourche le vélo avec la grâce d'un lama et me lance. Les premiers mètres sont agréables, le soleil joue entre les arbres, les oiseaux chantent, la terre sent bon l'humus. Je me surprends à penser que tout ça est presque trop simple. Grave erreur. Au virage suivant, la pente devient rude, les graviers font du moonwalk sous mes pneus, mes mollets appellent au secours, et mes mains restent cramponnées aux freins comme si ma vie en dépendait. Ce qui, techniquement, est vrai. Je freine, je serre les dents, je parle à Dieu, à Bouddha, à tous ceux qui veulent bien m'écouter. Je manque de m'étaler deux fois, et me rattrape à des branches qui n'avaient rien demandé. Mais j'arrive en bas. Vivante. Je lâche un cri qui ressemble à un rugissement de libération. Un oiseau s'envole. Un mouton me regarde. J'ai réussi.

Mais ce n'était que la descente. Car voilà la montée. Je saute du vélo et le pousse. Il pèse approximativement une demi-tonne. Mes jambes me supplient, mon dos hurle, et ma dignité s'efface lentement dans l'herbe.

Est-ce que j'ai survécu ? Oui.

Est-ce que j'ai aimé ? Je vous dirai demain, quand j'arriverai à me lever sans pleurer.

Acte 2 : Le kayak, ou comment l'eau a décidé de me donner une leçon d'humilité.

Changement d'élément (parce que, visiblement, j'aime souffrir de manière variée), et direction la baie d'Abel Tasman. Un nom charmant pour un endroit splendide. Le décor est à tomber : une mer turquoise, des criques dorées, des falaises à couper le souffle, des plages que personne n'a l'air d'avoir trouvées, des rochers couverts de mousse, des oiseaux blancs qui rasant l'eau sans effort. Le paradis.

Je m'installe dans le kayak. Enfin... j'essaie. Je me contorsionne, dérape, râle, bascule à moitié dedans, manque de tomber à l'eau, récupère ma dignité avec les mains, et recommence. Mais une fois calée, une fois les jambes coincées, la pagaie en main et le soleil dans le dos, je me lance. Ça glisse, c'est fluide, presque sensuel. L'eau fait ce petit bruit de rien du tout contre la coque, mes bras trouvent leur rythme, mes épaules se détendent, la mâchoire aussi. Je commence à me dire que, cette fois, je gère. Je me sens puissante. Libre. Ma propre héroïne.

Puis vient le virage. Et la cascade. Et surtout, le courant. Subtile au départ, puis violent. Mon kayak tangue. Je perds un gant et mes repères, et rame frénétiquement, dans le mauvais sens. Mon cerveau hurle des choses inutiles, du type : reste calme.

Mais attention spoiler : j'ai paniqué !

J'ai lutté. Contre l'eau, contre moi-même, contre la peur.

Et puis, sans prévenir, tout s'apaise. Le courant s'adoucit, le vent s'efface, l'eau redevient miroir. Devant moi, la falaise. Derrière, le ciel. Je m'arrête et écoute. Je range mon angoisse dans un coin de ma tête, lâche ma pagaie, pose mes mains à plat sur mes genoux, et je regarde. Vraiment. Les reflets du soleil, les rochers immobiles, les oiseaux posés sur la surface. Je ne saurais pas expliquer, mais à cet instant précis, perdue au milieu de cette baie que je ne connaissais pas encore ce

matin, trempée, les bras en feu, les cheveux collés au visage, je me sens minuscule et immense à la fois.

Acte 3 : Le saut en élastique, ou comment j'ai brièvement envisagé de m'inscrire au tricot.

L'après-midi touche à sa fin. L'heure où certains mangent des chips entre amis. Où d'autres s'effondrent en terrasse avec un verre de vin. Moi ? Moi j'ai réservé un saut à l'élastique. Oui. De mon plein gré. Est-ce que je suis bien dans ma tête ? Visiblement non.

Me voilà donc sur une plateforme suspendue au-dessus d'une rivière. Trente-sept mètres plus bas. L'équivalent d'un immeuble. Le harnais est serré, mes chevilles sont ficelées comme un rôti, mes orteils se touchent, mes genoux aussi. Le jeune homme chargé de me jeter dans le vide a une voix douce, un peu trop douce. Il sourit. Il a l'air de trouver ça normal, lui, de passer ses journées à convaincre des inconnus de sauter dans le vide. Il me suggère de ne pas trop réfléchir. Mais trop tard, je cogite déjà. À tout. À rien. À la vie, à la mort, à mes lacets.

Le compte à rebours commence.

Trois... Deux... Un...

Je saute (enfin, je tombe). Le vent me gifle, mes organes changent de place, mon estomac reste accroché là-haut, mon cerveau envoie un message d'erreur. Et puis... l'élastique. Il me rattrape, me remonte. Je rebondis comme un yoyo géant. Et je crie. Ou je pleure. Ou les deux.

Quand mes pieds touchent à nouveau le sol, je suis changée. Pas métamorphosée, mais décoiffée de l'intérieur. Mes genoux jouent des maracas et mes joues sont inondées. Mais je ris. Un rire nerveux et pur à la fois. J'ai osé, j'ai sauté. Et surtout, j'ai survécu !

Le bilan : pourquoi je referais tout ça (malgré tout) ?

Voilà. Trois activités. Trois façons de me faire peur. Trois fois où j'ai découvert que je suis plus forte que je ne le croyais.

Est-ce que c'était dur ? Oui.

Est-ce que j'ai douté ? Tout le temps.

Est-ce que j'ai pensé abandonner ? Évidemment.

Mais est-ce que ça en valait la peine ? Absolument !

Parce qu'ici, la beauté est brute. Elle n'est pas polie ni mise en vitrine. Elle se mérite. Elle se gagne à la sueur de tes jambes et au prix de quelques bleus. Et c'est ce qui la rend si intense. La Nouvelle-Zélande ne te caresse pas dans le sens du poil. Elle te secoue, elle te bouscule, elle te met face à toi-même, sans maquillage ni filtres. Et au bout, elle te donne quelque chose que tu croyais perdu : l'élan.

Alors oui, je suis rentrée lessivée, décoiffée, trempée, courbaturée, et étrangement heureuse. Et si c'était à refaire, je signerais tout de suite. Parce que, dans chaque peur dépassée, j'ai laissé un peu de doute derrière moi. Et dans chaque vertige traversé, j'ai trouvé une part de moi que j'avais oubliée.

À demain pour ma rencontre avec les locaux.

Et peut-être, si je survis encore une fois, une initiation au tricot. On ne sait jamais.

Malorine.

[FIN DE SESSION]

Revenir, c'est toujours un peu plus dur. C'est ce moment flou entre le rêve qui s'efface et l'alarme qui hurle. Une partie de moi est encore là-bas, suspendue à un autre fuseau horaire, à un autre souffle. À l'autre bout du monde, à l'autre bout de moi.

Ici, tout me paraît fané, comme si quelqu'un avait baissé la saturation. Les murs blancs me renvoient ma pâleur, l'air est trop sec et les écrans clignotent sans conviction.

Je reste assise un moment, les paumes sur les accoudoirs. Elles tremblent un peu. Pas de fatigue physique. Non, c'est autre chose. Une sorte de vertige, un manque, une absence d'oxygène, mais pas dans les poumons. Dans l'âme, peut-être. Le genre de vide qu'on ne sait pas nommer, mais qu'on sent partout autour de soi.

Je me redresse, lentement. Chaque mouvement me demande un effort surhumain, comme s'il fallait convaincre mon corps que c'est le moment de revenir. Que c'est terminé.

Lucie est là, sourire doux et mains jointes. Elle ne dit rien, elle attend. Elle est toujours là, Lucie. C'est son rôle. D'habitude, j'apprécie sa manière d'être discrètement présente. Mais pas ce soir. Ce soir, j'aimerais qu'elle détourne le regard. Ce n'est pas de sa faute, je le sais bien.

C'est juste que je n'ai pas envie qu'on me sourie dans cette réalité. J'ai envie qu'on me rende l'autre.

Vincent s'approche, carnet en main, prêt à cocher toutes les cases de sa check-list post-immersion. Il est gentil, Vincent. Sérieux, carré, efficace. Mais il n'a aucune idée de ce que je viens de traverser ni de ce que je viens de perdre.

— Des sensations inhabituelles ? Des problèmes de fluidité ? Des flottements persistants ?

— Non.

Ma réponse sort trop vite, trop plate. Je n'ai pas envie de parler, pas envie d'expliquer, pas envie de réduire ce que j'ai vécu à des mots techniques. La vérité, c'est que, là-bas, tout était facile. Trop, peut-être. Là-bas, j'étais vivante.

Lucie me tend un verre d'eau que je prends sans réfléchir. Le corps doit se réhydrater, c'est le protocole. Comme si ça pouvait suffire à combler l'âme. Je bois une lampée qui reste coincée, entre la gorge et le cœur.

Bastien entre, bras croisés et yeux fatigués.

— On vous revoit lundi ?

Lundi. C'est loin. C'est dans une semaine, une éternité.

Je hoche la tête, ou peut-être que je murmure un « oui ». Je ne sais pas vraiment.

Mes jambes se mettent en mouvement. Je récupère mon sac, souris à peine et file.

Dehors, l'air est tiède. Ni agréable ni désagréable. Seulement tiède. Je monte dans le bus, m'installe au fond, colle mon front contre la vitre froide et ferme les yeux. Juste un instant.

Et puis, elle arrive. La pensée. La vraie. La violente. Peut-être que ce n'est pas ma vie qui est trop creuse, peut-être que c'est moi. Que je suis en pause depuis trop longtemps. Comme une lampe restée branchée, mais jamais allumée.

Comme une plante qui a survécu sans lumière, mais qui n'a plus de feuilles.

Ce n'est pas une révélation, c'est un constat. Brutal, néanmoins vrai. Parce que dans la simulation, en Nouvelle-Zélande, j'étais quelqu'un d'autre. Non, pire : j'étais moi-même, mais sans les freins, les doutes, les excuses, les « désolée de déranger ». J'avais de l'élan. De l'audace. De la place. J'avais envie.

Je ne veux pas dépendre d'un casque pour me sentir vivante. Je ne veux pas que ce qui est vrai ne se trouve que dans l'illusion. Mais je dois l'admettre, ce que j'ai ressenti là-bas était plus réel que tout ce que je ressens ici.

Alors oui, revenir est toujours un peu plus dur. Mais cette fois, c'est pire. Parce que je sais ce que j'ai perdu.

[22 h 12] Olivier :

Salut. Je passe prendre des affaires demain. Tu seras là ?

[22 h 19] Moi :

Oui. Début d'aprèm ?

[22 h 21] Olivier :

Vers 13 h 30.

[22 h 22] Moi :

OK.

Je lis et relis l'échange. Quatre messages. Une toute petite conversation. Mais dans ma tête, c'est un feu d'artifice de silences, de souvenirs et de scénarios catastrophes.

Une semaine que la porte s'est fermée. Pas en claquant, non. En soupirant. Et pourtant, j'entends encore l'écho dans tout l'appartement.

Je me lève, tourne en rond. Je rouvre le frigo, le referme. Je vérifie les coussins et lisse les tissus du canapé. Je m'assois, puis me relève. Je bois une gorgée d'eau, repose le verre trop

fort sur le plan de travail, le reprend, bois une autre gorgée et regarde le verre comme s'il allait me répondre.

Je ne sais même pas ce que je ressens. Peut-être un mélange de panique molle et de nostalgie irritée. Un cocktail tiède servi sans glaçons. Ce genre-là.

Je me demande s'il va sonner. Ou entrer directement. Est-ce qu'il va regarder autour de lui ? Sentir que tout est un peu plus vivant ? Ou juste faire comme si rien n'avait bougé ?

Je me demande si je vais pleurer, si je vais vouloir qu'il reste, si je vais oser lui dire que j'ai dormi sur son côté du lit, ou que j'ai mangé ses céréales, même si je les déteste.

J'aimerais pouvoir dire que je suis prête. Mais c'est faux. Je suis en chantier. Pas la version romantique avec peinture fraîche et renaissance intérieure. La version bordel, avec des meubles et des cartons d'émotions pas triés.

Je regarde mon téléphone. Pas d'autres messages.

Je repense à notre dernière conversation. À ses yeux. À ma voix. À ce moment suspendu, au bord du gouffre.

Il va revenir. Prendre quelques affaires. Mais lesquelles ? Les siennes ? Ou celles qu'on partageait ? Le chargeur qu'on s'échangeait en râlant ? Le mug qu'il a piqué et que je détestais ?

Je soupire. Longtemps. Comme si l'air avait le pouvoir de ranger ce que je ressens.

Demain, il reviendra. Peut-être pour dix minutes. Peut-être pour un dernier regard. Peut-être pour rien. Et moi, je serai là. En chaussettes. Avec les cheveux en vrac et le cœur à découvert. Prête à lui dire bonjour. Et à ne pas dire je t'aime. Pas cette fois.

Depuis ce matin, je virevolte. Dans mon salon, dans ma cuisine, dans mon couloir, dans ma tête. Une chorégraphie absurde de gestes inutiles, de pensées en boucle et d'angoisses en jogging.

J'ai fait le ménage, deux fois. J'ai rangé les livres par ordre alphabétique de leurs auteurs, puis selon leur couleur, puis par taille, puis j'ai renoncé et les ai remis n'importe comment. J'ai passé l'aspirateur sous le canapé, derrière les radiateurs, dans les coins que j'ignore depuis des mois. J'ai même astiqué le dessous du grille-pain, les rebords de fenêtre, le joint du lavabo. Si ce n'est pas une forme avancée d'appréhension, je ne sais pas ce que c'est.

J'ai réchauffé un plat de lasagnes, regardé la vapeur monter, puis remis le plat au frigo sans y avoir touché. Trop chaud pour avoir faim. Trop vide pour avoir envie.

J'ai hésité à mettre du mascara. Puis je l'ai mis. Puis enlevé. Recommencé. Re-enlevé. Trois fois. Résultat : j'ai des yeux de panda et le visage rose à force de frotter.

Il est treize heures trente.

Je suis assise sur le bord du canapé, les pieds qui se balancent, les mains coincées entre mes cuisses. J'ai mis la

bougie qui sent la vanille, celle que je n'utilise seulement quand je reçois. C'est idiot, je sais, mais ce soir, j'ai besoin que quelque chose sente bon.

La sonnette retentit. Mon cœur tente un salto arrière et atterrit à l'envers dans ma cage thoracique. Je me lève. Lentement. Trop vite. Je ne sais pas. Je m'approche de la porte, inspire, expire et ouvre.

Et il est là.

Olivier. Trempé jusqu'à l'âme. Les cheveux plaqués sur le front, la chemise collée au torse et le regard un peu perdu. Ses yeux sont fuyants et fixes à la fois.

Je reste figée, la main sur la poignée, le cœur en apnée.

— Salut.

— Salut.

Je m'écarte un peu. Juste assez pour qu'il comprenne qu'il peut entrer. Et il le fait. Pas en conquérant. Pas même en invité. Il entre comme quelqu'un qui revient là où il pense qu'il a encore sa place.

Et moi, je referme la porte.

L'odeur me parvient aussitôt. Pas celle de la pluie. Pas celle de l'après-shampoing que j'ai tant aimé, avant. L'alcool. Pas étouffante ni écœurante. Mais présente, discrète et persistante. Une sorte de douleur bien habillée.

Olivier reste debout, au milieu du salon, dégoulinant. Puis, il souffle net :

— Je rentre.

Deux mots. Un uppercut.

— Ah ?

— C'est chez moi aussi, ici. Alors, je reste.

— Tu ne changeras jamais, hein ?

Son sourire est une grimace, une tentative d'excuse déguisée en autosatisfaction. Il est fier d'être minable. C'est presque un talent chez lui.

C'est là que la colère me remonte, des mollets jusqu'aux narines. Elle me démange les tripes.

— Tu crois que je ne vois pas le manège ? L'homme brisé, le regard perdu, l'allure de chien battu... Tu crois que ça marche encore ? Tu crois que j'ai pas compris que t'es juste un mec paumé qui préfère ses bouteilles à sa femme ?

Il ouvre la bouche. La referme. Comme un poisson hors de l'eau. Puis, il finit par lâcher :

— T'as qu'à partir, si t'es pas contente.

Et voilà, le clou du spectacle. Le coup final. Moi qui espérais un peu de remise en question, j'ai juste un doigt d'honneur en mots.

Je le regarde, vraiment. Ce n'est plus l'homme que j'ai aimé. C'est une coquille. Une fatigue ambulante. Un cri qui s'est tu depuis trop longtemps.

Enfin je tourne les talons. Sans mot ni fracas, je me dirige vers la salle de bain, ferme la porte et me déshabille. L'eau de la douche est brûlante. Elle devrait me purifier, me calmer. Mais elle ne lave rien. Ni la douleur. Ni ce sentiment d'échec.

Et puis, les larmes arrivent, par surprise. Des gouttes épaisses qui ne cherchent pas de scène, juste un exutoire. Simplement parce que je ne sais plus quoi faire d'autre.

Je pleure parce que j'ai mal, parce que je suis fatiguée, parce qu'il est revenu comme s'il était juste parti acheter du pain, parce qu'au fond une part de moi est soulagée qu'il soit là, et que cette part me dégoûte un peu.

Je pleure aussi parce que je l'ai aimé, parce que je l'aime encore, et que c'est la pire des prisons.

Et surtout, je pleure parce que je sais. Je sais qu'il ne changera pas, ni tout de suite ni jamais. Je sais que je ne pourrai jamais être sa priorité. Que l'alcool, le silence et la fuite auront toujours une longueur d'avance. Je sais que je me

perds, un peu plus chaque fois que je laisse la porte ouverte. Et pourtant, ce soir, je n'ai pas su la refermer.

Je suis là, vidée, rincée, douloureuse. Je suis là, dans une salle de bain embuée, avec l'eau qui coule et les rêves qui fuient. Et je reste là, longtemps. Parce que je ne peux pas retourner dans cette pièce. Parce que, si je le regarde encore, je vais m'écrouler. Et que, je n'ai plus la force de me relever.

C'est étrange, cette sensation d'être là sans vraiment y être. Une impression de flou dans une scène bien cadrée, comme si l'image avait une seconde de retard sur le son.

Autour de moi, les voix résonnent et les rires fusent. L'odeur de chocolat fondu, d'agneau rôti et de tulipes fanées se mélange en une brume familière. Tout m'arrive aux oreilles, au nez, aux yeux, mais rien ne descend jusqu'au cœur.

La table est belle, dressée avec soin. Les serviettes ont été pliées en forme de lapin, ce qui aurait pu être mignon si ça ne m'avait pas fait penser à un pliage de serviette en forme d'effort. C'est Virginia, évidemment. Elle a toujours cette énergie-là. Celle qui décore, organise, planifie, et qui s'étonne ensuite d'être fatiguée.

Elle me jette des regards pleins de sous-titres. Une lueur de tu-vois-que-t'as-bien-fait. Elle est heureuse que j'aie quitté Olivier, sans savoir qu'il est revenu. Elle appelle ça du courage, mais ne voit pas que je flotte entre deux eaux, sans rive à atteindre.

Gabriel et Léa sont là aussi. Tous les deux. Un petit miracle du calendrier. Ils ont pris le train exprès. Pour moi, peut-être. Pour nous, sûrement. Et moi, je suis assise à côté de leur

présence comme on regarde un paysage depuis la vitre d'un train qu'on n'a pas pris.

J'entends mon Gaby ricaner à une énième blague de son grand-père, une de celles qu'on connaît par cœur, mais qui le font toujours autant hurler de rire. Ma Léa, elle, lève les yeux au ciel sans relever la tête de son assiette. Je les observe, je les aime à m'en abîmer l'estomac. Et pourtant, je ne dis rien. Je devrais leur poser des questions, demander comment vont leurs cœurs, leurs vies, leurs nuits. Mais mes mots restent coincés dans un silence bien élevé. Alors, je souris. Pas parce que je suis heureuse, mais parce que je sais le faire. C'est fou, tout ce qu'on peut réussir à mimer.

Mon père continue avec ses histoires de bistrot, les mêmes que l'année dernière, et celle d'avant. Il s'amuse tout seul, et c'est sans doute déjà ça. Moi, je picore dans l'assiette. Le plat est délicieux, pourtant, il ne m'atteint pas. C'est ça le plus déstabilisant : savoir qu'on devrait se sentir bien et n'être qu'un décor de soi-même.

Je repense à la Nouvelle-Zélande, ma dernière immersion. Le vent contre ma peau, la lumière basse, les collines immobiles. Là-bas, j'ai pleuré. D'un coup. Sans raison précise. Juste un trop-plein de beauté, d'espace, de moi. Ici, je suis sèche. Même mes pensées s'étirent en bâillements.

Je voudrais rentrer. Pas dans mon appartement, mais dans l'autre endroit. Celui où je n'ai pas besoin de me justifier ni d'avoir de conversation, celui où je marche sans but, mais avec la sensation d'exister. Je me dis que c'est normal. La rupture. La fatigue. Le changement. Que c'est temporaire. Mais une petite voix me souffle autre chose. Que je me sens tellement plus vraie là-bas. Que je commence doucement à préférer l'illusion à la vie.

Et ça me fait peur. Pas assez pour fuir. Juste suffisamment pour ne plus bouger.

Gabriel se lève. Léa suit. Ils débarrassent. Je les regarde faire en me disant que j'aurais voulu être cette mère chaleureuse qui leur pose mille questions et leur ressert du gratin avec un sourire plein de beurre et d'amour. Je voudrais qu'ils sachent que je les aime plus que tout, même si aujourd'hui, je n'arrive pas à le dire. À la place, je suis là, floue et silencieuse à côté d'eux.

Je me promets de faire mieux demain. Puis je pense à la prochaine immersion. La destination n'est pas encore définie, mais j'en ressens déjà le manque. Cette promesse d'évasion, cette respiration profonde, cette version de moi que j'arrive encore à aimer, là-bas.

Je ne dis rien. Je joue le jeu, vais chercher le plat suivant, remplis les verres. Et dans ma tête, déjà, je repars.

« Et si... j'étais une star des réseaux sociaux ? »

[SESSION N°06 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

Chaque jour, je joue à être quelqu'un. C'est devenu un réflexe, presque une seconde nature, un costume qu'on enfiler sans y penser.

À la Poste, je suis cette employée qui scotche des colis avec un sourire vissé au visage, qui dit *bonne journée* seize fois de suite sans que ça veuille dire quoi que ce soit, qui cherche les codes postaux, qui tamponne, qui pèse et qui rend la monnaie exacte.

Chez moi, je redeviens mère. Enfin, plutôt une version périmée de la maternité. Celle qui envoie des textos restés sans réponse, qui guette les petits points indiquant que l'autre est en train d'écrire, qui s'inquiète pour le dîner de quelqu'un d'autre qui mange ailleurs, qui laisse quand même une assiette au chaud, juste au cas où, par habitude, par amour, par entêtement.

Et puis, il y a l'épouse. Celle qui dort à côté d'un homme qu'elle ne reconnaît plus dans le noir, qui connaît le rythme de sa respiration par cœur mais plus vraiment ce qu'il pense, qui partage les draps, la salle de bain, le café du matin, mais plus vraiment les rêves.

Et moi, là-dedans ? Pas l'employée. Pas la mère. Pas l'épouse. Non. Moi, Malorine, sans costume, sans rôle appris par cœur, sans la liste des choses à faire et des gens à rassurer. Est-ce qu'on me voit ? Est-ce qu'on peut seulement me voir ? Pas pour ce que je fais, ni pour ce que je donne, mais pour ce que je suis. La femme qu'on croise sans la remarquer. Celle dont les yeux s'embuent dans les rayons du supermarché entre les pâtes et les conserves, celle qui ravale les mots faute d'oreille où les déposer, celle qui voudrait hurler, mais qui ne sait plus comment on fait.

Je ne cherche pas les projecteurs ni même un applaudissement poli. J'aimerais juste un regard. Un vrai, lancé avec attention. Un regard qui passe la surface sans chercher à juger, et qui traverse le brouillard des étiquettes.

La première chose que j’entends, ce n’est pas un merle qui chante ou la cafetière qui se met en route (si seulement), mais un bruit sec, strident, désagréable. Le genre qui te donne instantanément envie de t’excuser d’être né.

Je tâtonne sous l’oreiller, renverse un livre, une télécommande, une cuillère – pas de questions, et finis par mettre la main sur mon téléphone. L’écran clignote. Un message. Et pas de n’importe qui.

Ophélie Luxy.

Rien que le nom me donne des remontées acides.

Influenceuse star, dents plus blanches que ses murs, cheveux parfaits jusqu’au bout des stories, et regard injecté de filtres. Le genre de femme qui te dit « coucou ma belle » avant de te planter un couteau dans le dos. Mais toujours en story, bien sûr.

Je clique.

« Coucou ma belle ! J’ai vu que tu as posté une vidéo avec ce vélo électrique. Génial ! Mais... euh... attention, hein. Il semble que certaines marques n’aiment pas du tout qu’on filme des chutes. Bisous ma Malo ! »

Emojis inclus, évidemment. Un petit cœur, un clin d'œil, et un bisou pour l'hypocrisie.

Je relis. Une fois. Deux fois. Trois.

Traduction : elle a dû envoyer ma vidéo ratée à la marque, histoire de me faire passer pour une amatrice en roue libre. Ce qui, pour être honnête, n'est pas entièrement faux. Mais quand même, il y a des codes.

Je serre les dents, balance le téléphone sur ma table de nuit et respire un bon coup. Pas question de me laisser atteindre par une Ophélie en robe satinée qui appelle ses followers ses « Luxyloettes ».

Je me redresse. Mon dos craque et mes jambes râlent. Même mes cernes semblent demander une pause. Mon regard balaie l'appartement. Mon royaume. Enfin... mon capharnaüm organisé. Partout, des trépieds, des câbles, des anneaux lumineux, des cartons de colis à tester, des carnets de scripts commencés et jamais terminés. Sur l'un des murs, une affiche rose pastel proclame en lettres cursives : « Rêvez grand ou rentrez chez vous ». Elle était censée m'inspirer. Parfois, elle me donne juste envie de dormir encore cinq minutes. Dans un coin du salon trône mon vélo électrique bleu, celui de la fameuse vidéo. Il penche légèrement, comme pour me rappeler qu'il a failli m'envoyer direct aux urgences. Chaque objet ici a son histoire. Ou son code promo.

Et parfois, en regardant ce décor un peu fou, je repense à la Malorine d'avant. Celle de la Poste qui scotchait des colis sans *ring light* et qui comptait les minutes jusqu'à la pause, en rêvant d'une vie différente. Et aujourd'hui, elle l'a.

Mon téléphone vibre. C'est l'heure de la story du matin. L'algorithme ne dort jamais.

Je m'étire, attrape mon pyjama préféré et me plante devant le miroir. Cernes de compétition sous les yeux et

cheveux en pagaille. Parfait. Mes followers adorent quand je suis « naturelle ».

Je cale le téléphone sur mon trépied, un ancien lampadaire reconverti qui menace de s'effondrer à chaque live, et lance l'enregistrement.

— Hello mes chatons ! Bon... ce matin, on est sur du vrai : pas de filtre, pas de brushing, et un pyjama qui a connu des jours meilleurs (paix à son élastique).

Je souris en coin, tourne sur moi-même pour montrer le désastre textile sous l'air faussement gêné. Un trou sous l'aisselle, une tâche douteuse sur le genou, et l'élégance d'un pull oublié dans une machine à laver. Le tout avec une autodérision bien étudiée. Ça marche à chaque fois.

— Voilà, ça c'est moi au naturel. Team réalité ! Team imperfections ! Team café avant tout !

Petit clin d'œil. C'est rodé. Spontané, mais mille fois rejoué.

Parce qu'au fond, les gens veulent du vrai, mais pas trop. Du moche, mais photogénique. De l'authentique, mais scénarisé.

Et moi, au milieu de tout ça, je joue le jeu.

Couper.

Après une tasse de café serré – et trois gorgées brûlantes, je me sens presque prête à affronter le défi du jour : publier une nouvelle vidéo pour faire oublier ma chute d'hier. Rien de tel qu'un bon vieux contenu bien ficelé pour noyer l'humiliation virale.

Mais pour ça, il faut sortir. Et donc mettre un legging.

J'enfile ma tenue de sport, ce qui, dans mon cas, signifie un t-shirt motivant (*No pain no gain*, mais en rose pailleté) et un élastique qui retient mes cheveux comme il peut.

Je monte en selle. Un coup d'œil à la caméra. Petit réglage d'angle. Sourire. Et c'est parti. Une main sur le guidon, l'autre sur le téléphone, je commence ma balade. Je filme les ruelles mignonnes, les passants qui sourient, moi qui fais semblant d'avoir naturellement bonne mine. Tout est parfaitement orchestré. Enfin, jusqu'à ce que je ne voie pas cette foutue bordure de trottoir. Le vélo se stoppe net. Moi, pas vraiment. Je décolle du sol comme dans une publicité pour lessive, version ralentie tragique, et atterris la tête la première sur l'herbe... juste devant une terrasse bondée. Des tasses s'arrêtent en plein vol, des regards se lèvent, des cuillères restent suspendues au-dessus des bols, quelqu'un tousse, un autre retient un rire, et moi, je reste là, étalée, le nez dans l'égo, les joues roses et morte de honte.

Silence.

Puis, des rires. Des rires francs, qui viennent du cœur.

Et moi ? Je ris. Plus fort que prévu, parce que c'est filmé, parce que ça fera une super transition dans mon *Reel*.

Je me redresse, secoue mes cheveux, remets en place ma dignité qui a pris un peu de gravier dans les genoux, et regarde la caméra toujours allumée.

— Bon, décidément, le vélo, c'est pas fait pour moi.

Couper.

De retour chez moi, je pousse la porte et manque de faire tomber une pile de cartons empilés comme un jeu de *Jenga* sous anxiolytique. Je dépose mon sac, enlève mes baskets, et soupire.

Stitchy est allongé sur mon clavier, exactement là où je suis censée travailler.

— Chychy, mon bébé, on a déjà parlé de ça. C'est pas ton bureau.

Il daigne ouvrir un œil, me juge, et se rendort.

Stitchy n'est pas un chat, c'est une diva en fourrure. Il est noir comme une nuit sans notifications, et ses vidéos cartonnent à chaque fois. La dernière, où il attaque une chaussette sale avec l'agressivité d'un ninja, a dépassé les 45 000 vues.

Aujourd'hui, c'est encore lui la star. Une marque m'a envoyé une gamelle automatique dernier cri. « Votre chat va adorer se servir tout seul. » Moi, j'ai déjà du mal à ouvrir mon frigo sans grogner, mais bon. On tente.

Je place l'engin au centre du salon, lumière parfaite, angle flatteur, et Stitchy en arrière-plan, prêt pour son plan de gloire. Je lance le live.

— Alors, les amis, voici la Rolls-Royce des distributeurs de croquettes. Design, connecté, programmable. Bref, la gamelle du futur. Stitchy va adorer, c'est sûr !

Le concerné s'approche avec méfiance, les oreilles basses et la queue en point d'interrogation. Il renifle, recule, renifle à nouveau. Je déclenche la machine via l'application, le doigt tremblant d'excitation. Un bruit discret, puis quelques croquettes tombent. L'heure du miracle arrive. Stitchy lève la patte, vise, hésite une demi-seconde, et frappe l'engin de toutes ses forces. Les croquettes s'envolent partout. Sous le canapé, dans mes chaussons, sur la caméra, dans mon café.

— Eh bien... on peut dire que Stitchy a un avis très... tranché sur cette innovation.

Je garde le sourire. L'intérieur, lui, se liquéfie. La marque voulait une « démo convaincante ». Et moi, je leur livre une catastrophe filmée en direct.

Je m'agenouille pour ramasser les croquettes, tandis que Stitchy, lui, retourne sur mon clavier. Son trône.

La boucle est bouclée.

Couper.

Seize heures.

C'est l'heure du test des chaussons chauffants connectés. Rien que l'intitulé me donne des frissons de bonheur, littéralement. Moi, la frileuse chronique, l'experte en superpositions de textures, la reine du plaid polaire triple épaisseur, j'ai placé tous mes espoirs dans cette invention miracle. Une révolution pour les pieds et une revanche pour les orteils oubliés de la société.

Je prépare le terrain : lumière douce, cadrage flatteur, zoom sur les chaussons, recadrage parce que l'angle était mauvais, nouveau recadrage parce que l'ombre était bizarre, et finalement je garde le premier. En fond sonore, une musique légère, un peu cosy, pour donner une ambiance chaleureuse-technologique-je-maîtrise-ma-vie. Et, comme toujours, mon ton bien rodé, celui que j'ai mis des semaines à trouver, mi-copine enthousiaste mi-testeuse borderline.

— Coucou mes petits glaçons ! Alors, aujourd'hui, je vous présente LA solution pour les pieds gelés et les chaussettes mouillées : les chaussons chauffants connectés. Ils se règlent au degré près. Oui, oui, vous avez bien entendu. Luxe, confort, domotique. On est à deux doigts de marcher sur la lune avec ça.

J'enfile les chaussons. Moelleux, doux, un peu moches, mais on ne peut pas tout avoir. Je lance l'application sur mon téléphone, et commente en direct :

— Là, je règle à 23 degrés, parfait pour une ambiance automne doux. Mais si on pousse un peu, 28... 30... et hop, 35 ! Petit sauna personnel. Mes pieds sont au paradis.

Une douce chaleur s'installe. C'est agréable. Très. Et puis soudain l'application se bloque. Je tapote. Rien. Je redémarre. Rien. Et pendant ce temps, la température continue de grimper comme si mes pieds venaient d'acheter un aller simple pour l'enfer.

— Bon... alors là, je crois qu'on est sur une ambiance hammam. Je vais bientôt cuire des œufs dans mes chaussons, c'est merveilleux.

Mes pieds me hurlent de les libérer. Je commence à me dandiner, puis à sautiller.

— HA. Voilà. Bon. Comment vous dire... C'est CHAUD. C'est TRÈS CHAUD. MES PIEDS PRENNENT FEU !

Je tourne en rond dans le salon, toujours en live, toujours pieds liés. On dirait une candidate de jeu télé qui a raté l'épreuve finale. Sauf que là, il n'y a rien à gagner, à part une greffe de voûte plantaire.

Et comme si ça ne suffisait pas, la porte s'ouvre à la volée. Virginie. L'expression de l'apocalypse maternelle sur le visage.

— Malorine ! Pourquoi il y a une photo de toi par terre avec un vélo sur *Instagram* ? Tu peux m'expliquer ce que tu fais ? Non parce que ça commence à suffire.

Je la regarde. Je suis en train de sauter sur place, rouge tomate, en chaussons démoniaques, le téléphone en équilibre précaire sur une pile de cartons. Je crois qu'elle vient de perdre définitivement foi en mon sens des priorités.

— Euh... je suis un peu occupée, là. On en reparle après ?
Couper.

Vingt heures.

C'est l'heure de ma pause sacrée. J'abandonne derrière moi le chaos ambiant : les croquettes éparpillées, les câbles emmêlés, les chaussons maudits. Je prends mon téléphone – pas pour filmer, pas tout de suite – et je sors. J'ai besoin d'air. De vrai. De celui qui ne passe pas par un filtre.

Je descends jusqu'à l'océan. À cette heure, Biarritz s'adoucit. Les touristes ont déserté les plages, les mouettes

crient un peu moins fort, et le ciel commence à tirer vers le doré. J'attrape une glace au passage – parce que c'est un droit fondamental – et je m'installe sur un banc, face aux vagues.

Je respire. Je ris toute seule en repensant à ma journée. Au vélo. Aux chaussons. À Stitchy qui, lui, mène une carrière parallèle sans jamais se lever avant midi.

Je sors mon téléphone et filme un dernier plan. L'océan. Le bruit des vagues. Un brin de vent qui soulève mes cheveux en bataille. Aucun filtre. Aucun mot. Pas besoin. Je sais déjà ce que je mettrai en légende.

« Rien ne s'est passé comme prévu. C'est pour ça que c'était parfait ». Parce que c'est ça, ma philosophie : apprendre à rire un peu plus fort quand la vie part en vrille.

Couper.

[FIN DE SESSION]

Il y a une pensée qui revient toujours. Elle s'infiltré entre deux gestes, deux silences, deux respirations. Je peux la recouvrir de mousse, la noyer sous le café, la diluer dans la radio du matin. Elle attend. Et puis, elle réapparaît, un peu trop fidèle.

Je me lève en pensant à lui. Néomire. Ce drôle d'objet futuriste qui ressemble à un galet géant. Il ne m'appelle pas. Il ne clignote pas. Il sait que je viendrai.

Ce n'est pas juste un casque. Ce n'est pas une technologie. C'est un ailleurs. Un endroit qui ne me demande rien. Ni d'expliquer pourquoi je me sens vidée alors que j'ai dormi huit heures, ni de sourire à un client qui soupire parce qu'un timbre est mal collé, ni de me justifier quand je n'ai pas envie de parler.

Je pense à lui en rinçant une assiette, alors que les bulles éclatent doucement sur mes poignets. Je pense à lui lorsque je m'assois sur mon lit et que le silence me regarde de travers. Je pense à lui quand je n'ai plus envie d'être ici.

Au début, c'était pour tester, pour m'évader un peu. Une curiosité sans conséquence. Et puis, petit à petit, ça a pris la place du reste. Sans faire de bruit, sans faire de mal.

Là-bas, je suis droite, libre, légère. Je ne m'excuse pas d'exister, je ne me retiens pas de rire, je suis celle que j'aime bien. Celle que j'aurais voulu être, peut-être, si la vie m'avait laissée souffler un peu plus souvent.

Je sais que ce n'est pas réel, mais ça ressemble à du vrai. Et c'est plus doux, plus simple. Alors, j'y retourne. Sans lutter ni même hésiter.

Le monde peut attendre. Là-bas, je m'attends-moi.

« Et si... j'avais osé dans ma jeunesse ? »

[SESSION N°07 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

L'adolescence, c'est un drôle de bordel.

On monte dans un manège, sans trop savoir ce qu'il fait, et on se retrouve la tête à l'envers, les cheveux dans les yeux, le cœur explosant entre deux battements, à hurler sans savoir si c'est de peur ou d'excitation.

C'est ce moment flou, entre le plus-vraiment-enfant et le pas-tout-à-fait-adulte, où on veut tout en même temps : l'indépendance, la reconnaissance, un corps de magazine, et un goûter à seize heures.

On passe notre temps à se chercher. Dans les miroirs, dans les regards, dans les jeans qui ne ferment plus et les journaux intimes à cadenas. On gratte sous la surface, en espérant trouver une version de nous plus sûre, plus lisse, plus assumée. À la place, on tombe sur des boutons, des envies de tout envoyer balader, et ce grand flou qui nous colle à la peau.

C'est là que tout commence à changer. Le corps, parlons-en. Ce traître qui pousse dans tous les sens sans demander notre avis. Les jambes grandissent trop vite, les bras prennent la confiance, et les hanches arrivent comme des invitées surprises. Sans oublier les voix qui changent, les

odeurs qui s'imposent, et les fringues qui ne suivent plus. Et puis, il y a le cœur qui se met à battre n'importe comment pour un regard dans un couloir ou un message lu et relu vingt fois. On peut tomber amoureuse d'un sourire, d'un parfum, d'un garçon qui connaît par cœur *Wonderwall* à la guitare. C'est le grand huit permanent, l'adrénaline dans les veines, l'impression qu'un simple « salut » peut changer une vie.

Mais au milieu de ce bazar, il y a aussi de la magie. Des premières fois maladroitement, mais précieuses, une chanson qui devient un refuge, des fous rires qui éclatent pour rien, et ce moment où, sans le savoir, on devient un peu plus soi.

L'adolescence, c'est vouloir tout vivre, tout ressentir, tout comprendre, mais dans un corps qui a mal aux règles et une tête qui a juste envie qu'on lui fiche la paix. On veut embrasser, tout changer, devenir quelqu'un – tout en restant planqué sous une couette à écouter Indochine ou Britney Spears.

C'est déroutant, épuisant, déstabilisant. Mais c'est aussi lumineux. Parce que c'est là que naissent les grandes questions, les petits élans, les folles envies. C'est un capharnaüm magnifique. Un vieux manège un peu rouillé qui grince dans les virages. Et pourtant, on y grimpe encore. Parce qu'au détour d'une secousse, il y a le vent dans les cheveux, le rire inattendu, la promesse de tout ce qui est encore possible.

Et peut-être, tout compte fait, que c'est là que tout commence vraiment.

Le soleil amorce sa descente, les grillons s'égosillent, et moi, je sue dans un short en jean taille basse qui refuse obstinément de couvrir mes fesses.

Mon t-shirt crie « I love NY », alors que je n'ai jamais quitté la France, et deux pinces papillons se battent dans mes cheveux pour contrôler une frange en grève. Autour de ma taille, un sac banane rose fluo. Esthétique discutable, attitude inébranlable.

Aujourd'hui, j'ai décidé que j'allais oser. Tout. Pas à moitié ni à condition de. Non. Tout. Je parle trop fort, je ris comme si c'était vital, je danse même quand la musique vient d'un vieux poste à piles qui grésille plus qu'il ne joue. Je suis la fille qu'on remarque, et pas parce qu'elle est jolie, mais parce qu'elle est libre. Je suis cette version de moi qui ne se planque pas, qui dit ce qu'elle pense, qui n'attend pas qu'on l'invite pour se lever.

Je suis au camping, celui avec ses mobil-homes en alu, ses piscines qui sentent la frite et le chlore, et ses animateurs qui croient encore qu'on les écoute. Ce soir c'est karaoké, et j'ai promis de chanter. Promis à moi, pas aux autres. Celle que

j'étais hier aurait trouvé mille excuses. La Malo d'aujourd'hui a juste envie de se marrer.

Nicole débarque, sarouel orage et débardeur *tie and dye*. Elle me tend une glace à l'eau au parfum douteux, que j'accepte comme si ça pouvait dissoudre le trac.

Un garçon tente *Zombie* au micro. C'est approximatif, c'est faux, on dirait un chat enrhumé. Je l'applaudis quand même. Le courage, ça se respecte.

Puis c'est mon tour. Je monte sur scène, le micro trop grand pour mes mains, le cœur qui tape dans ma poitrine comme s'il voulait faire le show à ma place. Je suis rouge tomate, et mes genoux jouent des castagnettes, mais le choix est clair : *Wannabe* des Spice Girls. Parce qu'il y a des moments où il faut assumer jusqu'au bout.

La musique explose sur la terrasse. Moi aussi, maladroite, mais décidée. Et très vite, Nicole bondit de sa chaise pour me rejoindre. On saute, on hurle, on déraille sur les paroles. C'est catastrophique. C'est fort. C'est fabuleux. On est là, deux jeunes femmes en pleine rébellion contre le silence, contre la peur, contre cette société qui nous voudrait timides et sages.

Personne ne filme. Personne ne juge. Tout le monde applaudit. Peut-être parce qu'on a été nulles avec panache. Peut-être parce qu'on a osé ce que beaucoup rêvent de faire. Peut-être juste parce qu'on était vraies.

Quand je descends de la scène, j'ai le souffle coupé et les joues en feu. Je me sens vidée. Remplie. Légère. Brûlante. Bref, vivante.

On se retrouve un peu à l'écart, allongées dans l'herbe fraîche. Nicole me tend un chewing-gum à la fraise. Je le croque. Explosion de sucre sur ma langue. Je deviens une boule à neige retournée. Tout en tourbillon d'ivresse.

On ne parle pas. Les mots sont superflus. On fixe les étoiles, les fausses constellations tracées par les lampadaires, les lucioles qui brillent.

Ce soir j'ai osé, je n'ai pas attendu que quelqu'un me donne la permission, je n'ai pas cherché à savoir si j'étais bien coiffée, si ma voix était juste ou si mes jambes vibraient. J'ai simplement fait, j'ai foncé. Et entre nous, c'était bon.

Je ne sais pas si je me souviendrai de cette soirée dans dix ou vingt ans. Peut-être que j'oublierai le prénom de ce garçon, le goût indéfini de la glace, ou même ce qu'on chantait. Mais j'en suis sûre, la sensation, elle, restera. Celle d'avoir sauté à pieds joints dans un moment. D'avoir vibré. D'avoir ri sans filtre.

Et si c'était ça, devenir adulte ? Pas devenir sérieuse. Pas rentrer dans le moule. Juste collectionner des moments où l'on s'est sentie libre. Où l'on s'est sentie soi, sans détour. Où l'on n'oublie pas de vivre.

[FIN DE SESSION]

6 simulations plus tard...

Je bats des paupières. Une, deux, trois fois. Je suis revenue. Mais revenue d'où, au juste ?

C'est flou. Il y avait du soleil, du sable, un rire d'enfant, un parfum de vanille dans le vent. J'essaie de m'accrocher à quelque chose, n'importe quoi. Mais tout file, comme une bulle de savon. Jolie, insaisissable, et paf... envolée. Ça devait être beau. J'étais bien.

Je ne bouge pas. Mon corps n'a pas encore compris qu'on était revenue. Il proteste, doucement. Mes mains tremblent un peu, mais ce n'est pas la fatigue. C'est ce vide. Celui qui reste quand on referme la parenthèse alors qu'on n'a pas fini la phrase.

Je reste là, figée, jusqu'à ce que Lucie entre et me tende un verre d'eau. Je bois sans réfléchir. L'eau est froide. Parfaitement réelle. Dommage.

Puis arrivent Vincent et Bastien, en rang d'oignons, version légumes pas frais, et alignés comme une mauvaise nouvelle. Je sens venir le coup avant qu'il ne tombe. Les silences trop longs. Les regards qui se fuient. Les « Alors voilà » qui font office de fusils de départ. Ils prennent des précautions. Des tournures de phrase. Des « il faut bien »,

des « un peu de repos », des « c'est temporaire ». Et au milieu, ça tombe : ALTIV ferme ses portes pendant cinq semaines. Vacances d'été. Maintenance du matériel. Droit à la déconnexion. Mais avant ça : une dernière immersion, lundi prochain.

Cinq semaines sans casque, sans ailleurs, sans cette version de moi que j'aime tellement plus que celle-ci.

Je souris. Poliment. Celui de circonstance. Celui qu'on dégage quand on n'a plus les mots, mais qu'il faut faire semblant d'être humaine. Ou adulte. Ou les deux. Mais à l'intérieur, c'est un peu comme si on venait de m'annoncer que j'allais devoir apprendre à respirer sans oxygène. Je hoche la tête, je bredouille que je comprends, que c'est bien, que tout le monde a besoin de repos, que c'est sain, même. Je dis tout ça. Je le pense un tout petit peu. Mais pas très fort.

Tout ce temps sans cette parenthèse douce, celle où personne ne m'attend, ne me juge, ne me dit de faire vite. Mais, comment on fait, pour vivre sans rêve quand c'est devenu notre seule façon de respirer ?

Je pense à ceux qu'on croise chaque jour, qui continuent, sans bruit, sans pause. À ceux qui ne disent rien, parce qu'on leur a appris que se plaindre, c'est mal.

Je pense à moi, aussi. À celle que je redeviens là-bas. À cette autre moi qui sourit franchement, qui ne calcule pas le ridicule ni le prix du bonheur au kilo. À ce soulagement immense d'exister sans devoir prouver quoi que ce soit.

Et soudain, j'ai juste envie qu'on me dise que c'est normal d'avoir besoin d'un ailleurs. D'un souffle. D'un monde inventé pour supporter celui qu'on nous impose.

Quelle immersion choisir ?

C'est idiot de lui accorder autant d'importance, mais quand on sait qu'on va passer cinq semaines sans ailleurs, le choix prend une autre couleur. C'est la dernière bouffée avant l'apnée.

Il ne m'en reste qu'une. Une seule avant cinq semaines de vraie vie. Sans casque, sans là-bas, sans cet espace suspendu où je redeviens un peu plus légère, un peu moins contrainte.

Ici, je suis réglée sur sourdine. Là-bas, je chante faux, mais fort.

Entre deux recommandés et trois soupirs, il va pourtant falloir trancher.

— Suivant !

Une dame approche, visiblement fâchée avec la joie de vivre et probablement avec moi. Elle serre son colis comme si elle voulait me le lancer à la figure.

Je la salue, souris – l'option par défaut – et scanne. Elle repart. Mission accomplie.

Moi, je reste avec ma question.

Et si je partais en vacances, moi aussi ? Si j'avais eu les moyens, j'aurais pris un billet pour une croisière, fait une

valise trop grande, mis des robes que je ne mets jamais, acheté de la crème solaire indice cinquante. Partir, s'évader, monter sur un bateau, sentir la houle sous mes pieds, le vent dans les cheveux, le sel sur les lèvres, et ne plus penser au loyer, aux factures et aux fins de mois.

— Suivant !

Un adolescent s'avance en traînant ses baskets et son ennui. Il pose son colis sans regarder, répond à mes questions par onomatopée, un *ouais*, un *mmh*, un haussement d'épaules qui veut dire plusieurs choses à la fois. Je scanne son papier, il regarde son téléphone, je lui rends sa monnaie, il repart sans un mot, et je réalise que, moi aussi, j'ai cette allure-là, parfois. Quand l'ici me colle un peu trop à la peau.

Et si c'était ça, ma dernière immersion ? Un voyage sans bagages. Une parenthèse salée. Une traversée légère.

— Suivant !

« Et si... j'avais largué les amarres ? »

[SESSION N°13 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

Il y a des matins où l'envie de prendre le large dépasse celle de boire du café. Et pourtant, je ne plaisante pas avec le café.

Je ne sais pas si j'ai besoin de vacances ou de disparaître un peu. Peut-être un mélange des deux. Une zone grise avec ce besoin flou de silence et de musique en même temps. D'être seule, mais pas isolée. D'être vue, mais sans être observée.

J'aimerais poser mon sac et n'être personne. Ne plus être celle qui organise ou rassure. Ne plus être la version utile de moi. Rien qu'une silhouette sur un ponton, une femme dans le vent, une passagère sur un bateau qui ne va nulle part, mais qui y va quand même.

Et si, pour une fois, je ne cherchais pas de sens, mais seulement une chanson entraînante, un rayon de soleil sur les épaules, un cocktail pas très bon, mais bien frais ?

Et si la liberté, c'était ça : ne plus avoir à faire semblant d'avoir un plan ?

Il paraît que sur un bateau de croisière, tout est fluide. Les valises roulent toutes seules, les cabines sentent la vanille, les serviettes sont pliées en forme d'éléphant, les cocktails arrivent sans qu'on les ait commandés, et les gens sourient pour de vrai. Ça, c'est la théorie, la brochure. La réalité, c'est moi, debout dans une file d'attente interminable, suant à grosses gouttes, le sac à dos qui glisse, coincée entre un adolescent qui peste contre le Wi-Fi et un monsieur qui a visiblement décidé de transpirer bruyamment.

L'embarquement a le charme d'un contrôle douanier en plein mois d'août. Le personnel distribue des sourires mécaniques et des badges fluos, pendant qu'un homme déguisé en dauphin tente de canaliser l'euphorie générale. Il ondule vaguement des nageoires et offre des autocollants aux enfants. J'hésite à en demander un, juste pour l'encourager.

Mon tour arrive enfin. Une dame au brushing sculpté m'accueille avec un « Bienvenue à bord » qui sent autant la politesse que la lassitude. Je lui réponds avec mon plus beau sourire moite, celui qui dit : j'ai chaud, j'ai faim, j'ai mal au dos.

Ma cabine s'appelle B145. Le B, je suppose que c'est pour « bon courage ». Il y a plusieurs ascenseurs, six étages, des couloirs numérotés comme un sudoku et des flèches qui n'aident que si tu sais déjà où tu vas. Je fais trois fois le tour du même couloir, lis les mêmes panneaux sans les comprendre, prends le même escalier en sens inverse, croise un couple en peignoir, passe devant la même porte bleue trois fois, la même plante verte artificielle, le même tableau abstrait qui ne ressemble à rien. Je finis par suivre un monsieur en claquettes Mickey qui a l'air sûr de lui, les mains dans les poches, le pas décidé et la direction ferme.

Il allait aux toilettes. Demi-tour.

Au bout d'une demi-heure, je trouve enfin ma cabine. Petite victoire. Petite cabine aussi. On est plus proche du placard IKEA que de la suite panoramique. Je suis à un mètre de tout. Du lit, de la salle d'eau, du mini-bureau, et du hublot qui donne sur un canot de sauvetage. Vue sur mer, version urgence.

Je pose mon sac, déballe mes affaires : deux maillots de bain, des robes à fleurs, une tenue blanche pour la fameuse soirée à thème, une paire de tongs en fin de carrière, et une trousse de toilette où j'ai mis plus de snacks que de masques hydratants. Chacun ses priorités.

Le programme des animations est glissé sur le lit, imprimé sur un papier cartonné couleur corail : Zumba sur le pont à neuf heures, aquagym à onze, initiation au ukulélé à quatorze heures, et concours du chapeau le plus moche à dix-huit. Je coche un maximum. J'ai décidé de jouer le jeu à fond, même celui du bingo.

Mais avant tout, il faut manger. Parce que tout est plus agréable avec du sucre dans le sang.

Je me dirige vers le buffet et découvre un alignement de plats à perte de vue. Viennoiseries dorées, œufs brouillés

luisants, bacon croustillant, salade de fruits frais. Je remplis mon assiette au maximum, et m'installe à une table en terrasse. À côté de moi, une dame en robe léopard me raconte sa douzième croisière. Elle a survécu à un typhon, une grève du personnel et une intoxication au ceviche. Elle parle d'elle à la troisième personne, appelle son mari « mon petit écureuil » et ne mâche pas ses critiques sur le café. Je l'adore déjà.

Une fois rassasiée – jusqu'aux molaires, je pars explorer le navire. Le pont supérieur est vaste, presque trop. Il y a une piscine, deux jacuzzis, un bar à smoothies, un bar à sushis, un bar à mojitos – beaucoup de bars, en fait – et des transats alignés. Je prends un selfie avec la mer en fond. Mes cheveux sont au vent, mes lunettes de soleil de travers. J'ai l'air heureuse.

Une voix dans les haut-parleurs annonce le départ. Je monte jusqu'au pont le plus haut, là où la foule s'agglutine, où les gens tendent leurs téléphones et où les enfants s'accrochent aux rambardes. Des mouettes planent dans le ciel, indifférentes. La ville s'éloigne, les bruits aussi. On quitte la terre, doucement, sans brusquerie. Et moi, j'ai cette sensation étrange d'être à la fois minuscule et géante. De tout quitter et de tout retrouver. Je reste là longtemps. À regarder l'eau. À ne rien faire. À juste être.

Il est huit heures quand une voix surgit dans la cabine, sans prévenir, sans ménagement, comme une alarme qui aurait appris à parler.

— BONJOUR CHERS PASSAGERS ! AUJOURD’HUI, NOUS JETONS L’ANCRE SUR L’ILE MAURICE !

J’émerge lentement, prisonnière de mon drap, les cheveux dressés vers le ciel, un hommage involontaire aux mouettes. J’ai la joue marquée par la nuit et le mascara en escale sous les yeux. L’élégance, version lendemain de fête.

Premier arrêt de la croisière. Et malgré l’envie furieuse de rester en tête-à-tête avec mon oreiller, je me rappelle que j’ai coché toutes les cases de l’aventure. Y compris celles qui nécessitent de marcher. À huit heures trente du matin. Volontairement.

Dans les couloirs, c’est la cohue d’un grand départ. Les chapeaux de paille tentent de survivre au courant d’air, les bouteilles d’eau s’entrechoquent, les appareils photos se lèvent en même temps, et les sacs à dos percutent des inconnus qui font semblant de ne pas avoir mal. Une ambiance de classe verte, version adulte : moins de rires, plus d’arthrose.

Certains sont prêts à affronter l'Everest : short respirant, casquette réglable, gourde filtrante et isotherme. Et puis il y a moi : robe légère, sac trop petit, chaussures pas du tout adaptées.

L'île, en revanche, est une merveille. Une carte postale sous stéroïdes : sable blond, cocotiers penchés, eau turquoise. Je sens une bouffée de joie monter... puis la chaleur, aussi. Trente-deux degrés à l'ombre, et moi qui brille comme un beignet sous lampe infrarouge.

Le guide s'appelle Jean-Paul. Il dit qu'on peut l'appeler JP, et je vois dans ses yeux qu'il espère qu'on ne le fera pas. Il porte une chemise à fleurs, des sandales en cuir, un chapeau de paille et une motivation suspecte.

— Suivez-moi !

On le suit. On aurait dû se méfier.

La randonnée était annoncée comme *facile*, avec une petite étoile. Ce mot, je l'apprends à mes dépens, veut dire à *la limite du trek*, voire au-delà. Le sentier grimpe, glisse, pique, rétrécit, disparaît par endroits. Après vingt minutes, je suis écarlate, mon souffle me trahit, mes mollets me renient et je bénis mon déodorant pour sa ténacité.

Mais au fil des pas, quelque chose change. Il y a les parfums : fleurs sucrées, terre chaude, feuilles froissées, résine. Quelque chose de sauvage et de doux à la fois qu'on ne trouve nulle part ailleurs et qu'on ne sait pas nommer. Il y a le bruit, ou plutôt l'absence : plus de cris, de moteurs, de grésillements, juste les oiseaux et le vent. Un silence doré qu'on ne remarque que lorsqu'il existe vraiment. Un papillon se pose sur mon bras. Orange et noir, fragile. Il reste là. Je reste là. Aucun de nous deux ne parle, mais je crois qu'on se comprend.

Au sommet, j'ai perdu deux litres d'eau et un peu de dignité, mais je gagne une vue qui coupe le souffle pour de bon :

l'océan à perte de regard, le ciel qui s'y fond, et des voiles blanches éparpillées comme des miettes de liberté. C'est beau, trop beau pour devenir une photo. Je préfère le garder en moi, en version intégrale.

Sur le chemin du retour, je ne parle pas. Personne ne parle vraiment. On laisse le silence digérer la beauté. On écoute le craquement discret des feuilles sous nos pas, les respirations encore courtes, et ce souffle collectif, comme si chacun portait encore un morceau de ce paysage au creux de sa poitrine. J'ai les jambes en mousse, les épaules en feu, mais le cœur qui bat un peu plus fort que d'habitude.

De retour à bord, ma cabine me semble à la fois minuscule et rassurante. Je me laisse tomber sur le lit, sandales toujours aux pieds. Je ferme les yeux, juste une minute, peut-être même deux.

Et puis, le bateau se met à vibrer doucement. Pas à cause des moteurs, mais de la musique. Une mélodie lointaine, festive, qui flotte dans les couloirs.

Je me redresse. À ma tête, on devine la journée. Mes cheveux font grève, ma peau tire, mes pieds m'insultent et mon reflet me propose le lit. Je lui propose d'aller voir ailleurs si j'y suis. Ce soir, j'ai envie de danser.

Je pioche dans ma valise une robe que je n'avais pas encore osée. Blanche. Fluide. Un peu trop décolletée pour quelqu'un comme moi, mais pile ce qu'il faut pour une reine de la nuit maritime. Une douche, un coup de brosse, un peu de parfum, et me voilà.

Sur le pont principal, c'est la fête. Pas le genre chic avec talons qui coinent dans les lattes et sourires raides. Non. Une vraie fête. Chaude, joyeuse, bordélique. Une soirée où on danse pieds nus et où le DJ enchaîne Dalida, Aya Nakamura et Claude François sans sourciller.

Je me laisse emporter. Littéralement. Quelqu'un m'entraîne sur la piste. Je ris, je tourne, je dérape. Mon cocktail à la main (un truc rose avec une tranche d'ananas), je me prends pour une sirène des tropiques. Une sirène un peu débraillée, certes, mais avec une sacrée joie de vivre.

Autour de moi, ça vibre. Les corps, les voix, la musique, la mer. Tout est vivant, bruyant, lumineux. Il y a un monsieur en bermuda à paillettes qui fait la roue, une bande d'adolescentes qui hurlent les paroles d'une chanson abracadabrante, un couple de retraités qui danse avec vingt ans dans les jambes et rien à prouver. C'est beau, ce bazar.

Je danse jusqu'à l'oubli. Jusqu'à ne plus sentir mes pieds, jusqu'à rire trop fort, jusqu'à chanter faux. Un inconnu me fait tourner, et je sens mes sandales décrocher. Je finis pieds nus, humide de sueur, et le cœur ivre. Personne ne me regarde bizarrement. Tout le monde s'en fout, on est entre passagers déroutés et déboutonnés.

Plus tard, je m'éclipse. Besoin d'air. Besoin de mer. Je descends sur un pont plus calme, où le silence s'installe, à côté des étoiles.

Une vieille dame est assise là, emmitouflée dans un châle rose bonbon, les yeux tournés vers l'horizon.

Je m'assieds à côté d'elle, sans un mot. Le vent nous lie.

Et puis, doucement :

— Vous ne dansez pas ?

Elle tourne lentement la tête, le sourire dans les yeux plus que sur les lèvres.

— Je regarde les autres le faire. C'est déjà pas mal.

Je hoche la tête.

On reste un moment comme ça, dans une bulle tranquille, entre deux âges, deux rythmes, deux façons de vivre la même soirée.

Elle reprend :

— C'est ma première croisière. J'ai toujours voulu attendre le bon moment.

— Et vous l'avez trouvé ?

Elle hausse les épaules et rit tout bas, un petit souffle d'air qui sent la lucidité.

— Je crois qu'il n'y en a jamais, de bons moments. Il faut juste monter à bord quand le bateau est là.

C'est bête, c'est simple, c'est peut-être la chose la plus sage que j'aie jamais entendue.

On ne dit plus rien après ça. Inutile. Il y a des silences qui parlent, des silences qui se comprennent mieux que mille discours.

Quand je me lève, elle me tend une papillote sortie de son sac. Chocolat noir, cœur praliné. Une manière sucrée de dire : « Profite tant que ça fond. »

Et moi, je fonds.

[FIN DE SESSION]

Je reste là, immobile. Il n'y a pas d'urgence. Pas de hâte à retrouver le quotidien. Mon corps est revenu, oui. Mais mon cœur, lui, est resté accroché à la rambarde du bateau. Il regarde encore les étoiles. Il n'est pas pressé de rentrer. Et je ne lui en veux pas. C'était une croisière. Une simulation. Un rêve avec des palmiers et des cocktails. Une bulle. Mais à l'intérieur j'ai ri, j'ai dansé jusqu'à ce que mes sandales rendent l'âme, j'ai chanté faux et très fort avec des gens que je ne reverrai jamais, mais qui m'ont fait du bien. Je me suis laissée porter, j'ai vécu.

Et il y a ces mots. Glissés comme une perle dans le sable. Ils ne me quittent pas. Pas vraiment. Ils tournent doucement, au fond de moi, sans bruit – ou presque.

« Il n'y en a jamais, de bons moments. Il faut juste monter à bord quand le bateau est là. »

Je ne saurais pas dire pourquoi ils m'accrochent, ils ne sont pas révolutionnaires. Mais ils sonnent si juste. Je me rends compte que j'ai passé une bonne partie de ma vie à attendre le bon moment pour m'autoriser à me reposer, à m'amuser, à dire non, à dire oui, à changer.

Autour de moi, la vie continue. Les machines d'ALTIV bourdonnent, des portes s'ouvrent, des pas résonnent. Le monde ici est ordonné, millimétré, sans surprise, sans tache. Mais moi... Moi, j'ai encore du sable entre les orteils. Et une petite envie de danser qui refuse de se taire.

Il y a des invitations qu'on accepte par politesse. D'autres par curiosité. Et puis, il y a celles qu'on accepte parce qu'on sent, sans savoir l'expliquer, que ce n'est pas une invitation qu'on reçoit, mais une bouée.

Quand Élise m'a proposé de participer à son cours de yoga du samedi matin, j'ai d'abord cru qu'elle plaisantait, encore. Puis j'ai vu son sourire franc, sincère, lumineux. Le genre qui ne laisse aucune échappatoire, sauf peut-être simuler une grippe intestinale – et encore, il aurait fallu être très convaincante. Et j'ai dit oui. Avec l'envie de reculer, mais aussi l'espoir secret que quelque chose, là, dans cette matinée, vienne bousculer la routine, dérégler le programme, remettre un peu de surprise dans mon scénario trop prévisible.

Samedi matin. Sept heures quarante-neuf. Le monde dort encore, et les rares passants ont l'air de regretter leur réveil. J'arrive devant la salle, persuadée d'être la première, mais en poussant la porte, je découvre Élise, en état d'éveil spirituel et physique, vêtue d'un legging turquoise et d'un débardeur aux motifs mandalas. Les cheveux noués en une

tresse qui flotte derrière elle, elle incarne tout ce que je ne suis pas avant dix heures : l'énergie, la souplesse, la bienveillance, éveillée.

Elle déroule des tapis et me fait signe de la main.

— T'es en avance, dis donc ! Je vais te mettre entre Jocelyne et Pierre, ils sont sympas tu verras. Bon, ils ronflent parfois pendant la posture du cadavre, mais c'est discret.

La salle, baignée d'une lumière naturelle mollement filtrée par des rideaux, sent les huiles essentielles et la sueur bien intentionnée. Des plantes un peu tristes décorent les coins. Et une playlist de bols tibétains fait vibrer mes sinus.

Petit à petit, les élèves arrivent. Une ribambelle de leggings pastel, de chaussettes colorées et de gourdes isothermes. Jocelyne, cheveux lilas et legging à paillettes, me salue d'un clin d'œil. Pierre, lui, a ce regard inquiet d'un homme qui ne sait plus s'il a mis un caleçon sous son short.

— Bonjour tout le monde ! Aujourd'hui, on va se reconnecter à soi en douceur...

Élise marche pieds nus, comme si elle flottait. Et moi, sur mon tapis, j'ai déjà une crampe dans le mollet rien qu'en essayant de croiser les jambes. Ça s'annonce bien.

— On commence assis. Fermez les yeux. Inspirez profondément. Visualisez un endroit où vous vous sentez bien.

Je pense à mon lit.

— ... Expirez par la bouche. Laissez partir ce qui ne vous sert plus.

Je pense à Olivier. Puis à mes factures. Puis à la posture qui arrive.

— Maintenant, on se réveille doucement le corps avec quelques torsions du buste...

Je tourne. Enfin, j’essaie. Mon buste fait demi-tour, mais mes hanches restent crampées dans le présent.

— Magnifique ! Et on passe maintenant à la posture du chat...

Je me retrouve à quatre pattes, le dos rond, les mains à plat sur le tapis, le regard vers le sol et les poignets qui se demandent ce qu’ils ont fait de mal. Soudain, je prends conscience que mon legging n’est peut-être pas aussi opaque que je le pensais, que la personne derrière moi a une vue imprenable sur des informations que je n’avais pas prévu de partager.

Élise passe entre les tapis, corrige une posture ici, souffle une astuce là. Elle est dans son élément. Fluide et naturelle.

— Très bien, on enchaîne avec le chien tête en bas !

Je tente l’exécution. Mes bras tremblent, mes talons ne touchent pas le sol, et mon visage devient progressivement bordeaux. Je ressemble probablement à un triangle sous tension.

À côté, Pierre s’est figé, la tête entre les bras, le souffle retenu, l’air de méditer profondément ou d’appeler discrètement les secours.

— Respirez profondément !

Je survis, c’est déjà pas mal.

— On passe à la posture du guerrier II.

Je me redresse, bras tendus, genou fléchi. Le regard fixé devant moi, je tente d’incarner la force et la stabilité. Et je glisse. Pas beaucoup. Juste assez pour manquer d’élégance et voir Élise réprimer un fou rire tout en s’exclamant :

— Parfait, Malorine ! Tu t’adaptes, c’est exactement ça l’esprit du yoga !

L’esprit du yoga est donc, ce matin, une tentative de rattrapage de chute avec dignité.

À ma droite, Jocelyne me souffle :

— Tu fais ça depuis longtemps ?

— Depuis quinze minutes.

Elle éclate de rire.

— Eh ben, tu as un avenir.

— On enchaîne avec le pigeon !

Le pigeon, pour moi, c'est un animal qui claudique sur les trottoirs, qui vole de travers et qui laisse des traces sur les pare-brises, pas une position censée me reconnecter à mon chakra, ouvrir mes hanches et libérer mes tensions profondes. Mais je m'exécute, le visage écrasé sur le tapis, une jambe en avant, l'autre en arrière.

— C'est normal si ça tire. Ce sont vos émotions qui s'expriment.

Personnellement, mes émotions crient à la maltraitance et demandent l'asile.

Enfin, après un enchaînement de postures toutes plus humiliantes les unes que les autres, Élise annonce la phrase finale :

— Allongez-vous sur le dos. Fermez les yeux. Laissez votre corps s'alourdir...

Autour de moi, tout est calme. Je perçois la respiration lente des autres. Celle d'Élise qui circule entre nous. Je sens même mon cœur ralentir, et mes pensées, pour une fois, ne me sautent pas dessus.

Quand elle nous invite à nous relever, je m'exécute... difficilement. Certains restent assis en tailleur, d'autres roulent déjà leurs tapis et Pierre tente de se relever en trois temps.

— Bravo à toutes et à tous. N'oubliez pas : le yoga, ce n'est pas la posture parfaite, c'est l'attention qu'on se porte. Et aujourd'hui, vous vous êtes offert du temps.

Peu à peu, la salle se vide. Un au revoir par ici, une tape dans le dos par là. Jocelyne me glisse :

— Bon courage pour les courbatures.

Et puis, elle s'éclipse, sourire aux lèvres et foulard dans les cheveux.

Il ne reste plus que moi, Élise, et quelques tapis roulés dans un coin. La playlist s'est tue et la lumière a changé.

Élise revient vers moi, tisane à la main et un sourire aux coins des yeux.

— Tu t'en es bien sortie.

— Si on exclut la posture du crocodile où j'ai failli me noyer dans mon t-shirt, oui, on peut dire que j'ai survécu.

Ses yeux se plissent avant même que le son arrive. Et moi, pour la première fois depuis longtemps, je me sens exactement là où je devrais être. Pas parfaite, pas souple, pas coiffée. Mais présente. Entière. Là.

Quand Élise me tend un flyer pour le cours de la semaine suivante, je l'attrape en souriant. Je ne dis pas oui. Je ne dis pas non. Mais je prends le papier. Et dans ma poche, il réchauffe un peu ma journée.

Une soirée chez Élise, c'est un mélange improbable entre une retraite spirituelle, une soirée apéro et un atelier de tisane militante. Virginie avait promis de passer « juste pour dire bonjour », ce qui, dans son langage, signifie : « j'ai prévu de rester jusqu'à ce que quelqu'un m'expulse, que je casse un verre ou que je m'endorme sur le canapé ». Et encore, dans cet ordre-là, c'est optionnel.

— Entrez, entrez, j'ai fait des wraps aux légumes, des falafels et un mojito.

Virginie claque la bise à Élise, envoie son sac voler sur une chaise et me lance un clin d'œil.

— Alors, c'est donc ici que tu viens étirer ton karma ?

— Je viens surtout tenter de survivre à la posture du pigeon sans y laisser un genou.

Élise rit et nous invite à nous installer. Virginie s'assoit jambes croisées, comme si elle faisait ça tous les jours – la traître. Moi, je reste coincée dans une position entre yoga et pause syndicale. Mes articulations grincent plus qu'un vieux volet en hiver.

Vivi croque dans un falafel.

— Mmmh ! T'as fait tout ça toi-même ?

— Tout sauf les chips. Ça, c'est ma faiblesse.

— On a tous nos zones d'ombre. Moi, c'est les viennoiseries. Et les hommes qui savent parler espagnol. Mais surtout les viennoiseries.

Je les regarde échanger, fascinée. Une femme que j'aime, une autre que j'apprécie beaucoup, deux univers qui se frôlent, et cette légèreté qui glisse sur la table. Moi, je suis là, un peu observatrice, un peu dedans. Le cœur en tongs, mais heureuse.

Virginie sert les verres comme si elle était chez elle, et renifle le mojito avec méfiance.

— Je vais être honnête, les filles. Si je commence à faire des câlins aux plantes, faudra m'arrêter.

— Trop tard, j'ai vu ton regard attendri vers mon cactus.

— Ce n'était pas du respect, c'était de la peur. Il m'a regardé bizarrement.

La conversation part dans tous les sens. On parle des fringues qui ne pardonnent plus les écarts alimentaires, des crèmes antirides qui coûtent un rein et font briller comme une poêle à frire. Vivi finit par parler d'un client qui lui a commandé un bouquet « à l'image de son chien ». Elle décrit les fleurs, le mélange de textures, les odeurs, et moi, je comprends. C'est sa manière de raconter le monde. À travers les couleurs, les odeurs, les détails qu'on ne voit pas si on ne fait pas attention.

— Tu vois Élise, pour moi, chaque fleur a un truc à dire. Même les mauvaises herbes. Surtout elles, en fait. Les gens les arrachent, mais elles résistent. C'est comme les femmes : on les dérange quand elles poussent où on ne les attend pas.

Élise hoche la tête, puis me tend un bol d'olives :

— Au fait, Malo... ça va, avec Olivier ?

Je hausse les épaules, bois une gorgée, fais semblant de chercher une réponse dans une olive.

— On cohabite, cordialement. On est un peu comme deux voisins qui partagent une cafetière et un abonnement *Netflix*.

Virginie me fixe, un sourcil levé.

— Et vous comptez divorcer ?

Je secoue la tête, un peu trop vite peut-être.

— Non. Enfin... c'est pas au programme. On n'est pas en guerre, juste... chacun sa bulle.

— Tant que t'es pas en train de rétrécir pour rentrer dans sa bulle à lui...

Je change de sujet, réflexe classique :

— Et toi, toujours avec ton architecte ?

— Ah non, je l'ai largué. Il croyait que la monogamie, c'était un arbre fruitier.

On éclate de rire. Un vrai. Celui qui vient de loin, qui racle les fonds de gorge et nettoie un peu l'intérieur.

La soirée continue. Les coussins glissent, les chips disparaissent, les verres se remplissent puis se vident. Virginie s'étale de tout son long, un plaid sur les genoux, les pieds sur la table basse.

— Vous savez quoi ? On devrait se faire un week-end. Rien que toutes les trois. N'importe où, même dans une yourte, même avec des tisanes aux orties. Juste nous.

Un blanc, puis :

— Avec option spa ?

Je lève mon verre, solennelle.

— Et du vin rouge ?

On trinque. Et dans ce petit bruit cristallin, il y a comme une douce secousse, une envie de recommencer à vivre, pas en grand, pas en spectaculaire. En vrai.

On devrait tous avoir dans notre vie un trio de survie : une copine un brin perchée, une grande sœur légèrement foldingue, et un sac de voyage prêt à dégainer. Moi, j'ai tout ça. Mon kit de secours version déjantée, garanti sans notice, mais 100 % efficace.

Nous avons pris la route sans plan, sans pression, sans GPS. Enfin, si... mais il a rendu l'âme au bout de dix kilomètres, épuisé de recalculer nos erreurs. Il a lâché dans un dernier soupir électronique et, pendant un instant, on s'est regardé paniqués. Puis, Élise a tourné la clé, appuyé sur l'accélérateur, et improvisée. Depuis, elle conduit à l'instinct – ce qui fait un peu peur quand on sait qu'elle confond sa droite et sa gauche. Sa main gauche, c'est « celle du tatouage ». Le problème, c'est qu'elle en a un sur chaque poignet. Virginie, elle, joue les copilotes concentrées, carte routière de 2002 étalée sur les genoux, le doigt qui glisse sur les routes effacées par le temps.

- Tourne à gauche.
 - C'est pas un champ, ça ?
 - Si, mais fais-moi confiance.
- Elle est pire que *Waze*.

Et puis, il y a moi, coincée à l'arrière, entre une glacière qui transpire et un coussin en forme d'avocat qui me regarde comme si j'étais de trop.

Deux heures plus tard, Élise coupe le moteur dans une rue tranquille, face à une maison qui a l'air d'avoir tout vu et tout vécu : des repas de famille, des orages d'été, des dimanches paresseux, des étés d'enfance, des générations entières. Les volets sont écaillés, les rosiers débordent, le portail grince d'un petit cri de bienvenue, et le gravier crisse sous nos pas réguliers.

Sur le perron, une vieille dame nous attend, le dos droit et les cheveux blancs tirés en chignon serré.

— Bonsoir mesdames. Je me présente, Mireille, propriétaire du logement. Vous avez fait bonne route ?

— Bonsoir. Super, merci. Et désolées pour l'arrivée tardive.

— Ne vous excusez pas pour si peu. Faites comme chez vous... mais ne réveillez pas les poules après vingt-deux heures.

On hoche la tête, les mains dans le dos, avec un sérieux d'élèves modèles.

— Sur ce, je vous souhaite une excellente nuit. À demain, mesdames.

Nous montons les quelques marches qui nous mènent à la porte, et au moment de passer le seuil, l'odeur du linge propre nous accueille.

Sans attendre, Virginie lance la musique, et très vite, les premières notes se dégagent de son enceinte. Élise ouvre les chips, le parfum salé se mêlant à celui du bois de la maison. Et moi, je débouche une bouteille, laissant échapper un petit *pop* qui marque officiellement le début de notre soirée.

— À nous

Vivi ajoute :

— Aux vieilles filles modernes !

Élise conclut :

— Aux femmes libres !

Les verres tintent, les chips volent, les soucis fondent. On a des miettes dans les soutiens-gorges, du vin sur la nappe et des sourires jusqu'aux oreilles.

Après avoir vidé nos sacs, le salon ressemble à une soirée pyjama organisée par des adultes irresponsables. Virginie a mis des paillettes dans ses cheveux. Littéralement. Elle a retrouvé un vieux tube de gel à paillettes dans sa trousse de toilette, coincé entre deux pansements et un sachet de verveine éventé. Résultat, elle scintille comme une boule à facette qui aurait trop vécu. Élise, elle, a réquisitionné l'enceinte et balance un best of des années 80-90 à plein volume. Les premières notes de *Like a Virgin* vibrent dans les murs. Et moi, j'ai enfilé ma robe de nuit comme si c'était une robe de bal. Le coton est un peu rêche, mais sous cette lumière jaune, j'ai presque l'air romantique.

Dehors, le monde pourrait bien s'écrouler sous une pandémie, on s'en ficherait. On chante, on danse. Les bras en l'air, les pieds nus sur les carreaux froids et la tête qui tourne.

Quand *Barbie Girl* démarre, c'est l'apothéose. Virginie tente un grand écart sur le tapis élimé du salon. Elle ne descendra jamais plus bas que ses genoux, mais elle y croit. Et je crois que c'est ça, la vraie foi.

Vingt-deux heures. Élise enchaîne les tubes : *Pour que tu m'aimes encore*, *Allumez le feu*, *Dragostea Din Tei*. Virginie fait les chœurs avec le cœur. Moi, je gère la chorée.

On est trois catastrophes sonores, mais à cet instant, on vaut tous les Zéniths du monde.

Et comme on ne sait pas s'arrêter, on invente un défilé de mode – version 100 % gîte rustique. Ma sœur ressort une vieille nuisette satinée rose bonbon, un masque de nuit « Ne pas déranger avant midi », et des chaussettes à pompons. Élise se coiffe d'un serre-tête à oreilles de chat. Et moi, je m'enroule dans une serviette, l'air d'une super-héroïne.

Élise cale son téléphone contre une bougie pour filmer la scène.

— Attention, mesdames et messieurs... Voici la collection Haute Couture 2.0 !

On défile au ralenti dans le salon, les épaules en arrière, le menton levé et les pieds qui traînent. On tourne. On trébuche. On se rattrape au canapé, au mur, l'une à l'autre. On rit.

Dernière tournée. Une tisane chaude – parce qu'on n'est pas complètement inconscientes, demain il y a rando, enfin... théoriquement, si les jambes suivent, si le réveil sonne, si quelqu'un trouve la motivation quelque part sous le canapé.

Je nous observe autour de la table basse, les tasses fumantes entre nos mains et les joues roses, avant de lancer, mi-sérieuse mi-amusée :

— Vous croyez qu'on est devenues folles ?

Virginie glousse.

— Non, on a juste décroché de la gravité.

Je les regarde l'une après l'autre dans cette lumière de fin de soirée, et je me dis que c'est ça, la liberté. Danser moche, rire fort, trébucher, et ne plus avoir peur de déborder.

Le réveil sonne à huit heures. Enfin, vibre. Sous l'oreiller d'Élise, qui grogne et l'écrase d'un geste sec, puis s'enroule de nouveau dans sa couette. Silence. Puis un soupir collectif, qui ressemble à une minute de deuil pour notre nuit trop courte.

Virginie émerge, les cheveux en bataille et des paillettes plein la joue. Elle me fixe d'un œil mi-ouvert mi-mort.

— On a fait la fête ou la guerre ?

— Les deux, je crois.

On reste là encore un moment, à demi enterrées dans nos oreillers, à peser le pour et le contre d'une nouvelle journée.

Le pour : le petit-déjeuner. Le contre : tout le reste.

C'est Élise qui, finalement, se lève la première. On l'entend râler, trébucher sur un sac, jurer à voix basse, puis s'enfermer dans la salle de bain.

Virginie replonge la tête sous sa couverture.

— Si elle reste plus de vingt minutes, j'appelle les secours.

— On pourrait juste se rendormir, sinon.

— On pourrait, ouais.

Mais on ne le fait pas. On reste là, à ne rien dire, le regard fixé sur le plafond jauni, à écouter le robinet goutter dans la pièce d'à côté.

Quand la porte s'ouvre enfin, un nuage de vapeur s'échappe dans la chambre, accompagné d'un parfum de shampoing à la noix de coco.

— À vous, les filles !

Je grommelle, m'extirpe du lit, pieds nus sur le parquet froid. Je croise mon reflet dans le miroir et manque de retourner me coucher. Cheveux en explosion, maquillage en fuite, t-shirt de travers. L'image même du glamour.

Je passe par les toilettes, puis dans la salle de bain. L'eau gelée sur mon visage me ramène brutalement à la vie. Pas une renaissance – plutôt une réanimation. Je m'habille sans conviction et rejoins la cuisine, attirée par l'odeur de café soluble et celle, moins noble, des biscottes carbonisées. La lumière du matin entre à flots, crue et sans pitié. Vivi traîne des pieds, en chaussettes, un mug vide à la main.

— Dix kilomètres, tu dis ?

Élise, déjà opérationnelle, tartine du beurre sur une biscotte brisée.

— Oui, dix.

— En tout ?

Je m'effondre sur une chaise, encore à moitié endormie.

— Ne dis rien, Élise. Je préfère rester dans l'ignorance...

Sur la table, Élise a étalé une carte et entouré au stylo rouge le *sentier des Trois Lacs – niveau facile*. Mais j'ai appris depuis longtemps que *facile* est un mot inventé par des gens qui trouvent la corde à sauter reposante.

Neuf heures.

Enfin, neuf heures et quart. Le temps de trouver les baskets d'Élise – sous le canapé, la casquette de Virginie –

sur sa tête, et ma motivation – probablement en fuite à l'étranger.

On finit par sortir. La porte s'ouvre sur un ciel trop bleu. Les oiseaux gazouillent, les montagnes brillent, et mon corps, lui, réclame un lit. Virginie ajuste ses lunettes de soleil. Élise porte un sac à son dos. Moi, j'essaie juste de respirer.

Première descente. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il veut déposer plainte pour harcèlement cardiaque.

— On fait une pause ?

Virginie manque de s'étouffer avec sa propre salive.

— Mais on vient de descendre du perron.

— Justement.

Élise ouvre la marche, gourde en main et sourire insolent de fille qui fait du Pilates depuis la maternelle. Elle se retourne, pleine d'entrain.

— Allez, tu verras Malo, c'est revigorant.

La douche aussi, c'est revigorant. Et elle, au moins, ne provoque pas de crampes.

Kilomètre 1. La nature est magnifique, paraît-il. Je dis « paraît-il » parce que ma vue est à moitié brouillée par la sueur. Mes cheveux collent à mon front, mes bras à mes côtes, et mon moral à la semelle de ma chaussure gauche.

Kilomètre 2. Mes pieds discutent vivement avec le sol, visiblement en désaccord sur le rythme.

Haletante, Virginie me souffle :

— Tu crois qu'on en est à la moitié ?

— De notre vie, oui.

Kilomètre 3. Mon souffle imite celui d'un pneu crevé. Et pas le petit *pschitt* discret.

Kilomètre 4. Un panneau : *Panorama à 1 km.*

Élise lève les bras, triomphante :

— On y est presque !

— Tu disais déjà ça il y a vingt minutes.

— Oui, mais là c'est vrai !

C'est faux. Évidemment.

Le sentier grimpe encore. Le soleil tape. Virginie marmonne quelque chose sur « la randonnée, ce sport inventé par des gens qui détestent le canapé ». Moi, je commence à comprendre pourquoi les montagnes sont si calmes. Personne n'a assez d'air pour parler.

Un kilomètre plus tard, je m'écroule sur un rocher. Pas pour admirer la vue, mais pour survivre. Mes jambes tremblent, mes poumons brûlent, et je sens chaque battement de mon cœur jusqu'au bout de mes cils.

Élise dégaine son téléphone.

— Allez, souriez, c'est pour le souvenir !

— Attends que mon âme me rejoigne, tu veux ?

— Regarde au moins la vue derrière toi.

Je me retourne. Et tout s'arrête. Le lac s'étale en contrebas, vaste miroir d'un bleu impossible. Les pins se reflètent dans l'eau, le ciel s'étire, le vent soulève une odeur de terre et de résine.

Pendant une seconde, je me dis que ça valait le coup.

Et puis une guêpe tourne autour de moi.

Fin de la contemplation.

La route serpente, les collines derrière nous et la ville devant. Le moteur ronronne, la radio grésille sur une chanson que personne n'écoute vraiment. Dans la voiture, tout est calme, presque trop.

Élise conduit d'une main, concentrée, ses lunettes de soleil glissant sur le nez. Virginie somnole à l'arrière, la tête ballottée au rythme des virages, la bouche entrouverte. Et moi, je regarde les panneaux défiler. Vingt-quatre kilomètres. Dix-neuf. Quinze. Chaque chiffre qui diminue ressemble à quelque chose qu'on rend.

Je serre mon sac sur mes genoux. Dedans, des miettes de ce week-end, quelques bouts de rires et une odeur de bois. J'aimerais tout refermer à double tour. Garder ça exactement comme c'est, intact, au chaud.

On a dansé moche et rit fort. On a refait le monde assises sur des rochers, les jambes pendantes au-dessus du vide. On s'est promis des choses qu'on tiendra peut-être, qu'on essaiera de tenir, qu'on regardera s'effiloche dans le quotidien sans oser se le dire.

Le panneau de la ville apparaît. Je ne dis rien. Élise non plus. Virginie dort. Et c'est ça le plus dur, pas le retour, juste ce panneau-là, et le silence du retour à la réalité.

La clé tourne dans la serrure. Un cliquetis, presque timide, le même que j'entends parfois dans mes rêves.

J'entre.

L'air est lourd, saturé d'un mélange de renfermé, de bière et de reproches en suspens.

Il est là.

Je le sens avant même de le voir. Une présence dans la pénombre du salon. Une ombre qui colle aux murs, à l'air, à mes poumons, qui rétrécit la pièce sans bouger.

Je pose mon sac, retire ma veste et referme la porte derrière moi, doucement. Très doucement. Comme si le bruit pouvait déclencher la tempête.

Mais l'orage est déjà là, installé sur le canapé, les jambes écartées, le regard trouble et la télécommande à portée de main. Il ne regarde pas vraiment l'écran. Il m'attendait.

— T'étais où ?

Pas de bonsoir. Pas de sourire. Pas même un rictus. Juste une question rhétorique qui cherche la faille, et non la réponse.

— Avec Virginie et Élise. On a pris l'air.

Il se redresse, à moitié chancelant.

— Deux jours. Deux jours sans nouvelles.

— J'ai envoyé un texto.

Il ricane d'un son sec et sans chaleur.

— Un. Bravo. Tu veux une médaille, peut-être ?

Il se lève, et le parquet gémit sous ses pas. Un pas trop lent, un autre trop rapide. L'alcool dans son corps se dispute à la colère.

— Tu t'es bien amusée, hein ? Ça rigolait bien avec tes copines, pendant que moi je moisissais ici, à t'attendre.

— Tu ne m'attendais pas, Olivier. Tu t'ennuyais, c'est pas pareil.

Ses yeux se plissent. Il déteste quand je nuance. Quand je refuse de plier.

— Tu t'en fiches que je parte ou que je reste. Ce qui t'agace, c'est que je l'ai fait sans toi.

Ses poings se referment. Il ne frappera pas. Il ne l'a jamais fait. Lui, il frappe autrement : avec les mots. Ceux qui laissent des bleus qu'on ne montre pas.

— Tu te prends pour qui, exactement ? T'es pas meilleure que moi, Malorine. Juste plus douée pour faire semblant. Tu joues à la femme libre, mais t'es creuse, t'es vide. Tu pars deux jours avec deux hystériques et tu crois que t'as trouvé un sens à ta vie ?

Ses mots glissent jusqu'à moi. Ils cherchent une faille. Mais ils n'en trouveront plus. Une chaleur monte en moi. Du feu. De la clarté, une lucidité brûlante.

— OK, je n'ai pas trouvé un sens, mais j'ai retrouvé une sensation : celle d'être vivante.

Il reste figé, les mâchoires serrées. Je crois qu'il attend que je m'excuse, que je rentre dans le cadre, celui qu'il a dessiné pour moi, avec ses bords nets et son fond beige.

Mais ce rôle-là, je l'ai remisé dans un souffle, au bord d'une colline.

Je le regarde, et pour la première fois, je le vois. Pas l'homme que j'ai aimé, mais l'homme qu'il est devenu. Fatigué, aigri, usé de lui-même. Il ne me détruit plus, il s'effondre à côté.

— Je vais chez Virginie.

Simple. Net. Sans tremblement. Pas besoin d'effets de style.

Il part d'un rire exagéré :

— C'est ça, barre-toi ! Fuis ! C'est tout ce que tu sais faire !

Je récupère mon sac. Mes clés. Un bout de moi.

Je pourrais répondre, l'achever avec une phrase bien placée. Mais je n'ai plus assez d'énergie pour ça.

Alors, je dis simplement :

— J'en ai fini avec la survie, Olivier. J'ai envie de vie, maintenant. La vraie.

Je tourne les talons et laisse la porte se refermer derrière moi. L'air froid m'attrape aussitôt, me gifle presque. Je descends les marches, quatre à quatre, le cœur qui tambourine plus fort que mes pas. Derrière, son ombre reste coincée dans l'appartement, prisonnière de sa colère et de ses soirées sans lumière.

Dehors, la nuit est claire. Le vent pique mes joues. Et les larmes viennent. Pas celles du chagrin, celles de la fin. Celles qui lavent, qui délient.

Je marche sans réfléchir, juste pour mettre de la distance entre cet appartement et moi. Chaque coin de rue me rapproche d'un refuge que je n'ai pas besoin de nommer, une porte derrière laquelle je pourrais respirer, laisser tomber mes épaules, retrouver un peu de lumière après l'ombre.

Et dans la rue vide, je comprends enfin : on peut s'épuiser à sauver quelqu'un qui se noie, mais le vrai courage, c'est d'apprendre à nager loin de lui.

— Vous avez déjà essayé le casque ?

Ma voix résonne un peu trop fort dans la pièce d'ALTIV. Comme si elle découvrait soudain qu'elle pouvait occuper de l'espace, et inviter le silence à s'installer avec elle.

Bastien ne lève pas tout de suite les yeux de son écran. Mais dans le reflet de la vitre, je devine son sourire discret.

— Non.

— Jamais ?

Il secoue la tête, nonchalant.

— Je préfère le concevoir que le tester.

Cette fois, c'est moi qui souris. Un demi-riktus bancal, avec un point d'interrogation au coin des lèvres.

— Mais... vous ne vous demandez pas ce que ça fait ? Vous passez vos journées à le peaufiner, à vous assurer qu'on en ressort entier et que rien ne casse, et ça ne vous donne pas envie de... enfin... de voir par vous-même ?

— Si, bien sûr que ça m'intéresse.

— Alors ?

Il hausse les épaules.

— Je ne sais pas, c'est simplement différent pour moi.

Je croise les bras, sans même m'en rendre compte, et sens mon regard s'affiner. Ce n'est pas la première fois qu'il élude une question. Mais là, ça m'agace. Un tout petit peu.

— Différent comment ?

— Vous, vous venez ici avec un sac plein de « et si ». Et si j'avais choisi une autre vie, un autre homme, un autre pays... Vous venez explorer, comprendre, sentir autre chose.

Il regarde par la fenêtre, avant de poursuivre :

— Moi, je suis là pour rendre tout ça possible. Offrir cette liberté à ceux qui en ont besoin. C'est ça qui me motive. Construire l'outil, le perfectionner, voir comment il peut transformer la façon dont on perçoit la vie.

— Mais... vous n'êtes pas curieux ? Même un tout petit peu ?

Il s'appuie contre le dossier de sa chaise.

— Curieux ? Si. Mais, pas de la même façon.

— C'est-à-dire ?

Il me regarde. Vraiment. Ses yeux s'adoucissent. C'est peut-être la première fois que je le vois aussi humain. Dépouillé de son rôle, de sa blouse blanche.

— Je ne cherche pas à me projeter. Je ne me demande pas ce que j'aurais pu être ailleurs. À quoi bon ? J'ai choisi d'être là et je veux l'assumer pleinement. Sans regarder derrière le rideau si un autre chemin était meilleur.

Je baisse les yeux.

— Donc... vous ne vous demandez jamais ce que votre vie aurait été si...

— Non. Ce que je fais aujourd'hui, c'est déjà un choix. Et je pense que c'est ça, la question qui compte. Non pas : qu'est-ce que j'aurais pu être ? Mais précisément : est-ce que j'assume ce que je suis ?

Sa voix est posée, mais elle frappe juste. Je ne trouve rien à répondre. Bastien vient d'allumer un projecteur sur mes doutes, là, en pleine salle de test.

— Et vous, Malorine ?

Je relève les yeux.

— Moi ?

— Est-ce que vous venez ici pour savoir, ou pour fuir ?

Je ris nerveusement.

— Je... Je crois que je ne sais pas trop. Peut-être un peu des deux.

Il hoche la tête, comme s'il comprenait.

— Explorer, ce n'est jamais une erreur. Fuir non plus, tant qu'on sait revenir.

Ses mots restent suspendus entre nous.

Je pense à mon sac pas vraiment défait, aux affaires encore en vrac sur le parquet, à Olivier encore présent dans l'odeur de mon pull, à son silence qui pèse autant que ses mots, à cette fatigue logée sous les côtes. Je repense aux chansons de ce week-end, aux rires qui m'ont lavée de quelque chose, à cet air nouveau qui m'a fait respirer un peu plus fort, différemment. Et puis, à lui, à cet homme, en face de moi, qui ne fuit pas, qui pose les bonnes questions sans juger. Bastien n'est pas seulement un médecin brillant, avec ses diplômes et ses protocoles. Il comprend. Vraiment. Pas les chiffres ni les cases à cocher. Les êtres. Ceux qui doutent à voix basse, ceux qui se perdent involontairement, ceux qui plongent sans savoir nager.

Il pose son stylo et tend la main.

— Vous voulez toujours faire la simulation ?

Je prends sa main. Elle est tiède, sûre. Un contact simple, et pourtant, je sens quelque chose de profond. Comme un signal silencieux qui dit : tu peux y aller. Tu peux revenir. Tu peux choisir.

Je respire, lentement. Le temps de réaliser que le vrai voyage ne commence pas quand on met le casque, mais quand on accepte de ne plus fuir ce qu'on ressent. Même sans image. Même sans musique de fond. Juste avec ce quelqu'un qui sait écouter entre les silences.

— Une dernière fois, alors.

« Et si... j'avais dit non à Olivier le jour de notre mariage ? »

[SESSION N°14 - DEMARRAGE]

Connexion des synapses actives : OK

Synchronisation émotionnelle : en cours...

Calibration des désirs : réussie.

Activation du programme NEOMIRE™.

[ENTREE DANS L'ENVIRONNEMENT PROJETE]

Et si j'avais dit *non*, ce jour-là ?

Pas un *non* théâtral, pas de larmes dramatiques ni de bague lancée à la figure. Un simple mot, posé là, droit et net, comme un point posé au beau milieu d'une phrase qu'on croyait toute tracée.

Je me revois, devant la mairie. Lui, avec sa chemise trop bien repassée et son sourire formel, le photographe qui transpirait en cercles concentriques, ma sœur qui jouait les pompiers volontaires avec son brumisateur, et mon père qui me lançait ce regard de « si t'es pas sûre, t'es sûre que t'es pas sûre ». Mais j'étais déjà dans la robe. Déjà dans le rôle. Et quand on répète la scène toute sa vie, on ne coupe pas au moment du générique.

Alors, j'ai dit *oui*.

Le *oui* qu'on attend de nous, celui qu'on brode dans les contes, qu'on imagine brillant, magique, évident. Le *oui* des petites filles qui jouent à la mariée avec un rideau de douche sur la tête et une bague en plastique au doigt.

Mais, et si j'avais dit *non* ?

Peut-être que j'aurais couru pieds nus, robe relevée, le cœur battant plus fort que les talons sur le pavé. Peut-être que

j'aurais sauté dans une voiture, baissé les vitres, et crié au monde que je m'étais choisie. Peut-être que j'aurais eu peur. Peut-être que je serais revenue. Mais j'aurais su.

Parce qu'au fond, je savais déjà.

Je l'aimais, oui. Mais pas de cet amour qui retourne tout, qui te réveille à trois heures du matin sans raison, qui te fait sourire toute seule dans le bus comme une demeurée, qui te donne envie de raconter ta journée même quand il ne s'est rien passé. C'était un amour doux, rassurant, le genre qui occupe la place et t'empêche de tomber – mais aussi de te relever et de regarder ailleurs.

Ce jour-là, j'ai dit *oui*.

Mais parfois, dans mes rêves, je cours, pieds nus et robe blanche froissée. Dans mes rêves, je suis la femme que j'aurais pu être si j'avais appris plus tôt à me choisir avant de m'excuser d'exister. Et elle est bien, cette femme-là. Elle a l'air légère.

Il est à peine onze heures et, déjà, la place transpire. Les pavés fument sous le soleil, mes talons s’y collent, ma robe s’enroule autour de mes jambes, et mes aisselles hurlent à la trahison.

Virginie, elle, est en service. Brumisateur dans une main, bouteille d’eau dans l’autre, elle alterne entre témoin, infirmière de fortune et garde du corps émotionnel.

— Tu as bu assez d’eau ?

— Oui.

— Tu veux que je te masse les tempes ?

— Non.

— Que je t’aide à t’enfuir par une ruelle ?

Je souris. Enfin, je crois. Mes lèvres ont fondu.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ?

Je m’arrête. Elle s’arrête.

Et soudain, plus rien. Ni passants, ni moteurs, ni cris d’enfants. Juste le soleil sur la peau, le vent qui hésite, et ce silence qui, tout à coup, pèse plus lourd que ma robe.

— Pas maintenant, Vivi... s’il te plaît.

Et je reprends ma marche. Parce qu’il faut bien y aller. Parce que tout le monde m’attend, là-bas. Et qu’on ne fait pas

patienter un futur marié. Pas à trois pas de la mairie. Ni quand on a passé deux heures à dompter ses cheveux et trois à raisonner ses doutes.

On arrive sur la place et tout se met à tourner comme un manège un peu fou. Les appareils photo crépitent. Des enfants zigzaguent entre les jambes des adultes. Ma mère distribue des sourires crispés à des gens qu'elle n'a jamais vraiment aimés. Mon père, lui, immortalise tout avec une caméra que j'étais sûre d'avoir enterrée il y a dix ans. Et Olivier... il est là, impeccable. Costume sombre qui marque ses épaules, cheveux qui ne bougent pas d'un cil, sourire retenu à la perfection. On ne peut rien lui reprocher. Sauf que mon cœur ne réagit pas, ou pas comme il devrait.

Les portes de la mairie s'ouvrent. Le maire apparaît, moustache disciplinée et front perlé. Il s'essuie la nuque avec un mouchoir plié. Au moins trois mariages déjà ce matin. Il doit en avoir assez des sourires forcés et des alliances qui brillent. Moi, j'en ai assez du monde qui se presse et de mes pieds qui brûlent.

Les invités pénètrent dans la salle de cérémonie. Une dame à lunette distribue des éventails en carton décorés de fleurs roses. Ils battent l'air avec un petit bruit sec, comme des battements de cœur trop rapides. L'ambiance est moite, solennelle. Et un peu ridicule.

Olivier entre à son tour. Il salue, serre des mains, rit. Tout est fluide chez lui. Sociable, impeccable et à l'aise. Il est prêt. Il est là où il doit être. Et moi, je me demande encore si je le suis vraiment. Si je devrais me sentir submergée de bonheur ou si c'est normal d'avoir cette sensation étrange de flottement.

Je suis la dernière à franchir le seuil. Le bras dans celui de mon père, je me sens à la fois immense et minuscule. Une mariée qui avance dans un rêve en basse résolution.

Les regards me suivent. Certains me sont connus, d'autres à peine, tous sont déformés par la chaleur et la lumière qui fait briller la sueur sur les fronts. Il y a ma mère qui tente de ne pas pleurer, des amis, des cousins, des collègues, et le grincement du ventilateur en fond sonore.

Je m'installe près d'Olivier qui penche la tête vers moi.

— Tu es magnifique.

Je hoche la tête, une boule dans la gorge.

Mon père me donne un petit coup discret. Présence rassurante, geste simple, tout en retenue. Je sens Virginie derrière moi. Sa respiration, sa présence. Elle lit mes épaules comme un roman ouvert. Elle sait. Elle devine mes doutes, mes questions sans réponses, ma réticence à ce bonheur qui devrait flamber, mais qui reste tiède.

Le maire toussote et commence son discours.

— Je suis heureux de vous accueillir, mesdames et messieurs, en ce jour si particulier...

Je décroche presque immédiatement. Les mots glissent sur moi comme l'eau sur la peau, sans accroche. Mon esprit divague, incapable de suivre le rythme. Je regarde les rideaux en dentelle jaune, la poussière qui danse dans la lumière, mes mains jointes posées bien sagement sur mes genoux.

— ... célébrer l'union de deux êtres qui s'aiment...

J'observe Olivier. Il m'aime, oui. D'une manière calme, presque appliquée.

— ... décidé d'unir leurs destins pour construire un avenir commun...

Un avenir commun. Ces mots résonnent à la fois comme une promesse et une assignation. Je pense à nos discussions

sur la couleur des rideaux du salon, sur les vacances en Bretagne, sur la machine à laver qu'il faut bientôt changer.

— ... fondé sur la confiance, le respect et la fidélité...

On dirait le mode d'emploi du couple parfait.

— ... et sur le soutien mutuel dans les épreuves de la vie...

Je me demande s'il saura quoi faire quand l'épreuve viendra de moi. Quand le vide ne sera pas dehors, mais dedans. Quand il sentira que je m'éloigne alors que je suis juste à côté.

— ... Je vais maintenant vous lire les textes officiels qui vous expliquent vos droits et vos devoirs en tant qu'époux.

Les droits et les devoirs. Comme si aimer pouvait se réduire à des articles de loi.

Je baisse les yeux sur les boutons du costume d'Olivier. Deux. Deux boutons, deux vies qui s'alignent sans jamais se mêler.

— ... union librement consentie... responsabilité... affection réciproque...

Je revois notre premier baiser. Celui où tout semblait évident, celui où j'ai cru sentir un tremblement. Je revis aussi le jour où j'ai su qu'il serait solide, stable, rassurant. Et celui, plus tard, où j'ai compris qu'il ne me ferait jamais frissonner. Pas parce qu'il ne m'aime pas. Mais parce que je ne m'émerveillais plus.

— ... et c'est ainsi que nous arrivons au moment le plus attendu de cette cérémonie...

Le silence s'installe.

Le maire pose ses feuilles, ajuste ses lunettes et sourit.

— Monsieur Olivier Jean-Louis Vaucreux, voulez-vous prendre pour épouse Mademoiselle Malorine Surnelle ?

Il me regarde. Je le regarde. Il a ce sourire calme, rassurant, celui qu'il dégage quand la vie tangué un peu trop. Et oui, c'est touchant. Mais pas au bon endroit.

— Oui.

Il le dit sans hésiter. Conviction tranquille.

Le maire se tourne vers moi. Le temps, lui, s'arrête. Ma mère retient son souffle, mon père s'étire et Virginie ne bouge plus. Je crois qu'elle prie, ou peut-être qu'elle devine.

Et moi, j'écoute. Pas le maire. Pas Olivier. J'écoute ce qu'il reste, là-dedans, derrière la panique, derrière le bruit.

Je sens une goutte de sueur sillonner mon dos, mes doigts glisser dans la moiteur de mes paumes, mon cœur cogner sans rythme.

Je repense à tout ce qui m'a menée ici : les essayages de robes qui font transpirer, les discussions interminables sur le traiteur, les cartons d'invitation écrits à la main, les compromis qu'on fait sans les sentir passer, les listes qu'on refait trois fois, les avis qu'on n'a pas demandés et qu'on a quand même pris en compte, les chansons négociés, les menus goûtés un mardi midi, les essais coiffure devant un miroir qui ne ment pas, les rendez-vous chez le notaire, les nuits à fixer le plafond, les matins où on se levait déjà fatigué, les doutes qu'on rangeait dans un coin de la tête en se disant que c'était le stress, juste le stress, que ça passerait après, que tout irait mieux après, après la robe, après le traiteur, après le oui. Et dans tout ça, pas une seule fois, je n'ai eu de frisson. Juste une succession de « il faut » déguisés en « j'ai envie ».

Alors, je me redresse. J'inspire. Et, d'une voix que je ne reconnais pas, celle d'une femme qui vient de se retrouver au milieu de sa vie et qui décide d'en prendre la sortie, je dis :

— Non.

Je ne cours pas. Je ne fuis pas. J'avance.

Parce qu'il faut bien que quelque chose bouge pendant que ma tête, elle, fait l'inventaire.

Autour, le monde continue sa vie, étonné et curieux à la fois. Les gens se tournent vers moi, forcément. Ce n'est pas tous les jours qu'on croise une mariée sans mari, il faut dire. Pas de bouquet, pas de cortège, pas de limousine. Juste moi, ma robe et le claquement obstiné de mes talons sur le pavé.

On dirait la fin d'un film romantique où le réalisateur aurait oublié la bande-son. Ou une publicité pour un parfum : *Indépendance, l'essence du non.*

Je souris. C'est fou, quand même. Il y a quelques minutes, j'aurais juré que je pleurerais comme dans les scènes de rupture, avec le mascara qui file et la dignité en charpie. Que nenni ! Aucune tempête, pas de cris ni de regrets. Rien qu'un calme étrange, presque doux.

C'est ça, peut-être, grandir. Ne plus confondre la fin avec la perte, mais la reconnaître comme un nouveau départ.

J'inspire, expire.

Je ne sais pas ce qui m'attend, et c'est terrifiant, mais c'est vivant aussi.

J'ai dit non. Deux petits mots aussi courts qu'un soupir, aussi puissants qu'un tremblement de terre.

J'ai dit non. Non à la robe trop blanche, à la vie trop étroite, à un futur dessiné par d'autres. Non aux compromis qui étouffent, aux sourires qui mentent. Non à la version polie de moi-même, celle qui disait oui par habitude, par peur, par flemme.

Et maintenant ?

Maintenant, tout est possible.

Je pourrais partir. Loin, très loin. Sans plan, sans GPS, sans excuses. Juste moi, ma robe froissée et cette idée un peu folle que la vie ne m'attend pas quelque part, mais partout à la fois.

À New York, peut-être.

Je m'achèterais une paire de baskets et marcherais vite, un café brûlant à la main, le casque sur les oreilles, l'air de quelqu'un qui a toujours quelque chose d'urgent à faire. Devenir cette femme qu'on croise sans connaître, qui rit seule dans la rue, et qu'on envie un peu sans savoir pourquoi.

Ou alors, la Nouvelle-Zélande.

Des matins sur une terrasse en bois, les cheveux en bataille et les rêves neufs. Je sauterais pieds nus dans l'herbe haute, parlerais aux moutons si l'envie m'en prend, et je réaliserais enfin que le mot *liberté* se conjugue aussi au singulier.

Je pourrais écrire. Vraiment.

Pas juste des débuts de roman coincés dans un tiroir étiqueté *pour plus tard*. Écrire pour comprendre, pour réparer, pour respirer. Raconter des vies, inventer des secondes chances, creuser dans les cœurs et les recoller un peu. Et peut-être qu'un jour, une fille en robe froissée tombera sur mes mots et se dira que c'est possible. Que dire non, ce n'est pas fuir. C'est choisir.

Ou devenir journaliste, reporter de l'ordinaire.

Écrire sur la résilience sans majuscule, sur la liberté sans point final. Boire du thé à la menthe dans une tasse ébréchée, devant une montagne, un lac ou un inconnu qui raconte sa vie sans s'en excuser.

Ou tout simplement gagner au Loto.

Et tout claquer pour une villa à Biarritz, un chat noir et un hamac entre deux citronniers. Pourquoi pas, après tout ? Il faut bien rêver un peu avant de recommencer à vivre.

Bref, j'ignore encore ce que je vais faire de ma vie. Et, pour une fois, ça ne m'inquiète pas. Parce que je sais ce que je viens de faire. Je me suis choisie.

Enfin.

[FIN DE SESSION]

8 semaines plus tard...

J'ai laissé des cartons fermés. Les moins urgents. Ceux qu'on ne sait pas encore où ranger, mais qu'on garde quand même – parce qu'on se dit qu'un jour, on en aura besoin. Dedans, des tasses ébréchées, des livres déjà lus, et des stylos secs trop beaux pour être jetés, des cartes postales d'endroits jamais visités, des bougies à moitié consumées, un cadre sans photo, une photo sans cadre. Des objets inutiles, mais rassurants.

J'ai étalé les essentiels contre les murs, déroulé un tapis au centre du séjour, posé une plante sur le rebord de la fenêtre, et baptisé l'endroit : *chez moi*.

C'est petit, oui. Une pièce de vie, un coin cuisine qui sent encore le renfermé, une mezzanine qui grince dès qu'on respire trop fort, et une salle de bain avec une fenêtre haute d'où je regarde le ciel changer d'humeur plus souvent que moi. Mais c'est tout ce qu'il me fallait. De l'air. Du silence. Un lieu où personne ne soupire quand je ris trop fort, où les cartons peuvent rester fermés aussi longtemps qu'ils veulent, où je n'ai de comptes à rendre à personne.

Il m'arrive encore d'attendre le bruit des clés d'Olivier dans la serrure, ce petit cliquetis maladroit qui annonçait son

arrivée. Parfois, j'entends presque sa voix bougonner parce qu'il ne trouve jamais ses affaires – et je souris. Malgré moi. Mais il n'y a plus de râles. Plus de soupirs lourds qui s'écrasent contre mes envies.

Sur la table, les papiers du divorce m'attendent, bien rangés dans une pochette transparente.

Il y a des décisions qu'on prend avec le cœur – sur un coup d'air, une évidence – et d'autres qu'on formalise avec un stylo. Mais ce n'est qu'une question de jours. Mon vrai départ, lui, est déjà fait. Depuis le jour où *nous* a disparu de ma bouche sans que je m'en aperçoive.

Et maintenant, il n'y a que moi. Moi, et l'odeur du café que je prépare chaque matin pour deux. Par réflexe. Par habitude. Par mémoire, peut-être. Je remplis la cafetière, sors deux tasses, puis je bois les deux. L'une après l'autre. Lentement. La première pour me réveiller et la seconde pour réaliser.

Les simulations sont terminées, es rapports envoyés, le casque validé. Hier, Lucie m'a écrit un message. Sobre :

« Merci pour tout. Vous avez été essentielle. »

J'ai relu cette phrase plusieurs fois, comme on relit une carte postale d'un pays où l'on ne retournera pas. Ça m'a fait sourire. Pas de tristesse, mais de douceur. Parce que je crois que c'est ça, la vraie vie : celle qui n'a plus besoin d'échappatoire pour être supportable. Celle qui, parfois, sans que l'on comprenne trop comment, réussit à être douce.

Hier, j'ai acheté un bureau. Rien d'extravagant. Une planche de bois claire, deux tréteaux. Le genre de meuble qui ne paie pas de mine, mais qui fait son petit effet une fois monté. Je l'ai installé près de la fenêtre, là où la lumière accroche le mur, où l'air me paraît un peu plus respirable. D'ici, je vois les nuages glisser lentement au-dessus des toits, je me laisse porter par les rires des enfants dans la cour de l'école, et parfois, entre deux souffles, il me semble percevoir encore ma voix dans les couloirs de la simulation – celle qui murmurait : *et si ?*

J'allume l'ordinateur. L'écran s'illumine, et un document vierge apparaît. Une page blanche. Silencieuse. Patiente.

Mais je ne sais pas encore quoi lui dire.

C'est étrange, ce moment-là. On croit qu'on va simplement écrire, mais en réalité, on se retrouve à écouter. Écouter ce qui bouge à l'intérieur, ce qui gratte discrètement, ce qui cherche à prendre forme. Un peu comme quand on essaie de se souvenir d'un rêve au réveil – on sent qu'il est là, juste derrière le rideau, mais impossible de l'attraper.

Je pose les doigts sur le clavier. Ils tremblent, ces traîtres. Après tout ce temps, après toutes ces années à faire semblant

que l'envie n'était pas là, que ce n'était pas le bon moment, que demain, que bientôt, que peut-être – voilà que mes mains, elles, ont déjà décidé.

Je pense à tout ce que je voudrais dire, et à tout ce que je ne saurais jamais formuler ; à tout ce que j'ai repoussé, rangé, plié soigneusement dans un coin de ma tête, de peur de ne pas savoir bien faire.

Je reste là une seconde. Les doigts posés et le curseur qui clignote. Et puis, soudain, une évidence :

Il y a des jours où l'on se lève avec la sensation étrange d'avoir oublié quelque chose d'important.

Une phrase simple, bancale, mais là.

Je laisse mes doigts courir sur le clavier, sans trop réfléchir. Les mots tombent un peu de travers, mais ils tombent. Et je comprends que je ne cherche pas à bien écrire. Je cherche juste à me retrouver.

Seule au monde, je plonge dans mon histoire. L'histoire de Malorine Surnelle, ex-Vaucreux.

Et, quelque part au-dessus des toits, le ciel bleu me souffle que mon histoire ne fait que commencer.

FIN

ALTIV – Rapport interne de clôture

Projet NÉOMIRE™ – Phase I – Usage médical expérimental

Essai 002 – Dossier MV.0229 – Vaucreux, Malorine.

Durée du protocole : 4 mois.

Nombre d’immersions : 14.

Objectif initial :

Restaurer l’élan vital chez une patiente adulte en situation de résignation affective latente (syndrome de figement adaptatif). Évaluer l’impact des projections conscientes sur la capacité de réengagement personnel dans la vie réelle.

Observations cliniques :

- ✓ Stabilisation émotionnelle progressive.
- ✓ Apparition d’un projet d’avenir personnel autonome.

- ✓ Amorce d'une dissociation saine entre désir projeté et réalité choisie.

Note du Dr Bastien Montandon :

« L'utilisatrice a su tirer de l'expérience non pas un idéal de substitution, mais un levier de reconquête de soi. Elle ne cherche plus à fuir la réalité. Elle l'habite. Et cela, à mon sens, dépasse nos prévisions cliniques. »

Conclusion :

Projet clôturé.

Le programme NÉOMIRE™ poursuivra ses applications dans les unités de soin palliatif et de soutien cognitif.



ALTIV

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE

Remerciements

À vous, mes lectrices, lecteurs.

Merci d'avoir accepté de plonger. D'avoir mis, vous aussi, le casque NÉOMIRE™, le temps de quelques pages.

Merci d'avoir accompagné Malorine dans ses hésitations, ses élans, ses failles et ses espoirs.

Merci d'avoir lu ce livre, d'avoir fait partie de cette expérience. Si elle vous a plu, n'hésitez pas à laisser un mot sur le site d'achat ou sur votre plateforme de lecture – c'est le meilleur carburant pour les autrices indépendantes comme moi.

À très vite, de l'autre côté de la réalité.

Angélique

Instagram :

@angelique_brazier_auteur

Facebook :

facebook.com/angeliquebrazierauteur

Site internet :

angeliquebrazier.com





ALTIV

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE

Vivez la vie que vous auriez pu avoir

Découvrez NÉOMIRE™, la première technologie immersive capable d'explorer vos chemins inachevés.

Scannez pour entrer dans le programme NÉOMIRE™



⚠ Usage médical expérimental

Tout utilisateur doit bénéficier d'un suivi psychologique agréé ALTIV

[DECONNEXION EN COURS...]

Merci d'avoir exploré vos vies oubliées. Nous espérons que vous les garderez précieusement... ou que vous laisserez certaines d'entre elles vous inspirer.

[RETOUR A LA REALITE]



ALTIV

CE QUE L'ON OUBLIE DE VIVRE